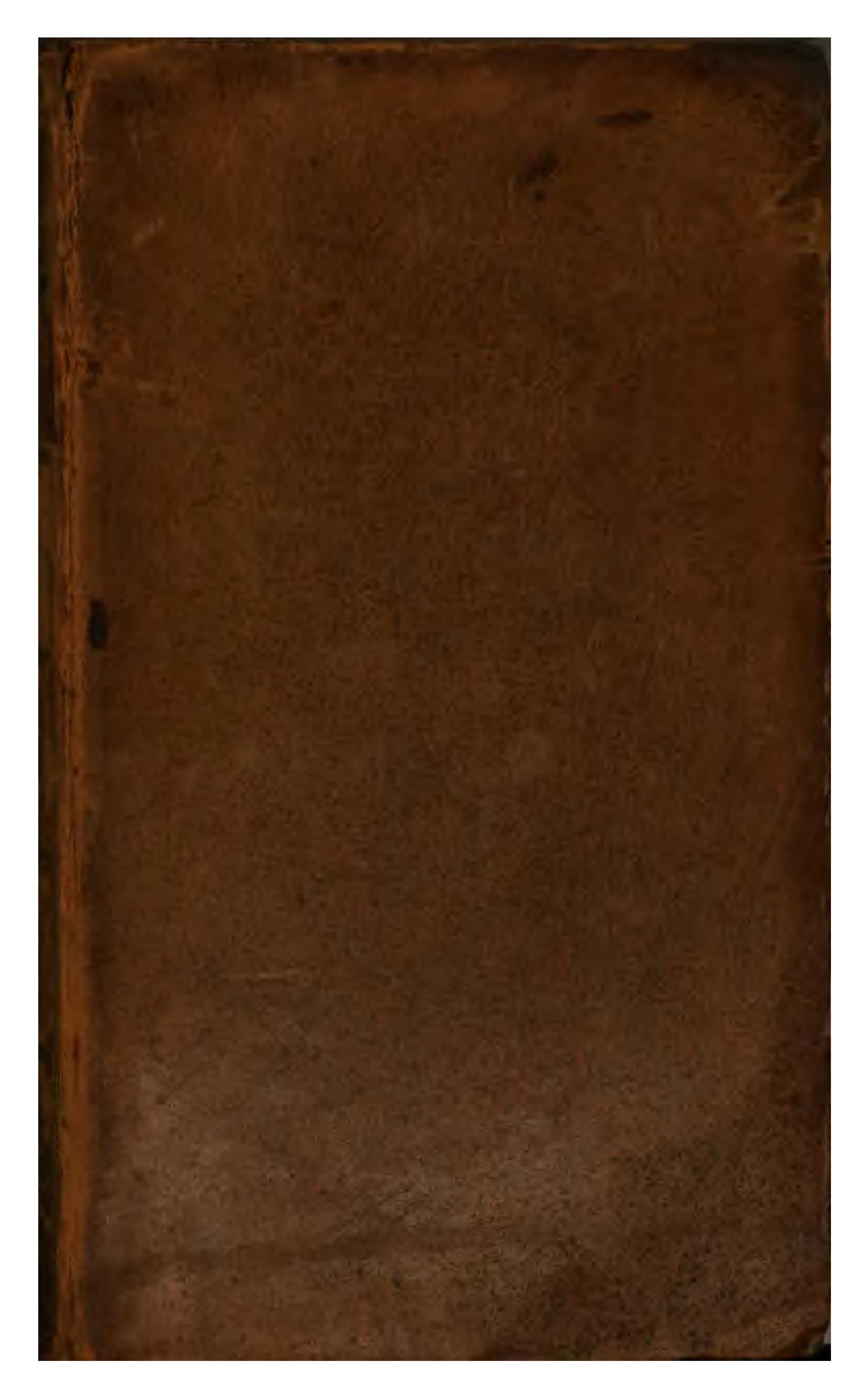
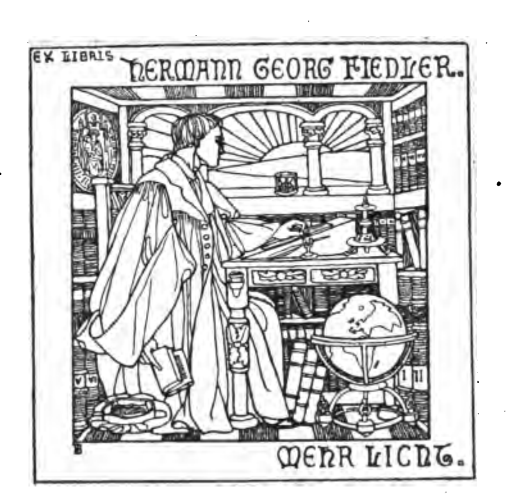
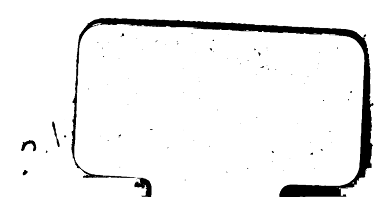
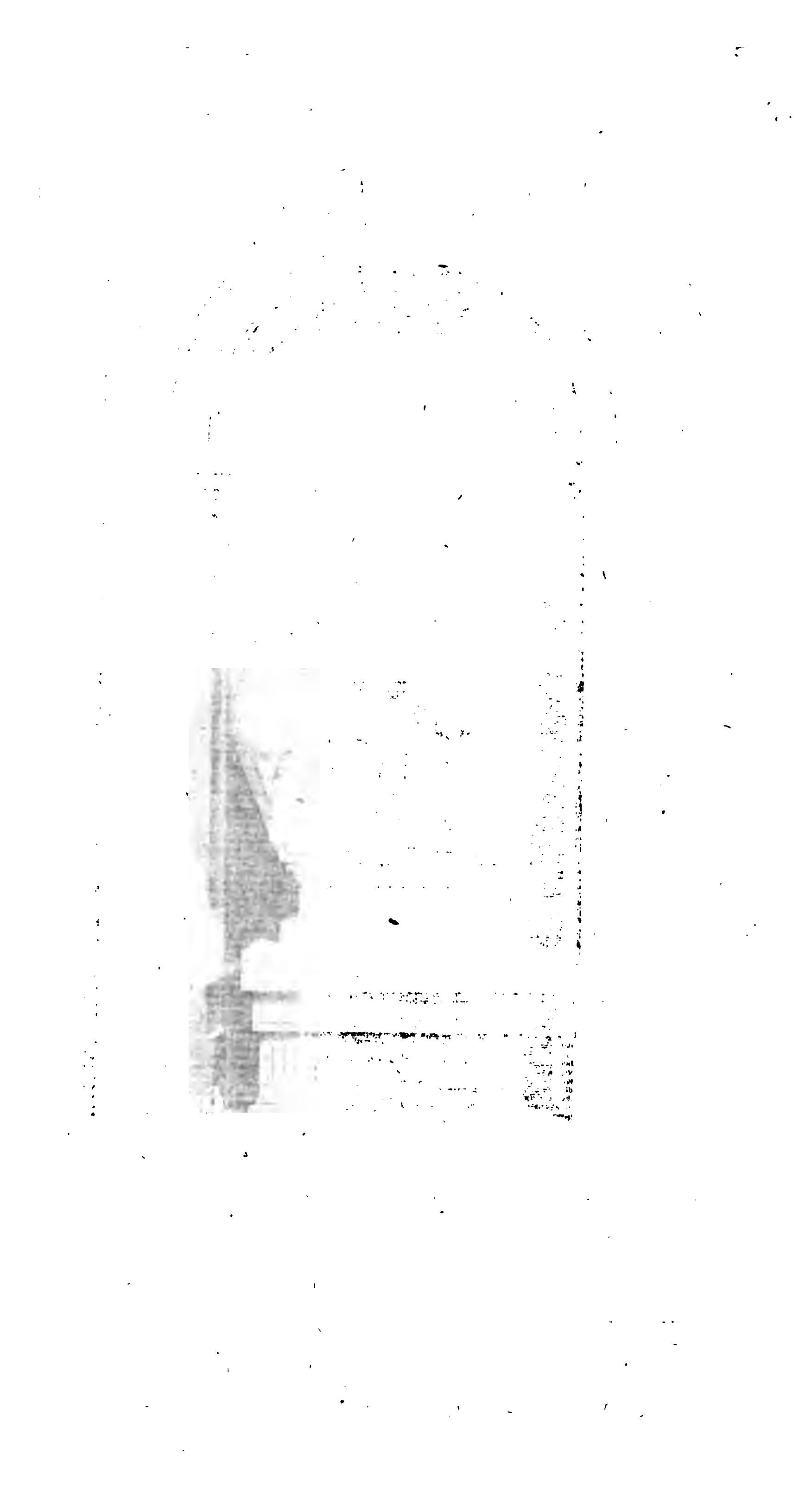
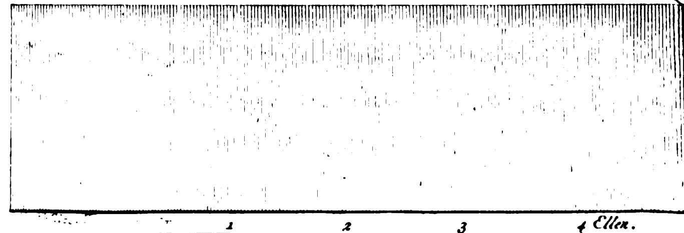



EX LIBRIS
HERMANN GEORG FIEDLER.
MEHR LICHT.

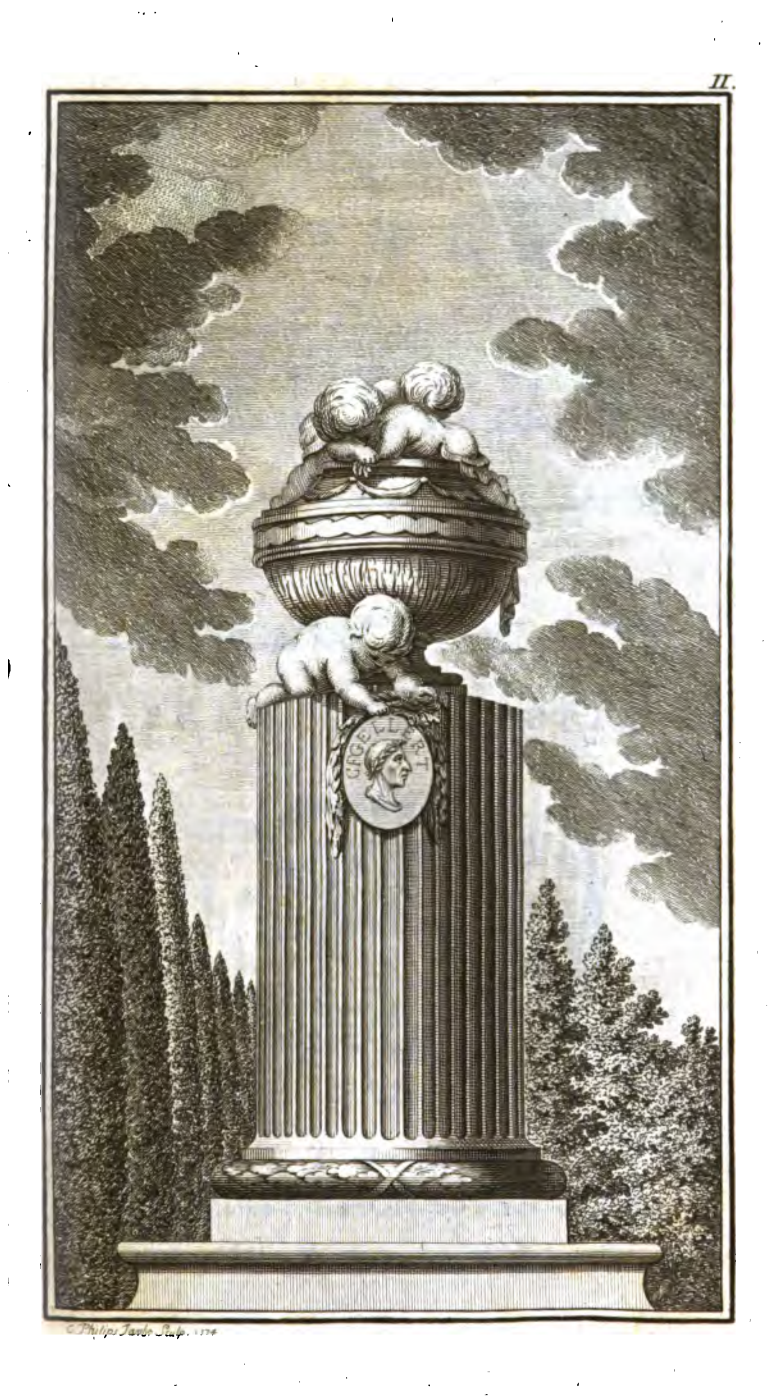



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

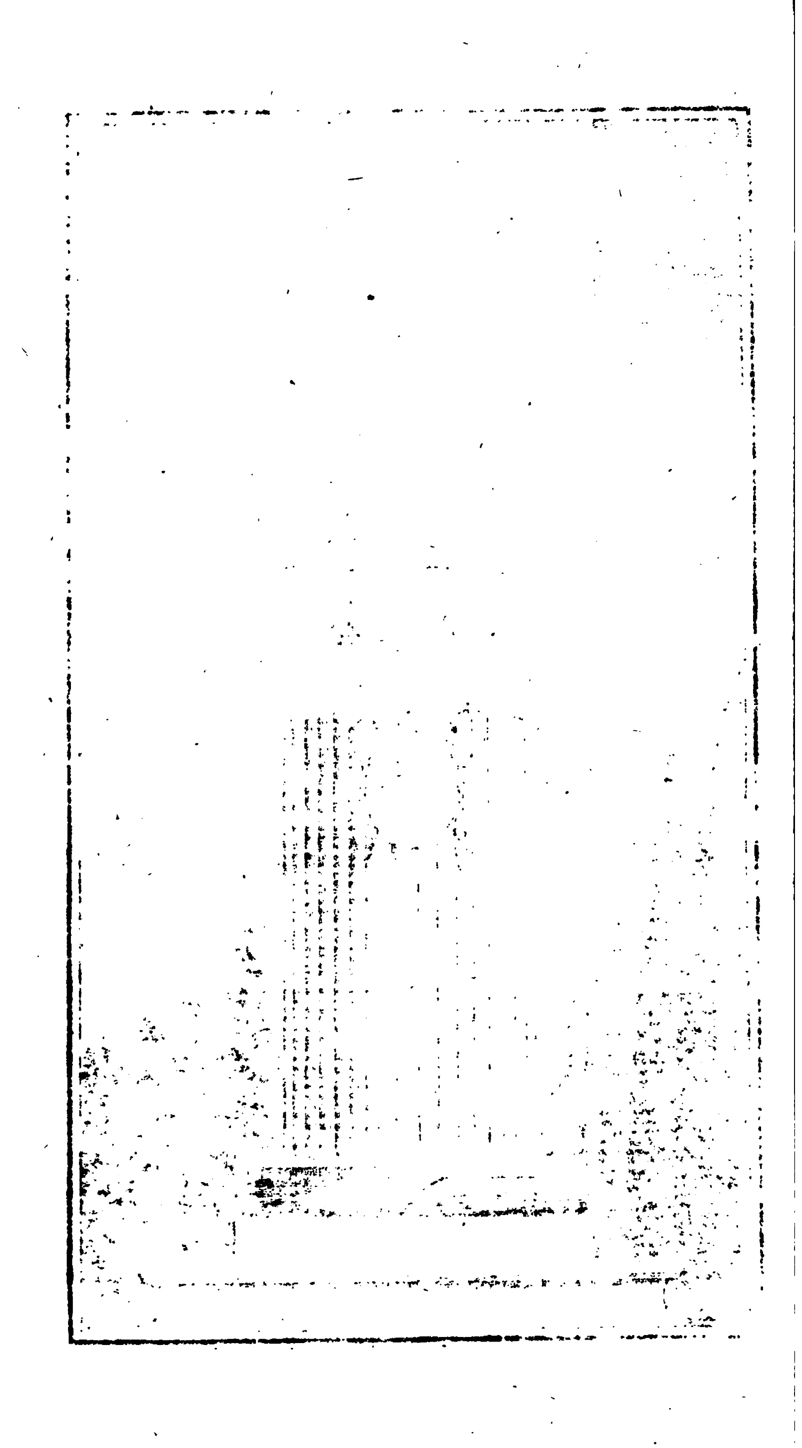



I.
CHRISTIAN FURCHTEGOTT
GELLERT
DIESEM LEHRER UND BEYSPIELE
DER TUGEND UND RELIGION
WIDMETE DIESES DENCKMAAL
EINE GESELLSCHAFFT
SEINER FREUNDE UND ZEITGENOSSEN
WELCHE VON SEINEN VERDIENSTEN
AUGEN ZEUGEN WAREN.
Geb. D. 4 Jul. 1715.
Gest. D. 13 Dec. 1769.
1 2 3 4 Ellen.

II.



C. Philips Jacobe Sculp. 1774



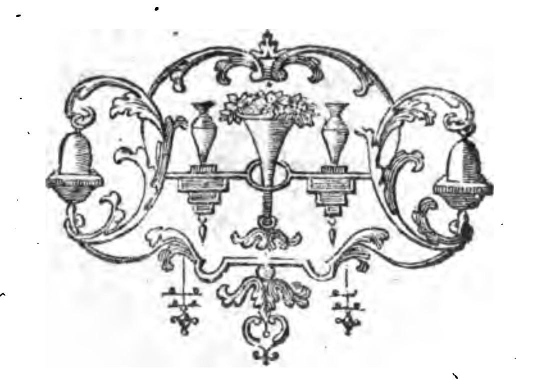
VIE
ET
LETTRES
DE
GELLERT.

TRADUITES DE L'ALLEMAND,

PAR

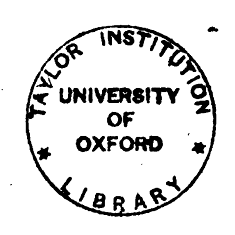
MADAME D. L. F***.

PREMIÈRE PARTIE.



A UTRECHT,
CHEZ J. VAN SCHONHOVEN & Comp.
M. DCC. LXXV.

Cette première Partie contient la Vie de Gellert. Ses Lettres, qui formeront deux autres Parties, à peu près de la grosseur de celle-ci, paroîtront incessamment.



VIE
DE
GELLERT,
PAR MR.
JEAN ANDRÉ CRAMER;
TRADUITE DE L'ALLEMAND.

A

MONSIEUR

FONTANES

Ministre du Saint-Evangile &c &c, à Genève.

SI j'ai traduit fidèlement la Vie de GELLERT, cet Ouvrage aura le double mérite d'intéresser les Gens de Lettres & d'édifier les Gens de bien. Les premiers y verront des détails sur les études, les Ecrits, les travaux, & les succès de l'Ecrivain de notre Siècle le plus célèbre en Allemagne. Les ames pieuses y trouveront le modèle de toutes les vertus Chrétiennes, le tableau d'une vie sainte & d'une mort héroïque.

La Vie de GELLERT est un Traité de Morale mis en action, & les exemples valent bien les préceptes. Je n'ai garde de vouloir rabaisser les Ouvrages purement didactiques, mais il me semble que trop souvent ils é-

clairent l'ame ſans l'échauffer; un Auteur nous dicte de ſang froid d'admirables leçons, mais il parle & n'agit point; & pour peu qu'il paroiſſe ſévère on eſt tenté de mettre en doute s'il obſerve tout ce qu'il preſcrit. La Vie de GELLERT ne nous commande point la vertu, mais eſt-il un de ſes Lecteurs qu'elle n'invite à être vertueux? Le Moraliſte nous prouve qu'il eſt néceſſaire de vivre en homme de bien, & GELLERT nous démontre qu'il eſt poſſible, qu'il eſt doux & facile de vivre ainſi; l'inflexible amour propre, rebelle à la leçon, cède au pouvoir de l'exemple, & l'on devient vertueux par goût & par choix.

La Vie de GELLERT nous offre le ſpectacle d'un homme de bien luttant avec l'infortune; peu de mortels ont plus ſouffert que lui, mais comme tout eſt compenſé, peu de mortels ont été plus utiles. Cependant tout n'eſt compen-

ſé

ſe ici bas que jusqu'à un certain point ; auſſi pour ceux qui ne croient pas à l'efficace de la Religion, & qui nient l'exiſtence d'une Oeconomie future, la vie & la mort de GELLERT ſont des phénomènes inexplicables. Un Chrétien en proie à de longues ſouffrances, & qui loin de s'en laiſſer abattre n'en eſt que plus actif à combattre ſes paſſions, à rectifier ſes penchans, à exercer des vertus obſcures qui n'ont d'autre témoin que ſa conſcience ; ce Chrétien couché dans ſon lit de mort, oubliant les maux qu'il ſouffre & ne s'occupant que des biens qu'il eſpère, fournit une nouvelle preuve de fait de la vérité du Christianiſme. Peut-on nier l'exiſtence d'une cauſe, quand on voit des effets qui ne peuvent être attribués qu'à cette cauſe? Oui, les conſéquences qu'un Lecteur attentif peut tirer de la vie de GELLERT affermiront ſa foi contre les attaques de l'Incrédulité.

Je doute que l'Hiſtoire ou la fiction, puiſſe offrir aux hommes d'une condition privée un modèle plus accompli, que celui qu'on nous préſente dans le caractère & la conduite de. GELLERT. Le germe de toutes les vertus exiſtoit dans ſa belle ame, mais c'eſt la Religion qui le développe : ſans elle ſes vertus n'auroient pu atteindre à ce degré d'activité, d'énergie & de perfection ; & l'Incrédule vertueux en liſant ſa Vie ſera réduit à l'aveu de *Zamore :*

J'ai connu l'amitié, la conſtance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame eſt au deſſus de moi. ALZIRE

GELLERT ſi célèbre dans ſa Patrie, fut l'Auteur leplus modeſte, parce qu'il étoit le Chrétien le plus humble. Son Hiſtorien obſerve avec raiſon, que c'eſt à ſes vertus plus encore qu'à ſon

son génie, qu'il dut sa renommée; mais cela même nous présente la Nation Allemande sous un jour bien avantageux. Les éloges, les temoignages d'estime, les distinctions qu'il reçut durant sa vie, tant de larmes répandues sur son tombeau, tant de monumens érigés à sa gloire, honorent le Peuple sensible & reconnoissant, qui se plaît à payer au vrai mérite un tribut d'amour & de regrets.

Un Homme qui s'est distingué par tant de vertus & de talens, n'est étranger à aucune Nation: cependant quelques personnes m'accuseront sans doute de leur offrir ici certains détails qui ne peuvent intéresser que les Allemands; mais d'autres Lecteurs me blâmeroient peut-être de les avoir supprimés. Ne pouvant donc satisfaire à la fois ces deux ordres de Critiques, & déterminée d'ailleurs par mon respect pour l'illustre CRAMER, l'Historien & l'Ami de GELLERT, je

je ne me ſuis permis que très rarement de m'écarter un peu de l'Original. Mon but a été de faire connoître à ceux qui ne liſent point les Ouvrages Allemands, un des Hommes qui a le plus honoré l'humanité, & puiſſé-je inſpirer à tous mes Lecteurs le deſir de reſſembler à GELLERT!

Si j'avois connu quelqu'un, Monſieur, qui eût plus rapport avec lui, tant à l'égard du talent d'inſtruire la Jeuneſſe, qu'à l'égard des vertus qui conſtituent le Chrétien, — mais l'une de ces vertus m'interdit de pouſſer plus loin le parallèle, ſi dis-je, j'avois connu quelqu'un qui plus que vous reſſemblât à GELLERT, c'eſt à lui que j'eûſſe adreſſé les réflexions qu'on vient de lire; & j'aurois attendu quelque autre occaſion pour vous préſenter cet hommage public de ma reconnoiſſance, de mon eſtime & de mon amitié.

VIE

NOMS

Des Admirateurs & des Amis de Monsieur le Professeur GELLERT *qui se sont réunis pour lui faire dresser ce Monument dans l'Eglise de St. Jean à Leipzick.*

Sur les Dessins de

FEDERIC SAMUEL SCHLEGEL.

Madame la Comtesse *de Bunau de Pichen.*
Made. la Comtesse *de Vitzthum de Wolkau.*
Mlle. Weidman, à Leipzick.
Monsieur *le Docteur Apel, à Leipzick.*
- - - - *de Baronof, d'Estland.*
- - - - *Benelle à Leipzick.*
- - - - *de Boy, de Livonie.*
- - - - *Brenn, à Varsovie.*
- - - - *Burchard, à Varsovie.*
- - - - *Burger, à Varsovie.*
- - - - *Cabrit, à Varsovie.*
- - - - *Drost, à Varsovie.*
- - - - *Du Bosc, Conseiller à la Chambre des Comtes à Leipzick.*
- - - - *Les Frères Du Four, à Leipzick.*
- - - - *Ernst, Conseiller de Légation, à Londres.*
- - - - *Findeisen, à Leipzick.*

Monsieur

Monsieur *Fischer*, *à Londres.*

- - - - *Frege*, *Conseiller à la Chambre des Comtes*, *à Leipzick.*

- - - - *Graefe*, *à Leipzick.*

- - - - *G. Grosser*, *à Leipzick.*

- - - - *de Hahn*, *de Courland.*

- - - - *J. Hansen*, *à Leipzick.*

- - - - *de Helmersen*, *de Livonie.*

- - - - *van Hohenthal*, *à Leipzick.*

- - - - *Holtzhaeuser*, *à Versovie.*

- - - - *Kaulfus*, *Premier Secretaire de la Poste à Varsovie.*

- - - - *de Kohl*, *de Livonie.*

- - - - *J. A. Költz*, *à Leipzick.*

- - - - *Kriebel*, *à Varsovie.*

- - - - *Kuhn*, *Prem. Commiss. de la Poste à Varsovie.*

- - - - *G. F. Kunth*, *à Leipzick.*

- - - - *Küstner & Fils*, *à Leipzick.*

- - - - *Löhr*, *à Leipzick.*

- - - - *Baron de Löwenstern*, *de Livonie.*

- - - - *Loewe*, *Caissier à Varsovie.*

- - - - *le Maréchal de Bieberstein*, *Directeur Général de la Poste*, *à Varsovie.*

- - - - *Mehlig*, *Ciassier*, *à Varsovie.*

- - - - *le Baron de Mengden*, *de Livonie.*

- - - - *Pausch*, *à Hambourg.*

- - - - *Reich*, *à Leipzick.*

- - - - *Le Comte de Reventlau*, *en Dannemarc.*

- - - - *Adolph Richter*, *à Leipzick.*

- - - - *Jaspar Richter*, *à Leipzick.*

- - - - *Christophe Richter*, *à Leipzick.*

- - - - *Fréderic Richter*, *à Leipzick.*

- - - - *Pierre Richter*, *à Leipzick.*

- - - - *Thomas Richter*, *à Leipzick.*

- - - - *le Baron de Risch*, *à Vienne.*

- - - - *de Rocbow*, *de Rekhan.*

Monsieur

Monsieur *Sattler*, *à Varsovie.*

- - - - *Schmidt*, *à Dantzig.*

- - - - *C. H. Schmidt*, *à Leipzick.*

- - - - *Z. Schmidt*, *à Leipzick.*

- - - - *de Schnurbein*, *à Cothen.*

- - - - *Schroeter*, *Maître de la Monnoye à Varsovie.*

- - - - *Treitschke*, *à Leipzick.*

- - - - *Waldhüther*, *à Leipzick.*

- - - - *le Docteur Wendler*, *à Leipzick.*

- - - - *le Docteur Wendt*, *en Dannemarc.*

- - - - *Gottfried Winckler*, *à Leipzick.*

- - - - *Zimmerman*, *à Varsovie.*

- - - - *Zugh*, *Architecte de la Cour*, *à Varsovie.*

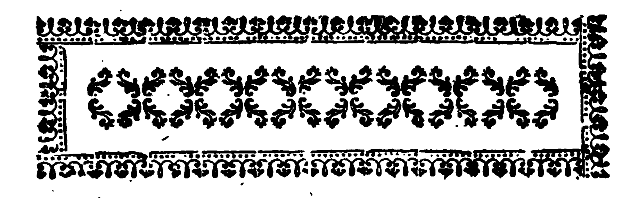
DE-

DESCRIPTION DE LA SECONDE PLANCHE.

Ce Monument à l'honneur de GELLERT a été construit par M. le Professeur OESER; & M. JEAN WENDLER l'a érigé dans son jardin, où il donne un libre accès, non seulement à ses amis, mais encore à tous les amateurs des Beaux-Arts, & à tous qui honorent la mémoire de GELLERT. Le Monument, placé au milieu du jardin, est de marbre blanc de Wisenthal. Au dessus on voit les trois Graces, encore dans l'enfance, pour faire allusion d'un coté à l'innocence & à la pureté des Ouvrages de GELLERT, & de l'autre à leur utilité pour former l'esprit & le cœur de la jeunesse. Les Graces pleurent leur Père, & honorent sa mémoire. Deux d'entr'elles, accablées de tristesse, sont étendues sur l'Urne sépulcrale, qui repose sur une Colonne. La troisième se courbe vers le bas, comme pour contempler le portrait de GELLERT, suspendu à la Colonne par une guirlande de lauriers.

De l'autre côté de la Colonne, à l'opposite du médaillon, on lit, dans un ovale orné de la même manière, que ce Monument est consacré à la mémoire de GELLERT.

Les figures des Enfans surpassent un peu le naturel. L'Urne est haute de 3 pieds & 6 pouces, & son diamètre, de même que le fût de la Colonne, a 3 pieds, 3 pouces. L'Urne avec les figures a 5 pieds, la Colonne avec le piedestal en a 8; de sorte, que le Mausoleé entier à 13 pieds de hauteur.



VIE DE GELLERT.

UNe des plus belles épitaphes de l'antiquité, est celle d'*Epicharme* de Cos: *Ses leçons utiles à la Jeunesse étoient pleines de graces.* On a trop peu de lumières sur ce Philosophe Pythagoricien, pour savoir quels étoient ses titres à une épitaphe aussi glorieuse. Cependant un Philosophe qui étoit en même temps un Poëte Comique, & qui renfermoit dans ses Pièces les instructions les plus utiles de l'Ecole Pythagoricienne, afin de les répandre & de contribuer par là même à polir les mœurs de ses concitoyens, eût mérité par cela seul d'être mieux connu de la postérité. Les fragmens que nous avons de ses Poésies, montrent que la facilité, la clarté & l'agrément, étoient les caractères distinctifs de son esprit & de son style. Il avoit encore le talent de bien manier l'ironie; c'est de lui que *Socrate* apprit l'art du Dialogue, & il fut même imité de *Platon*. *Epicharme* avoit promis l'immortalité à ses Ouvrages: je suis certain, dit-il dans un de ses Poëmes, que mes leçons aussi ne seront point oubliées; après moi viendra quelqu'un qui dépouillant mes Poésies de l'harmonie des Vers, leur donnera une autre

forme, une parure nouvelle, & il aura pour récompense une gloire que d'autres n'effaceront point.

Tous les Peuples n'ont pas eu le bonheur d'avoir un *Epicharme*. Le notre c'est GELLERT; & son nom, si notre siècle conserve un vif sentiment de la reconnoissance qu'on lui doit, sera plus connu chez la postérité que celui du Grec, qui à coup sûr n'a pu mériter mieux que l'Allemand l'Epitaphe qu'on a faite pour lui. Il faut que notre Nation abandonne le caractère qui lui est propre, avant qu'elle perde le souvenir de GELLERT. Cet Homme rare peut se passer du vain bruit qu'excitent les préconiseurs enthousiastes; & d'un autre côté il n'a pas à redouter non plus les attaques d'une critique méchante ou d'un orgueil envieux, qui bassement ingrat se persuade que rabaisser le mérite d'un homme célèbre est un sûr moyen d'atteindre à sa gloire, ou même de la surpasser. Le nom de GELLERT a des droits réels à l'immortalité. Ils ne se fondent point sur ces actions extraordinaires, qui ne produisent d'autre effet que de surprendre l'imagination & d'amuser la curiosité: mais GELLERT doit être à jamais compté parmi ceux qu'auront sauvé de l'oubli des productions intéressantes & utiles; dont l'exemple & les leçons auront perfectionné le goût & les mœurs de leur siècle, & qui auront guidé la portion la plus illustre de la Jeunesse, dans le sentier de la Religion & de la vertu. Le plus grand avantage de GELLERT étoit de posséder

féder des vertus, qui plaisoient comme ses E-crits ; sans être insensible aux louanges des hommes, il se proposoit sur tout l'approbation du Juge suprême, & à cause de cela même il a joui d'une estime universelle.

CHRETIEN F. (1) GELLERT naquit en 1715 à *Haynichen* en Saxe. Son vénérable Père, *Chrétien Gellert*, second Pasteur du lieu, remplit durant cinquante ans, les devoirs de sa charge avec une fidélité exemplaire, & mourut Doyen à l'âge de soixante & quinze ans, après avoir employé ses modiques revenus, dirigés par une sage économie, à l'éducation de treize enfans. Sa Femme née *Schutz*, fut pour lui une compagne utile, pour ses Enfans une Mère respectable, attentive à imprimer dans leurs jeunes cœurs, les principes & les sentimens d'une piété sincère, qu'elle parvint à leur rendre aimable, soit par l'attrait naturel des leçons d'une Mère, soit par le pouvoir de son exemple. Sa douceur, sa bienfaisance, l'active bonté de son cœur ont consacré sa mémoire dans le lieu où elle a vécu. Sa vieillesse n'eut rien de pénible, elle avoit la joie de voir ses trois fils aînés occuper des emplois, tels que pouvoit les désirer une Mère toujours modérée, jusques dans les

sou-

(1) Je ne place ici que la lettre initiale du nom de FURCHTEGOTT, qui ne se trouve pas dans notre Langue; c'est un de ces noms composés assez communs en Allemagne: *Furchtegott* signifie *Crains-Dieu*.

souhaits qu'elle formoit pour ses enfans: sa mort suivit de près sa quatre-vingtième année, & en mourant elle quitta le monde avec un cœur paisible & satisfait. *Frédéric L.* (1) son fils ainé, étoit premier Commissaire des Postes de Saxe, & ne survécut que d'un mois au chagrin d'avoir perdu le second de ses frères. Le fils puiné de Madame *Gellert*, Inspecteur des Mines à Freiberg, rend actuellement encore d'utiles services à sa patrie, par ses vastes & profondes connoissances dans la Métallurgie. CHRÉTIEN FURCHTEGOTT, son troisième fils, eut le bonheur de trouver parmi ses amis un homme généreux, qui répandit sur la vieillesse de sa Mere les bienfaits que d'abord il lui avoit destinés. Ce fils en prouvant de nouveau par son exemple, que ceux qui contribuent le plus au bien de la Société, ne sont pas toujours nés dans l'abondance; mais plutôt au sein d'une médiocrité vertueuse, devint la récompense de la piété de sa Mère.

Les Ecoles publiques des petites Villes de Saxe sont dirigées de manière, qu'on y enseigne à la fois & les premiers principes de la Religion & les premiers élémens des Langues savantes: instructions toujours précieuses sans doute, mais d'ordinaire trop bornées. La modicité de la pension des maîtres suffit à peine pour les mettre au dessus du besoin; & l'embarras de leur situation, ainsi que le défaut d'une perspective plus riante

(1) *Lebrecht.*

riante, font des obstacles à l'essor des talens qu'ils peuvent avoir. Cet inconvénient subsistera tant que le Souverain ne regardera point la première éducation, comme un objet aussi important qu'il l'est en effet. C'est dans une de ces Ecoles publiques, que GELLERT reçut les premières instructions. On se figure aisément qu'elles aidèrent fort peu au développement des qualités distinctives de son esprit & de son cœur. Il y apprit selon la méthode usitée, si uniforme, & souvent si désagréable & si dure, tout ce qu'on y enseigne à la jeunesse, & qui plus est il s'y forma à la patience, à la soumission, au talent si nécessaire dans le monde de supporter diverses peines sans murmure. Il est vrai qu'il acquit ces habitudes au prix de mille plaisirs innocens, dont les jeunes gens resteroient en possession sans qu'on risquât de retarder les progrès de leur esprit, si l'on employoit pour les instruire une meilleure méthode. Un des avantages de la simplicité des mœurs dans les petites Villes, est l'attention des parens à éviter tout ce qui peut amollir la jeunesse, à lui apprendre de bonne heure à se passer de certaines commodités de la vie, ou à se les procurer par elle même. Un autre avantage non moins précieux, est le soin qu'ils se donnent pour exciter l'émulation de leurs enfans en leur inspirant le desir d'acquérir une bonne réputation. Ces soins produisent d'heureux effets sur la plupart des hommes, & d'ordinaire sans qu'on en connoisse la première cause. GELLERT en

recueillit les fruits de bonne heure, & ils eurent la plus grande influence sur son caractère.

La portion de génie que la nature accorde à ceux mêmes qu'elle favorise le plus, n'est d'abord qu'une étincelle, & l'on sent qu'avec la première éducation que reçut GELLERT cette étincelle ne dut pas jetter autant d'éclat, qu'on en vit briller sur l'enfance d'un *Pope*. Cependant il se rappelloit toujours avec reconnoissance les instructions de son premier maître. Souvent encore il parloit avec éloge d'un jeune Savant, que son Père avoit choisi pour lui donner des leçons particulières, & le préparer aux leçons publiques des grandes Ecoles. Il savoit gré à cet homme d'avoir constamment exigé qu'il s'acquitât lui-même de certaines fonctions, qu'on abandonne à ses domestiques quand les circonstances le permettent, qu'on s'accoutume aisément à regarder comme des besoins, mais dont GELLERT sut toujours se passer malgré la foiblesse habituelle de son tempérament. De même il se rappelloit avec plaisir, qu'âgé de huit ans, il avoit été employé par un de ses parens à divers petits soins domestiques qui n'avoient aucun rapport avec sa destination à l'étude. Du moins, dit-il, dans des fragmens de Mémoires sur sa vie qu'on a trouvés parmi ses papiers, du moins, j'appris alors une science très importante, j'appris à obéir. Avec une telle éducation les progrès de l'esprit ne sont pas rapides, mais on s'accoutume de bonne heure à s'occuper utilement. A l'âge d'onze

d'onze ans, on lui fit copier une multitude de documens, de contrats, & d'actes judiciaires; aussi disoit il en plaisantant, que la Ville natale possédoit parmi ses contrats & ses Livres de marchandises, plus d'Ouvrages de sa main qu'il n'en composeroit pour le Public dans tout le cours de sa vie. Ce genre d'occupations, disoit-il, m'apprit à tourner mes Lettres en style de Chancellerie, & quand j'écrivois à mon Père pour lui demander un habit, c'étoit du ton d'un plaideur qui défend ses droits attaqués.

Il seroit agréable de saisir & de suivre le premier développement des talens de Gellert pour la Poésie; on sait au moins que son Père la cultivoit, & que cet homme respectable pensoit trop bien pour contraindre les talens & les inclinations de ses enfans. Le frère ainé de Gellert montroit aussi du goût pour la Poésie; & il se vantoit en badinant d'en avoir donné des leçons à son frère. Ce maître étoit bien jeune, car ce fut dès sa treizième année que se manifestèrent les talens poétiques de l'Ecolier.

Son premier essai fut un Poëme sur le jour de naissance de son Père. La demeure de celui-ci étoit un vieux bâtiment soutenu par quatorze ou quinze étançons, & le nombre de ses enfans ou petits-enfans étoit alors précisément le même. Ce rapport fournit au jeune homme l'idée d'envisager ceux-ci comme autant d'appuis de leur Père, & de les faire parler tour-à-tour. Ce Poëme, dit-il, doit avoir eu quel-

que mérite, puisque certaines perſonnes l'ont toujours ſçu par cœur, & le préféroient ſi je ne me trompe à mes autres Ouvrages. Ce premier eſſai fut ſuivi de pluſieurs autres; lui-même regrettoit de les avoir livrés aux flammes, parce qu'ils eûſſent ſervi d'exemples que des talens naturels peuvent reſter long-temps infructueux & quelquefois même s'anéantir, ſans la connoiſſance des règles & le ſecours des bons modèles. Ce danger s'accroit lors qu'on cherche à ſe former ſur des modèles vicieux. Quand l'imagination, dans ſon premier eſſor, prend une fauſſe direction, il eſt bien difficile de la ramener au ſentiment du vrai beau. Je ne me rappelle point ſi *Raphaël* a eu d'abord ſous les yeux des pièces gothiques, ou s'il n'a jamais imité que la belle nature; mais s'il eſt devenu un *Raphaël* en travaillant ſur des modèles gothiques, quelle admiration ne mérite-t-il pas! GELLERT doutoit ſouvent qu'il eût pu parvenir à ſe former le goût, ſans le ſecours d'une ſociété d'amis exercés dans l'art d'une ſaine critique, qu'il eut le bonheur de trouver à Leipſick dans le ſecond voyage qu'il y fit. Sans doute il jugeoit trop modeſtement de lui même, & croyoit devoir à ſes amis un ſervice qu'ils n'avoient garde de s'attribuer; déjà dans ſes premières compoſitions, on découvre quelques traits des beautés qui lui ſont propres; ainſi GELLERT auroit eu du goût indépendamment de ſes amis. Il n'en eſt pas moins vrai que de jeunes Auteurs, qui s'ai-

s'aiment assez les uns les autres pour examiner réciproquement leurs Ouvrages, d'après les règles & les principes du bon goût, ne peuvent que gagner beaucoup à une pareille critique.

Parmi les institutions destinées à preparer la Jeunesse à acquérir des connoissances utiles & approfondies, il n'en est point de préférables aux Ecoles que les Princes de Saxe ont fondées dans leurs Etats. Elles sont dirigées en tout conformémement à leur but. Les heures d'instruction, celles que les Ecoliers emploient a se préparer à de nouvelles leçons, ou à repasser sur ce qu'ils ont appris, ou à faire eux mêmes des essais de composition, se succèdent dans l'ordre le plus sage; les jeunes gens y ont si peu de temps à perdre dans l'oisiveté & les plaisirs corrupteurs, que si les maîtres connoissent & remplissent leurs devoirs, ces séminaires doivent fournir aux Universités des sujets bien disposés pour l'étude. C'est à *Meissen*, siège d'une de ces Ecoles; où GELLERT eût pu apprendre à connoître, avec les Langues des Grecs & des Romains, les modèles éternels d'Eloquence, de Poésie, & de bon goût qu'ils nous ont laissé dans tous les genres: mais alors dans presque toutes les Ecoles d'Allemagne, & même aux Universités on employoit pour expliquer les Anciens la mauvaise méthode, que M. *Ernesti* a si bien décrite dans la vie de *Gessner*. On leur faisoit traduire mot à mot, les Poëtes & les Orateurs précisément comme les Historiens, & sans qu'on se mît en peine d'y relever ce qui mérite une

attention particulière. L'écolier en rassembloit des phrases & les apprenoit par cœur, on l'excitoit à les faire entrer dans des thêmes qui portoient le nom fastueux d'imitations; mais il ne pouvoit acquérir qu'une connoissance très imparfaite des beautés de ces Auteurs, du caractère qui les distingue, de ce qu'on y doit admirer & imiter s'il est possible. Il faut que les Maîtres soient supérieurement instruits eux mêmes, pour inspirer à la Jeunesse qui leur est confiée le sentiment de l'utile & du beau, & les y mener par la route la plus agréable & la plus sûre. Ajoutons que les Savans de ce temps là, aussi bien que ceux du siècle passé, se faisoient presque un scrupule de cultiver leur Langue maternelle, ou doutoient, ainsi que le font encore aujourd'hui quelques Gens de Lettres, qu'il fût possible, utile, & nécessaire de s'exprimer en Allemand avec grace & précision.

Il n'est donc pas surprenant que GELLERT dans sa jeunesse, bien qu'on lui eût expliqué *Horace*, *Virgile*, *Homère* & d'autres Auteurs Grecs & Latins, ait pu prendre du goût pour un *Günther*, que les vers de *Haller* & de *Hagedorn* n'avoient point encore fait oublier, & qu'il l'ait choisi pour modèle, aussi bien que *Hanke* & *Neukirch*. On trouve sur ce sujet une observation qui lui fait honneur, dans les fragmens de Mémoires dont nous avons fait mention. „ Pendant que j'étois à l'Ecole de *Meissen*, dit-il, la lecture des Poésies de *Günther* m'échauf-

réchauffoit l'imagination, & comme un volcan embrasé qui détruit tout ce qui l'entoure, consumoit le germe des talens qui alloient se développer chez moi. C'est pourquoi dans l'âge où mon goût s'est épuré, je n'ai pu jetter les yeux sans répugnance sur ces Poésies. Les Satyres de *Neukirch*, que *Hanke* fit imprimer avec ses propres Oeuvres, devoient selon moi m'aider à parvenir au plus haut degré de perfection; tant leur succès alors étoit universel! Ainsi je risquois en composant d'imiter à la fois *Gunther*, *Neukirch* & *Hanke*; mais heureusement pour moi leur gloire ne fut pas de longue durée. Combien il est à souhaiter que les jeunes gens qui ont envie d'écrire, ne hazardent aucun essai sans consulter des connoisseurs; qu'exempts de présomption, ils demandent humblement des avis, & les suivent avec docilité! Combien de temps perdu & d'heureux talens en danger de se perdre, seroient rachetés par cette méfiance de soi-même!" C'est ainsi que GELLERT faisoit d'utiles observations sur tout ce qu'il pouvoit se rappeller de sa jeunesse. Cependant quoiqu'il ne méconnût point les défauts de son éducation, il parloit toujours avec reconnoissance de ses Maîtres de Meissen, & louoit surtout les soins qu'ils s'étoient donnés pour lui former le cœur & lui inspirer de bons principes. Et ses yeux, qui exprimoent habituellement une douce mélancolie, s'animoient presque jusqu'à l'éclat, quand il se rappelloit avoir vécu dans cette Ecole avec *Gärtner* & *Rabener*, dont

l'in-

l'intime & tendre amitié contribua si fort dans la suite au bonheur mutuel de leur vie.

La foiblesse de son tempérament se manifesta quelquefois à Meissen, & dès son enfance sa santé parut délicate; quoique des soins malentendus ne l'eûssent point accoutumé à des ménagemens excessifs, & qu'il n'eût à cet égard aucun reproche à se faire à lui-même.

Il se rendit à Leipsick en 1734. Là il suivit les leçons d'*Adolphe Fréderic Hofmann* sur la Philosophie; celles de *Christ*, de *Jöcher*, de *Kappen* sur l'Histoire & la Littérature, & celles de *Hausingen* & de *Weis* sur les Sciences Théologiques, auxquelles il avoit résolu de consacrer sa vie. *Hofmann*, formé par *Rudiger*, étoit un Philosophe plein de pénétration; mais il eût fourni sa carrière avec encore plus de succès & de bonheur, s'il avoit eu plus de goût pour la Philosophie des Anciens, moins de jalousie contre *Wolf*, moins d'envie d'obscurcir la réputation de ce Savant, & s'il eût acquis l'heureuse habitude de mieux digérer ses pensées & de les exprimer plus clairement. Mais souvent il prenoit pour profondeur des subtilités de dialectique, & se rapprochoit trop de ceux qu'on voit plus ardens à rechercher de nouveaux mots scientifiques, qu'à découvrir de nouvelles vérités. GELLERT cependant l'écoutoit avec beaucoup d'intérêt, couchoit par écrit toutes ses leçons, & l'admiroit dit-il, plus souvent qu'il ne le comprenoit, assez modeste pour accuser sa pénétration, quoi qu'au fond il ne l'entendit point parce qu'il étoit réellement

inin-

inintelligible. Mais le Disciple se flattoit toujours de parvenir à le mieux comprendre quand il auroit acquis plus de lumières. Et ce qu'il y a de singulier, c'est que GELLERT admiroit encore *Hofmann*, dans le temps même qu'il admiroit déjà *Mosheim*, ce Père de l'Eloquence Allemande.

Après avoir étudié quatre ans à Leipsick, il fut rappellé dans la maison paternelle, parce que les frais de son entretien à l'Université, devenoient une trop forte charge pour son Père. GELLERT auroit fort souhaité pouvoir continuer ses études Académiques, afin de perfectionner ses connoissances; mais en fils docile il se soumit à une nécessité, qui a souvent arrêté d'heureux génies dans la carriere, & les a empêchés d'atteindre au but. A son retour, il commença à se produire en Chaire; mais ce fut en tremblant, car tandis qu'il étoit encore Ecolier, il avoit hazardé de parler en public, & son coup d'essai n'avoit pas été des plus heureux. Cette petite particularité de sa vie, n'est pas indigne que je la rapporte ici, telle qu'il l'a racontée dans ses Mémoires, parce qu'elle fut une des causes éloignées qui le détournèrent de sa première vocation. „C'est à l'âge de quinze ans, *dit-il*, & dans ma Ville natale que je fis les premiers essais de mon éloquence. Un Bourgeois m'avoit prié d'être parrain de son enfant, qui mourut quelques jours après. Je voulus me charger de son Oraison funèbre, quoique mon Père ne m'en accordât la permission qu'avec peine. L'Enfant devoit être enterré à midi; à huit heures du matin

tin je me mis à compoſer mon Diſcours, qui ne fut achevé que fort tard, je perdis le temps qui me reſtoit à compoſer une épitaphe, & n'eus pas une heure pour fixer dans ma mémoire ce que je venois d'écrire. Cependant j'entrai dans l'Egliſe avec aſſurance, je commençai mon Diſcours d'un ton ſolemnel, & parvins environ jusqu'à la troiſième période. Tout à coup mes idées ſe perdirent, & le préſomptueux Orateur ſe trouva dans une anxiété dont il eut peine à revenir. Enfin j'eus recours à mon papier, écrit en forme d'acte ſur une feuille entière, je le déroulai lentement aux yeux de mes Auditeurs auſſi troublés que moi, je le poſai dans mon chapeau & pourſuivis cependant avec aſſez de hardieſſe. On crut que la douleur m'avoit fait perdre la mémoire, c'étoit avoir bien de l'indulgence! Mais cette précipitation de jeuneſſe m'a bien coûté; jamais je n'en ai perdu le ſouvenir, il m'a pourſuivi chaque fois que je ſuis monté en Chaire, & c'eſt l'origine de cette timidité dont je n'ai pu venir à bout de me défaire totalement. Ardent jeune homme! que mon exemple t'apprenne à te conduire avec plus de prudence. Je préſumai trop de moi-même, j'en fus puni, & dans la ſuite je déplorai ſouvent ma folle témérité: ſois plus ſage que moi!" Conſeil utile en ſoi, & auquel le cœur qui l'a dicté ajoute un nouveau prix. Si GELLERT fut parvenu à vaincre ſa timidité, & ſi en même temps ſa ſanté eût été meilleure, ſa poitrine plus forte & ſa mémoire plus ferme, on peut juger par quel-

quelques essais de sa jeunesse, qu'il se fût acquis en Allemagne un rang distingué parmi les Orateurs de la Chaire. Mais il s'en faut bien qu'il eût cette opinion de lui-même; suivant lui ses premiers Sermons n'étoient autre chose, que le tissu d'une Philosophie aride, & de quelques ornemens dans le goût de *Mosheim*. Il pouvoit avoir raison de se plaindre de sa mémoire (1): « Pauvre Orateur! *s'écroit-il*, il me faudroit huit jours pour apprendre un Sermon! Pourquoi n'ai-je pas plutôt copié des actes, ou aidé le sonneur de cloches dans ses fonctions? Je n'aurois pas ruiné ma santé, & si je n'avois point fait honneur à la Chaire, d'autres que moi eûssent rempli cette vocation avec plus de succès & plus de fruit ». C'est ainsi que malgré toute son envie de plaire, tous ses efforts pour acquérir l'estime de ses semblables, il poussoit souvent la modestie jusqu'à l'injustice de méconnoître ses talens & ses avantages. Comme Orateur sacré, il se seroit distingué par une marche d'idées, qui lui étoit particulière, par la clarté lumineuse de ses raisonnemens, par leur enchaînement tout à la fois ingénieux & naturel, & par une élocution agréable & facile. A coup sûr, il auroit eu cette popularité qu'on vante si souvent, sans savoir en quoi consiste l'art difficile d'attacher ses auditeurs en se rendant intel-

(1) Ceci est tiré des fragmens de Mémoires dont on a parlé plus haut.

intelligible à la multitude, de descendre jusqu'à elle, & de saisir ce qui lui est le plus utile sans devenir froid, sec & trivial. On voit déjà dans les Sermons de sa jeunesse, cette aisance, ces graces qui caractérisent les productions de son âge mûr; & quant au style celles-ci ne différent des autres, que parce qu'il a observé dans ses derniers Ouvrages de donner aux périodes plus de longueur & une tournure plus oratoire. Pour confirmer ce jugement, nous allons transcrire ici quelques passages de ces Sermons; d'ailleurs les essais même de GELLERT sont faits pour intéresser.

Au commencement d'un Discours sur ces paroles de Jésus-Christ: *Si quelqu'un fait la volonté de celui qui m'a envoyé, il connoîtra si ma doctrine est de Dieu ou si je parle de moi-même*, le jeune Orâteur décrit vivement la légereté avec laquelle on fait les premiers pas vers la Religion. « On la considère, *dit-il*, comme une chose qui ne sauroit nuire quand on l'admet, mais qui du reste n'a nulle influence sur les affaires de la vie. On ne rejette pas précisément tous les moyens de salut, mais aussi l'on se met peu en peine de les rechercher; on croit la doctrine de Jésus par habitude, par imitation, par indolence afin de se débarrasser, le plutôt possible, d'un Ouvrage qu'il faut bien faire une fois pour être sauvé après cette vie. On se détermine dans un instant à croire au Ciel, à l'enfer, à la mort, à la vie éternelle, à Dieu, à Jésus Christ pour se delivrer au plutôt du soin im-

por-

portun d'apprendre ces vérités & de faire sa confession de foi. On devient dans un instant un fidèle confesseur de Jésus, un saint défenseur de la foi, un Apôtre, on est même résolu, s'il le faut, à souffrir le martyre. La conversion de St. Paul, bien qu'un exemple de conversions extraordinaires, ne fut pas si subite. Il fallut l'éclairer, le convaincre, le fortifier; tout cela ne nous est plus nécessaire aujourd'hui. Nous marchons vers le Ciel comme en jouant, l'espace d'une minute suffit pour nous convertir, & à l'heure de la mort nous devenons en un clin d'œil des croyans, des fidèles. Mais considérez les ces Chrétiens d'un instant! Où est leur foi quand il s'agit de la produire, & qu'on leur dit *montre-moi ta foi par tes œuvres?* Et après tout, cela pourroit-il être autrement? Ce n'est que que dans notre opinion, & d'après les fausses idées que nous avons du Christianisme, que nous sommes de bons Chrétiens. Nous ne prenons des commandemens de Jésus que ce qui nous plait, les uns celui-ci, d'autres celui-là. Nous nous partageons ses préceptes, comme les soldats se partageoient ses habits. Mais, ô insensés que nous sommes, ce systême de salut ne se trouve point dans l'Ecriture, c'est l'ouvrage de nos folles illusions! Mais d'où vient craignez-vous de porter la croix de Jésus? Pourquoi redouter ses épines & refuser de boire son calice? D'où vient n'êtes vous pas doux, chastes, tempérans? Nous voulons jouir ici bas des plaisirs du vice. Mais n'aspi-

nez-vous pas aussi à jouir des plaisirs du Ciel? Sans doute. Ainsi vous desirez d'être sauvés & en même temps vous voulez faire ce qui vous empêche de l'être. Voilà une nouvelle Religion! celle des Payens même étoit moins insensée! Est-il donc possible que tant de gens aient la foi & l'intime conviction du Christianisme, jusqu'à sacrifier leur vie pour en soutenir la vérité? Ah! celui là ne croit rien qui refuse d'agir en conséquence de ce qu'il croit. Nous sommes trop indolens, trop indociles pour accomplir les loix de Jésus; leur joug nous paroît trop pesant; & nous voulons vivre dans l'indépendance & au gré de nos caprices. Mais enfin quel parti prendre? l'Evangile existe, la Parole divine tourmente intérieurement ces faux Chrétiens. Résolus à vivre autrement que le Christianisme ne l'ordonne, ou ils ne se mettent point en peine de faire seulement l'essai d'une vie religieuse & s'endorment dans leurs péchés; ou ils s'efforcent de nier & Dieu & sa Parole; ou bien ils admettent un Dieu, & point de Religion, ce qui est une absurdité; ou enfin ils croient à la Divinité & se créent eux-mêmes une Religion, ce qui est également déraisonnable & criminel.

Plusieurs admettent l'existence d'un Etre suprême, mais ils s'en font les idées les plus chimériques: il leur faut un Dieu selon leur volonté corrompue, un Dieu bon, clément, miséricordieux, mais non pas un Dieu juste. Non, dit l'Incrédule, je ne puis comprendre que Jé-

sus

fus soit à la fois Dieu & Homme. Mais il ne s'agit pas de le comprendre, il s'agit de le croire. Si vous pouviez concevoir tout le plan du salut, la foi seroit inutile. Les loix de votre raison vous forceroient à reconnoître pour vrai ce que vous concevez clairement, & la foi ne seroit plus foi. Si je me soumets, dit-on, aux préceptes de l'Evangile, il faut que je renonce à mille espèces de voluptés, que je m'abstienne de nuire à mon prochain, que je m'interdise la vengeance, que je m'assujettisse à la chasteté, à la tempérance la plus rigoureuse: Mais, dites moi, voudriez-vous que quelqu'un vous offensât, vous haït, vous persécutât, vous ôtât la vie? Un souhait aussi insensé n'a jamais eu lieu. Mais voudriez-vous peut-être qu'on noircît votre réputation, qu'on deshonorât votre épouse, votre fille, qu'on ravît vos trésors? — Dites-moi donc pourquoi voulez-vous faire aux autres ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait? Considérez, mon frère, combien la vie seroit paisible, heureuse & céleste, si nous nous servions les uns les autres par amour, si personne n'offensoit son prochain, si chacun s'appliquoit au travail, si les inimitiés, les querelles, la fraude étoient bannies de la société. Ah! le monde deviendroit le séjour du bonheur, un Paradis, un Ciel commencé! Et Dieu veut que le monde soit ainsi, telles sont les loix & les ordonnances du Très-haut; c'est là ce que l'Ecriture enseigne: & peut-il exister un Etre dont les commande-

mens nous soient plus avantageux? — — —
Les impies ne se mettent point en peine de l'avenir; il ne s'occupent que des objets qu'ils ont sous les yeux; sans inquiétude sur leur ame, ils ne frémissent point à l'idée de la mort. La certitude qu'ils ont de l'immortalité de l'ame, une misérable objection les y fait renoncer ils l'échangent contre une fausse conséquence, mais qui favorise leurs penchans; ils se persuadent que tout est mortel en eux, pour se délivrer de la crainte des tourmens éternels. Ils rejettent la doctrine de Jésus & ne l'ont point examinée, l'Histoire Evangélique & ils n'ont aucune preuve de sa fausseté; tous leurs principes sont absurdes. Que diriez vous de quelqu'un qui tiendroit ce langage: Il n'a point existé de Luther qui aît réformé notre Eglise, car je ne l'ai point vu. Je ne vivois pas alors & l'Histoire peut nous tromper. La plume d'un seul homme auroit-elle exercé un tel empire sur tant de Villes, sur tant de Contrées? Les Incrédules raisonnent-ils autrement touchant l'Histoire du Sauveur? Ont-ils de meilleurs argumens contr'elle que ceux là? Je suis encore incertain du parti qu'il faut prendre à l'égard de ces malheureux, s'il faut les plaindre ou les réfuter, les mépriser ou les combattre".

De tels passages, & ils sont fréquens dans ces Sermons, prouvent qu'il y avoit alors de la chaleur & de la vivacité dans les idées de GELLERT, & que l'Orateur plus formé eût pu

par-

parvenir à réveiller l'attention des auditeurs les plus indifférens & les plus froids. Et cependant il est plus animé, plus pathétique encore dans ses applications : en voici un exemple tiré du même Discours.

« Une fois converti, soyez résolu de mourir plutôt que de retomber dans le péché. Avez-vous renoncé au vice, qu'il soit pour vous maintenant un objet d'horreur. Résistez à Satan & il s'enfuira de vous. Redoutez votre foiblesse, cependant essayez vos forces ; mettez à profit toutes les ressources ; fuyez la tentation, recherchez la solitude, que les Anges vous entraînent loin de Sodome. Priez, luttez avec Dieu ! Ne vous rebutez point, ô Elus du Seigneur ! combattez, persévérez : là est le Port, là sont les palmes & la Couronne ! ».

Il seroit aisé de rapporter divers autres passages qui montrent combien il mettoit de feu dans sa composition ; je n'en citerai plus qu'un ou deux exemples. Dans l'un de ses Discours, il fait voir qu'il seroit absurde de travailler dans l'opinion que nos travaux seuls suffisent à notre subsistance. « Il est insensé de croire qu'il ne dépend que de nous de pourvoir à notre entretien ; c'est une injuste & vaine prétention. Plusieurs mortels semblent se figurer que Dieu a besoin d'eux pour gouverner le monde. Ce qu'ils possèdent, ils croient l'avoir acquis par leurs propres efforts. S'ils voient la terre rendue fertile par les pluies de la première & de la

dernière saison ; si Dieu couronne l'année de ses biens ; si *ses ornières dégouttent la graisse* (1), si les *vallées sont couvertes de froment*, & les *cuves remplies de vin nouveau* (2), ils négligent de remonter à la première cause : c'est aux loix nécessaires de la nature qu'ils attribuent ces effets ; ils ne s'arrêtent qu'aux créatures & ne daignent point s'élever jusqu'au Créateur. Parce qu'ils ont observé que le travail est nécessaire pour jouir de certaines productions de la nature, ils ne veulent pas qu'on attribue à Dieu seul ce à quoi ils ont eu aussi quelque part. Ils ne conçoivent pas que Dieu n'a laissé certains vuides dans la création, si l'on peut s'exprimer ainsi, que pour fournir à l'homme l'occasion d'employer utilement ses forces. Mais sans le secours de cet Etre suprême, il est impossible à l'homme de pourvoir à sa subsistance. Le Seigneur n'a qu'à fermer les fontaines des cieux, ou durcir la terre, ou submerger les vallons, ou convertir en épées les faucilles, ou donner au soleil plus de chaleur, pour détruire en un clin d'œil ce que dix ans de soins ont à peine suffi pour cultiver & recueillir. Eh ! quoi le feu du tonnerre ne roule-t-il pas dans les nues ? Des eaux glacées, qui portent le ravage dans nos champs, ne sont-elles pas suspendues dans les

(1) *Pseaum.* LXV : 12.
(2) *Prov.* III, 10.

les airs? N'avez-vous point ouï parler de cherté, de famine, des divers fléaux dont le Maître du monde visite les Nations? Dans des temps pareils, subsistez par votre travail! Mangez, rassasiez-vous quand rien ne se trouve pour appaiser votre faim!".

On se figure aisément, que dans ces essais toutes les idées n'ont pas le même degré de maturité & de justesse; aussi l'Auteur les avoit condamnés à l'oubli. Cependant nous savons sur des témoignages certains, qu'il fut très goûté dans sa Ville natale, qu'on ne s'y lassoit point de l'entendre. Et il eût été difficile que cela fût autrement; par tout alors il étoit nouveau d'entendre proposer les vérités divines avec sentiment, & dans un langage à la fois noble & intelligible: le jeune homme promettoit tant, qu'on devoit attendre beaucoup de l'homme fait.

Sa situation ne lui permit point de se livrer entièrement à la culture de ses propres talens. En 1739 à la recommandation de Mr. *Lötcher*, il se chargea pendant une année du soin de MM. *de Lutichau*, deux jeunes Gentilshommes qui demeuroient non loin de Dresde. Dans la suite il dirigea, en même temps, les études d'un de ses neveux & d'un de ses frères; celui-ci mourut à l'Ecole de *Freyberg* (1). Il comptoit cette année au rang des plus paisibles

(1) *Fragmens de Mémoires.*

bles & des plus heureuſes de ſa vie, & ſe rappelloit avec une vive gratitude la ſanté dont il jouiſſoit, le contentement & la gaieté qui accompagnoient l'exercice de ſes devoirs. Il vaquoit avec un redoublement de zèle à l'inſtruction des ſiens, prioit aſſiduement & avec joie; il étoit attentif à l'examen de ſon ame, plein d'ardeur pour la vertu & de haine contre le vice, ſévère pour lui-même à l'égard des plaiſirs, pénétré d'amour pour l'Auteur de ſon être. „ Le ſoir, *dit-il*, quand j'avois fini mes leçons, un morceau de pain trempé dans un peu de vin de Meiſſen, me récréoit jusqu'à me faire verſer des larmes de reconnoiſſance." Déjà dans ce temps là il obſervoit ſi religieuſement les devoirs du Culte Divin, que, ſans une extrême néceſſité, il n'auroit pas même écrit une Lettre le Dimanche; & durant toute ſa vie il a tâché de l'employer d'une manière conforme à ſa deſtination. C'eſt même avec peine qu'il entendoit dire qu'on expédioit un meſſager ce jour là; ſcrupule qui ne paroîtroit pas exceſſivement outré, ſi en général on attachoit plus d'importance à la vraie dévotion. Les idées de GELLERT ſur l'utilité qui naîtroit d'une régulière obſervation de ce jour, méritent de trouver place ici (1). „ Nous penſons trop légèrement ſur les devoirs du Dimanche, & je ſuis convaincu qu'un ſaint emploi de ce

(1) *Fragmens de Mémoires.*

jour facré, eft un moyen indifpenfable, & en même temps le plus falutaire de tous, pour hâter nos progrès dans la Religion & la piété. S'arracher alors à toutes les occupations terreftres, faire un férieux examen de fon cœur, l'élever au Ciel, le nourrir des vérités de la foi, c'eft le fortifier pour toute la femaine & fe préparer à un exercice fidèle des devoirs de fa vocation. Celui qui fait un bon emploi du Dimanche, peut-il faire un mauvais ufage du refte de la femaine? Celui qui le remplit mal, peut-il fe croire obligé de bien employer les jours fuivans? Ecoutez moi, qui que vous foyez qui jettez les yeux fur cet Ecrit; c'eft de l'emploi du Dimanche que dépend celui de toute la femaine. Oubliez ce jour là les petits intérêts de la terre. Confacrez-vous tout entier à la Religion & au Ciel. Sentez les bienfaits de Dieu; jouiffez de l'entretien de vos pieux amis, du bonheur qui eft leur partage, des plaifirs & des merveilles de la Nature. Priez, rendez grace, fondez votre cœur, vos vertus, vos foibleffes, & remarquez les obftacles qui s'oppofent à votre avancement dans la piété. Reconnoiffez que c'eft de Dieu feul que vous vient le pouvoir de travailler à votre véritable bien-être. Demandez humblement qu'il vous en accorde la force, & foyez reconnoiffant des fecours que vous avez déjà obtenus. Parmi le tumulte du monde & les occupations de la vie, nous perdons trop aifément le fentiment de notre foibleffe & de notre mifère, il

nous ne destinons pas un certain temps à méditer sur notre impuissance & le pouvoir & la bonté de Dieu, sur notre néant & sur sa grandeur. Le Dimanche doit être consacré à ces occupations. C'est le jour de la prière & du repos, où l'ame puise à la source du vrai bonheur. Plus vos dispositions sont bonnes, plus votre zèle à remplir vos devoirs est actif, plus vous vous croirez sûr de vos progrès dans le bien, & plus vous aurez à craindre les surprises d'un orgueil spirituel. Consacrez donc le jour du Seigneur à des actes d'humilité, à exercer cette vertu qui nous paroît si difficile, & dont souvent nous nous éloignons à mesure que nous semblons nous approcher des autres. Absorbez vous dans la méditation de cette grande vérité : que votre existence, votre félicité, votre misère, votre foi, votre piété sont entièrement & uniquement dans la dépendance de l'Etre des Etres. Sentez vivement combien Dieu est bon, & combien vous êtes foible. Ne vous contentez pas de reconnoître que vos avantages personnels sont des bienfaits de Dieu; sous cette humilité apparente l'orgueil pourroit encore se cacher: on peut attribuer à Dieu les avantages qui nous distinguent, & nourrir dans son cœur la présomptueuse opinion que nous les méritons mieux que d'autres, par le bon usage que nous savons en faire. Que cet orgueil de la vertu s'anéantisse au jour du Seigneur, & pour en triompher recourez à la prière. Pour prix de quelques plaisirs de société dont

dont vous ferez le sacrifice, vous jouirez des nobles plaisirs, des douceurs ineffables de la piété, de cette paix céleste que ne sauroient goûter ceux qui n'ont point appris à fuir le tumulte, à se détacher, pour un temps, des intérêts de la Terre. Combien d'excellens Ouvrages, un Chrétien ne peut-il pas lire avec édification, Ouvrages propres à augmenter ses lumières, à l'affermir dans la conviction de la vérité & de l'excellence de la Doctrine qu'il professe? Et ne doit-il point aspirer à se perfectionner de plus en plus? Qu'il s'occupe donc ce jour là à méditer les Saintes Ecritures, & les Livres qui les expliquent. Lisez l'Histoire de l'Eglise; choisissez parmi tant de Prédicateurs celui qui vous touche le plus. *Saurin*, *Mosheim*, *Jérusalem*, *d'Acken*, *Cramer* (1), *Schlégel*, & ceux qui cherchent à les imiter, ne sont-ils pas des Orateurs propres à tous les ordres de Chrétiens, utiles aux plus instruits comme aux moins avancés?"

Lors que GELLERT crut avoir suffisamment préparé son neveu à recevoir avec fruit les instructions Académiques, il le conduisit en 1741 à Leipsick, tant pour continuer à veiller sur ce jeune homme, que pour acquérir lui

(1) Les devoirs d'un Historien m'interdisent de supprimer ici mon nom; d'ailleurs le plus petit degré de modestie eût suffi pour m'engager à ce retranchement; *Note de M. CRAMER*.

lui même de nouvelles connoiſſances, & ſe rendre de plus en plus propre à ſervir la ſociété. Il n'étoit pas encore décidé ſur l'état qu'il embraſſeroit; mais ſe repoſant ſur la bonne Providence, il avoit la vue générale de faire du bien & d'être utile aux hommes autant qu'il lui feroit poſſible. „ Il s'en falloit de beaucoup, *dit-il lui même*, que je ne fûſſe dans l'abondance quand j'allai à Leipſick pour la ſeconde fois; mais je dois reconnoître auſſi que Dieu ne me laiſſa pas manquer un ſeul jour du néceſſaire. Je me rappelle qu'en revoyant cette Ville qui m'étoit ſi chère, je ſouhaitai qu'il plût à Dieu de diriger les choſes de manière que je pûſſe y paſſer ma vie. Ce vœu a été exaucé, quoi qu'aſſurément alors toutes mes eſpérances ſe bornâſſent à pouvoir achever mes études dans cette Univerſité ". GELLERT ſe propoſoit d'entendre encore une fois les leçons de *Hofmann*, tant étoit grande l'eſtime qu'il avoit pour ce Philoſophe; mais celui-ci mourut peu de mois après ſon arrivée. Depuis lors il fit ſon occupation d'inſtruire quelques jeunes Gentilshommes; mais il s'appliqua furtout à étendre ſes propres lumières & à orner de plus en plus ſon eſprit; & il ne ſe refuſa pas au plaiſir de cultiver ſes talens pour la Poéſie. Il n'aſpiroit pas à acquérir une vaſte érudition: il n'avoit pas aſſez de ſanté pour cela, & ſon penchant à l'hypocondrie lui interdiſoit une vie trop ſédentaire, & ne lui permettoit pas de reſter long-temps aſſis. „ Si j'avois du être

ſa-

ſavant, *dit-il*, j'aurois voulu être un *Mosheim*, ou un *Ernesti*. Celui-ci peut, ſuivant moi, tenir lieu lui ſeul de toute une Académie aux jeunes gens, & il eſt auſſi ſupérieur au commun des Philologues, que *Mosheim* l'eſt aux autres Orateurs. Je dois ma latinité à Cicéron, que j'ai lu & relu, ſouvent à haute voix, & dont j'ai copié quantité de paſſages. Quant au François, je l'ai principalement appris par la lecture & en m'exerçant à traduire. Mais de toutes les Langues dont j'ai quelque connoiſſance, la Langue Angloiſe, à laquelle je m'appliquai plus tard qu'aux autres, fut celle que j'appris avec le plus de facilité, & cela graces aux inſtructions de mon Ami *Ebert* (1)." Comme Gellert ſentoit que ſon goût n'avoit pas encore toute la juſteſſe, toute la maturité néceſſaire, il s'appliqua avec ſoin à le perfectionner, afin de pouvoir ſe rendre plus utile. Et quand ſes Amis lui demandoient comment il étoit parvenu à ſe former le goût, il répondoit: « par la lecture de *Cicéron*, du *Spectateur*, du Traité des Etudes de *Rollin*, enſuite par le commerce de *Gärtner* & de mes autres Amis les Auteurs du *Journal de Brême*, par leurs jugemens, leurs critiques & leurs louanges. — Outre les Auteurs anciens & moder-

(1) Mr. *Jean Arnold Ebert* a fait pluſieurs excellentes Traductions, entr'autres celle des *Nuits d'Young*.

dernes dont je viens de parler, je lisois encore la Rhétorique de *Quintilien*, & la Poétique d'*Horace*. Quelque admiration que j'eûsse pour l'esprit & la facilité d'Ovide, je ne pus jamais gagner sur moi de le lire tout entier : il a des beautés ; mais il manque trop souvent de goût. Je crois que la lecture, & particulièrement celle des Anciens, est nécessaire pour former le jugement, & que l'on ne peut s'en dispenser si l'on veut acquérir un savoir solide. Mais quant aux anciens Philosophes, il me paroît dangereux de les lire, parce qu'ils sont plus propres à inspirer de l'orgueil qu'à rendre meilleur & plus sage. Leurs maximes de morale sont admirables, & persuadent le cœur qu'il peut aussi parvenir à la perfection par ses propres forces. L'esprit se réjouit & se félicite de la vertu à laquelle l'homme peut atteindre; mais la conscience réfute bientôt cet orgueilleux systême, lors qu'on essaye de devenir vertueux sans le secours d'un guide céleste. Des passages détachés de *Sénèque*, ont souvent excité mon admiration; mais lors que je voulois le lire de suite & dans sa liaison, il ne m'intéressoit plus, & si je m'obstinois à le lire pendant quelques heures, il me fatiguoit même jusqu'au dégoût. Sénèque étoit cependant un homme de génie; mais dans les endroits où on le trouve petit, c'est par l'affectation du bel-esprit qu'il le devient, par l'uniformité & la monotonie des ornemens qu'il recherche ".

« Les Anciens sont des maîtres dans l'art de pen-

penser & d'écrire sur des matières d'esprit & de goût: à cet égard on ne sauroit trop les admirer; mais il faudroit être plus sobre & plus circonspect dans les louanges qu'on donne à leur Morale. Elles affoiblissent, sans qu'on s'en apperçoive, dans l'esprit des jeunes gens, le respect qu'ils devroient avoir pour la Morale de la Religion; d'autant plus que la manière sèche & languissante dont on nous l'enseigne dans l'enfance, n'est déjà que trop propre à nous rendre indifférens & froids dans sa partique. Nous embrassons le Christianisme, nous en revêtons les dehors, sans agir d'après ses vrais principes. De plus, lors que nous étudions méthodiquement la Religion, il arrive souvent que nous ne sentons pas assez ce qu'elle a de divin; & nous nous persuadons que comme nous sommes en état d'en saisir le systême, nous pouvons aussi, par nous mêmes, en pratiquer les préceptes. Ainsi, par cet étrange abus, la Religion, qui devoit nous humilier, ne sert qu'à nourrir notre orgueil. Pourquoi tant de jeunes gens, bien intentionnés d'ailleurs, négligent-ils la prière, si ce n'est parce qu'ils présument trop de leur foible raison, & qu'ils se flattent d'être constamment vertueux par leurs propres forces? C'est une bien mauvaise honte, que celle qui nous fait rougir d'implorer les secours du Ciel qui nous sont nécessaires. Il arrive de là, que ces jeunes présomptuex refusant de rendre hommage à l'Esprit divin, qui seul peut changer notre cœur & le sanctifier, s'en attribuent

la

la gloire à eux mêmes, se flattent de pouvoir résister aux tentations & vaincre leurs penchans, tombent ainsi dans la sécurité, & de là dans les vices qui sont si dangereux à la jeunesse. Plût au Ciel que dans les premières années de notre vie, au lieu de nous enseigner la Religion comme une profession, ou comme une Science ordinaire, on nous pénétrât bien de sa beauté, on nous fît sentir combien elle est aimable & divine, on nous montrât que sans l'obéissance à ses ordres la paix ne sauroit habiter dans le cœur, ni le calme dans la conscience; & que l'on nous avertît qu'à mesure que notre entendement s'éclaire, nous devons continuer à étudier de plus en plus cette sainte Religion, & nous servir constamment de ses vérités comme des moyens les plus efficaces pour nous rendre meilleurs & pour nous avancer dans la perfection. Alors sa lumière nous éclairant dans toutes les circonstances de la vie, nous apprendroit & nos devoirs & les moyens d'être constamment heureux. Nous verrions que la vie ne peut être qu'une préparation à l'éternité; que sans l'éternité cette vie ne seroit rien, ou qu'elle ne seroit qu'une énigme inexplicable; que la foi au Rédempteur est véritablement la sagesse d'enhaut, qu'elle fait toute notre gloire, & qu'elle est l'unique fondement de toute notre félicité; enfin que l'homme ne sauroit refuser de croire, sans renoncer en même temps à cette raison dont il s'enorgueillit. Si ces vérités & ces sentimens avoient

avoient jetté de profondes racines dans notre ame avant que nous devinssions savans, nous pourrions lire sans danger ces anciens Auteurs qui sont si propres à orner l'esprit humain; bien loin de nuire, ils nous seroient très utiles; le goût & les connoissances que nous puiserions dans cette source, tourneroient au profit de la Religion & de la vertu, & ne serviroient jamais d'aliment à notre orgueil".

On voit que GELLERT ne se bornoit pas à acquérir des lumières & à cultiver son esprit, mais qu'il s'appliquoit avec le même zèle à perfectionner son cœur, ce qui devroit être, en effet, la principale étude de tous les hommes. Il ne perdoit jamais de vue la Religion; & de là vient que tous ses travaux, ayant plus ou moins pour objet l'avancement de la piété & de la vertu, il n'a pas à craindre les reproches que divers Ecrivains célèbres méritent de la part de leurs lecteurs, & qu'ils se feront tôt ou tard à eux mêmes, pour avoir si criminellement abusé des plus beaux & des plus nobles talens.

GELLERT étoit depuis près d'un an à Leipsick, lorsque l'on commença à publier l'Ouvrage qui a pour titre *Amusemens de l'Esprit & du Cœur* (1). Le goût est plus universel en Allemagne, & plus délicat qu'il ne l'étoit alors. Mais quelque jugement que l'on porte aujourd'hui de cet Ouvrage, il est certain qu'il fut un phé-

(1) *Belustigungen des Verstandes und Witzes.*

phénomène inattendu, & dont les suites sont remarquables; qu'il mit les esprits en mouvement, & qu'il contribua beaucoup à répandre en Allemagne le goût des bons Livres. On engagea GELLERT à être un des Collaborateurs de cet Ecrit périodique, & il y inséra des Fables, des Contes, des Poésies didactiques, & divers Discours en prose. L'Ouvrage fut d'abord universellement applaudi; mais bientôt quelques jugemens un peu sévères qu'on y porta, quelques Pièces un peu satyriques qu'on y fit entrer, lui attirèrent bien des ennemis, & firent naître des critiques, qui, sans être toujours injustes, étoient au moins trop amères.

Les Amis de GELLERT savent avec quelle sévérité il a jugé lui même ses premières productions. Quelques unes d'entr'elles ne lui ont pas seulement paru dignes d'être retouchées & corrigées; & cette rigueur envers ses propres Ouvrages a été mal interprétée, & lui a attiré des reproches assez durs. Mais quelques imparfaits que pussent être ses premiers Essais, on y découvrit tant de beautés, qu'à peine se fût-il montré parmi les Poëtes Allemands, que tous les yeux se tournèrent sur lui. Dès qu'il paroissoit quelque nouvelle Partie des *Amusemens*, le premier soin du Lecteur étoit d'y chercher quelque Fable ou quelque Conte de GELLERT: on les lisoit avec avidité, on ne se lassoit pas de les relire, & on les apprenoit par cœur. Le naturel, la facilité de ses narrations, où l'on

l'on ne trouvoit nul apprêt, nulle recherche; la douceur & l'aménité de ses vers; le ton naïf d'un jeune Poëte qui cherchoit à plaire à ses lecteurs, à les instruire, & à les rendre meilleurs, qui badinoit sans offenser, qui ne rioit jamais avec amertume, dont le souris étoit celui de l'amitié ou de la compassion: tout cela étoit si attrayant que de mois en mois (1) le goût que le Public avoit pour ses Ouvrages devenoit plus vif & plus universel. Il ne faut donc pas être surpris que GELLERT voyant que ses Fables réussissoient, qu'elles lui concilioient l'estime générale, & qu'elles le mettoient en état de se rendre utile à ses compatriotes, se plût à cultiver un genre de Poésie, qui, de toute antiquité, a été regardé comme le langage le plus agréable de la sagesse.

A peu près dans ce temps là, il contracta une tendre & intime amitié, avec Mr. *Jean Elie Schlegel*, dont il avoit connu le frère à Meissen. Cette amitié étoit fondée sur les talens & les vertus de ce Poëte, qui le premier appella la Muse Tragique en Allemagne. Tant qu'il vécut à Leipsick, il fut la principale société de notre Auteur, qui l'aimoit & l'admiroit également; car l'ame de GELLERT n'étoit point susceptible de jalousie, & quoi qu'il aspirât sans doute à être lui même estimé & consi-

(1) Il paroissoit tous les mois une Partie des *Amusemens de l'esprit & du cœur.*

considéré, il pouvoit voir sans dépit que d'autres lui fussent supérieurs en talens & en mérite, ou plutôt il étoit naturellement porté à avoir meilleure opinion des autres que de soi même. C'est ce que prouve le portrait qu'il a tracé de son Ami *Schlegel* & de ses frères. « Dès que j'appris à connoître *J. E. Schlegel*, *dit-il* (1), nous fûmes amis. Il m'a toujours surpassé en érudition, en critique & en génie. Sa figure étoit prévenante, ses talens extraordinaires, & son amour pour le travail infatigable. Il aimoit passionnement les Belles-Lettres, & les cultivoit avec ardeur. Son Père souhaitoit cependant qu'il s'appliquât à la Jurisprudence, afin de pouvoir subir les examens & recevoir le bonnet de Docteur. Mon Ami haïssoit presque les Pandectes, & il n'avoit qu'une teinture légère du Droit; mais pour contenter un père respectable à tous les titres, il se fit violence pendant près de trois mois, étudia avec autant de zèle que s'il eût aspiré à devenir un second Cujas, & se tira avec gloire des examens. Le Professeur *Reckenberg*, qui étoit alors Doyen, rempli d'admiration pour ce jeune homme, voulut lui procurer un Bénéfice, afin de le mettre en état d'obtenir les premiers Degrés dans cette Faculté. Tant il est vrai qu'un homme qui a bien fait ses humanités, qui possède les Langues savantes, & qui

(1) *Fragmens de Mémoires.*

qui a du génie, peut, en très peu de temps, faire dans les Sciences plus relevées des progrès qui paroiſſent preſque incroyables. *Schlegel* étant encore aux claſſes, avoit lu avec avidité les Auteurs Grecs & Latins, & continuoit à les lire. Il entendoit auſſi le François, l'Italien, l'Anglois, connoiſſoit les meilleurs Ecrivains dans ces Langues, & ne devoit preſque ces connoiſſances qu'à lui même. Il fut nommé pour ſe rendre à Copenhague en qualité de Secretaire de Légation, avec ſon Couſin Mr. *Spener*, Envoyé de la Cour de Saxe. Voyant que pour remplir ce poſte il étoit néceſſaire non ſeulement de ſavoir ecrire en François, mais encore de le bien parler, il alla paſſer quelques mois chez Mr. *Mauvillon* pour s'y perfectionner à cet égard; & il y reüſſit ſi bien, que ce Profeſſeur parloit de lui comme d'un de ſes meilleurs Diſciples. *Schlegel* pouvoit travailler des jours entiers ſans discontinuation; mais enſuite il s'accordoit d'ordinaire un jour pour ſe repoſer, pour voir du monde & pour ſe récréer avec ſes amis. Quand on lui faiſoit quelque critique ſur ſes vers, il disputoit, il ſe défendoit avec chaleur, & s'en alloit avec toute la fierté d'un Poëte qui croit mieux ſentir que ſes critiques ce qui eſt beau; mais au bout de quelques heures il revenoit avec humilité, après avoir heureuſement corrigé les endroits qui avoient déplu. Il refondoit, ſans ſe plaindre, des Scènes entières de ſes Tragédies. Une de ſes plus agréables occupations étoit de faire

le plan de quelque Drame, & d'ordinaire, comme *Racine*, il commençoit par l'écrire en prose. Personne n'avoit formé *Schlegel*: il devoit tout à son génie & à ses lectures. Je suis bien fâché qu'il n'y ait point de portrait de lui. Il étoit blond. Ses yeux, d'un bleu clair, étoient enfoncés dans un front large & élevé. Ils étoient spirituels, moitié mélancoliques, moitié gais, tantôt un peu malins, tantôt sérieux. Sa lèvre supérieure étoit un peu relevée, son nez étoit aquilin, & tout cela ensemble formoit une physionomie noble, que ses yeux pleins d'expression rendoient en même temps très intéressante. Presque à chaque fois qu'il rencontroit ses Amis, il les embrassoit avec une joie vive & impétueuse. Il étoit plein d'égards & d'attentions pour les Femmes; cependant je n'en connois aucune qu'il ait aimée jusqu'à la passion. Mais si jamais il avoit aimé, & que l'objet de son amour eût désapprouvé le penchant qui le portoit à travailler pour le Théâtre, je crois qu'il auroit renoncé à l'amour plutôt qu'à ce penchant, quelque aimable d'ailleurs qu'eût pu être sa maîtresse. Il aimoit à lire ses vers, pour juger de l'impression qu'ils faisoient; mais il les déclamoit assez mal".

J'allai à pied avec lui jusqu'à Lindenau, au devant de son Frère *Jean Adolphe*, qui venoit de *Pforte* à *Leipsick*. Celui-ci ne me plut point du tout au premier abord; & il est vrai que sa physionomie n'annonçoit pas l'excellence de

son

son cœur. Ce même Schlegel est cependant devenu mon intime Ami; & je conserverai jusqu'au tombeau l'attachement, l'estime, & l'admiration qu'il m'a inspirés. Je ne possédai pas long-temps à Leipsick son Frère ainé: il mourut à Soroë, où il avoit rempli, avec beaucoup de succès, une Chaire de Professeur dans l'Académie de la Noblesse. Honorez sa Mémoire, ô vous nourrissons des Muses, jeunes gens qui souhaitez de vous distinguer dans la carrière des Sciences, & instruisez-vous dans ses Ouvrages; car il s'étoit instruit à l'école des Anciens".

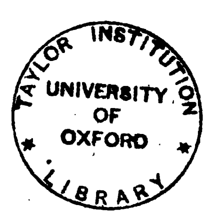
« *Jean Henri*, le quatrième des *Schlegels*, Professeur à Copenhague, surpasseroit encore ses Frères en bonté de cœur, s'il étoit possible de les surpasser à cet égard. Sa piété, ses vertus, & la douceur de ses mœurs le distinguent autant que son génie, son érudition, & son ardeur infatigable au travail. Enfin le plus jeune des *Schlegels*, qui est actuellement un grand Prédicateur, est encore un Homme d'un rare mérite, & très digne de ses Frères. Il cache, sous un extérieur réservé & peu prévenant, le cœur le plus sensible & le plus vertueux. De même que tous mes Amis, il aimoit à être corrigé & à recevoir des conseils: qualité admirable dans un jeune homme. Il étoit souvent ma consolation dans mes accès d'hypocondrie. Ces cinq *Schlegels* ont tous étudié à Pforte, à Meissen, & à Leipsick, & quel honneur quatre d'entr'eux ne font-ils pas

à ces Ecoles ! Je dis *quatre*, car bien que l'aîné, qui s'étoit uniquement consacré à la Jurisprudence, fût sans doute un homme très estimable par ses lumières & par son cœur, il n'avoit cependant pas les talens de ses Frères. Mais quelle heureuse & respectable Famille, d'avoir produit quatre personnages d'un si beau génie! Fleuris, ô Maison des *Schlegels*, & que toujours il sorte de ton sein des Hommes distingués qui s'appliquent à rendre les humains & plus sages & plus heureux, qui travaillent à l'avancement du goût & de la vertu! Que la bénédiction d'un Père vénérable, plein de probité & de lumières, mais infortuné, repose toujours sur tous ses descendans, comme elle a si visiblement reposé sur ses Fils"!

Tel étoit le cœur de GELLERT pour ses Amis; & c'est avec cette touchante effusion de tendresse qu'il s'exprimoit à leur sujet. Son ame se répandoit en louanges, lors qu'il parloit d'eux dans ses Lettres, dans ses entretiens, dans ses leçons. Il souhaitoit toujours de les voir aussi estimés & aimés des autres, qu'ils l'étoient de lui même; & les sentimens qu'il avoit pour eux étoient principalement fondés sur leurs qualités morales. Par-tout où il découvroit, ou croyoit découvrir ces vertus, tout son cœur s'enflammoit. Son amitié n'étoit pas le simple effet du tempérament. Elle étoit le fruit d'un amour sincère pour la Religion & la vertu. Il sentoit fortement qu'elles seules

peu-

peuvent rendre véritablement aimable, qu'elles seules constituent le bonheur; & lors qu'il voyoit des gens assez infortunés pour en être dépourvus, il étoit touché de la plus vive compassion, & ne négligeoit rien de ce qui étoit en son pouvoir, pour les rendre meilleurs & par là même plus heureux. Quelques années après son retour à Leipsick, il fit connoissance avec un infortuné de cet ordre. Cet homme ressembloit à bien d'autres que l'on dit n'avoir pas le cœur mauvais; l'amour du plaisir, & le libertinage le conduisirent à l'incrédulité, & de celle-ci il passa à des désordres qui détruisirent également & sa santé & sa fortune. Attaqué d'une maladie aussi honteuse que cruelle, tout lui manquoit: il n'avoit ni tranquillité d'esprit, ni consolation, ni moyens de se procurer quelque soulagement, ni même aucune espérance de se rétablir, espérance qui est la seule chose qui puisse soutenir un peu les ennemis de la Religion, & leur donner ce calme nécessaire même à la guérison de leur corps. L'impatience & le désespoir aigrissoient les maux de ce misérable; des juremens affreux sortoient à tous momens de sa bouche; & il n'y avoit pas d'imprécation qu'il ne prononcât contre lui-même, point de blasphême qu'il ne vomît contre la Providence. GELLERT touché de compassion pour les horribles douleurs de cet homme, & sur-tout pour le déplorable état de son ame, souhaitoit de pouvoir y remédier. Dans cette vue, il tâcha d'abord de gagner sa con-



confiance, de le convaincre de l'intérêt qu'il prenoit à lui & de la tendre pitié qu'il avoit de ses maux corporels; car il l'auroit effarouché s'il avoit commencé par lui parler de son ame & de la Religion. Il parut donc n'être occupé que de sa maladie, & des moyens d'y apporter du soulagement. Il l'assista autant qu'il lui étoit possible, & avec tous les ménagemens de la délicatesse, il intéressa ses Amis en sa faveur, il lui procura ainsi les secours & les douceurs nécessaires pour tranquilliser un peu son esprit & le mettre en état de réfléchir. Quelque dégoûtante que fût sa maladie, il étoit continuellement avec lui, toujours attentif à le soulager, à le récréer, à adoucir ses peines & sur-tout à lui laisser voir cette tendre compassion si consolante pour les malheureux, & que les yeux de GELLERT exprimoient si bien. Peu à peu le cœur du malade s'amollit, il devint moins féroce, & par égard pour un Ami si compatissant & si bon, il modéra ses emportemens & l'impétuosité de son impatience. Cette sensibilité à l'amitié d'un homme aimable & bienfaisant, le disposa insensiblement à cet amour plus noble & plus sublime que GELLERT tâchoit de lui inspirer. Le malade commençant à se posséder lui même, en vint bientôt à réfléchir, de la réflexion il passa au repentir, du repentir à de sincères efforts pour modérer son désespoir, pour contenir sa langue, & pour s'abstenir de ces horribles juremens qui lui étoient devenus habituels. Enfin, non seulement

ment il permit à ſon Ami, mais il le pria même de l'avertir lors qu'il ſeroit en danger de s'oublier par la violence de la douleur. De jour en jour, ſa perplexité, ſes inquiétudes ſur ſon état futur, & le deſir de pouvoir encore trouver grace devant Dieu, devenoient plus vifs. Juſques alors il s'étoit moqué des Miniſtres de l'Evangile; à préſent il aſpiroit à être inſtruit & conſolé par eux. Il ſe réſignoit de plus en plus à la volonté de Dieu, & ſa patience croiſſoit avec ſes douleurs. Il vécut plus long-temps qu'on ne l'avoit penſé, & quelquefois même il ſe trouvoit ſi ſoulagé, qu'il ſembloit pouvoir conſerver encore quelque eſpérance de guériſon. Cependant Gellert avoit la joie de voir ſa converſion ſe perfectionner de jour en jour. Il ne le quittoit que lors que ſes autres devoirs l'y obligeoient indiſpenſablement, & il s'appliquoit ſans relâche à fortifier en lui, d'un côté le ſentiment de ſon indignité, & l'horreur pour ſes déſordres paſſés; de l'autre l'eſpérance d'en obtenir le pardon. Ce pécheur repentant approchoit de ſa fin : un jour que Gellert étoit ſeul avec lui & qu'ils prioient enſemble, le malade s'affoiblit tout d'un coup, ſaiſit la main de ſon Ami, le remercia, recommanda ſon ame à Dieu, & mourut. Gellert, ému d'une mort ſi prompte & ſi douce, avoit peine à croire ce qu'il voyoit, & appella du ſecours; mais voyant que ſa préſence étoit déſormais inutile, il ſe retira plein d'émotion, de joie & de recon-

connoiſſance pour la grace que Dieu lui avoit faite, de contribuer au ſalut d'une ame immortelle.

On voit, par cette hiſtoire, avec quel zèle il auroit travaillé au vrai bonheur des hommes, ſi la foibleſſe de ſa conſtitution lui avoit permis de ſe dévouer comme il le deſiroit au ſaint Miniſtère. Sans qu'il fût encore valétudinaire & ſouffrant, ſa ſanté n'étoit pas auſſi bonne, qu'elle l'eſt d'ordinaire à l'âge qu'il avoit. Or comme pour vaquer convenablement à des fonctions publiques, qui doivent être faites à certains jours marqués, & qui reviennent continuellement il faut avoir une ſanté ferme, il ſe détermina à ſe conſacrer à l'inſtruction de la Jeuneſſe académique. A la vérité il ne ſe propoſoit pas d'enſeigner directement la Religion & la Morale; mais il eſpéroit de les aſſocier à des Etudes qui leur paroiſſent étrangères; il vouloit en rempliſſant les devoirs de ſa vocation, ſe rendre encore utile à ſes ſemblables à l'égard de leurs intérêts éternels; parceque de tous les moyens d'être utile, c'eſt celui qu'ambitionne le plus un Homme qui aſpire à la vraie immortalité. C'eſt ainſi que la piété & la vertu elles mêmes emploient quelquefois des détours pour arriver jusques au cœur humain. Il ſe propoſa donc de former le goût des jeunes gens, mais de manière qu'il pût leur faire ſentir que les plaiſirs de l'eſprit ſont encore ennoblis & perfectionnés par la piété. Dans cette vue il acquit le droit de donner des leçons publiques

en 1745 & 1746, après avoir pris ses degrés dans la Faculte des Belles Lettres, & soutenu des Thèses selon la coutume. La Dissertation qu'il publia à cette occasion, rouloit sur la poesie des Fables & sur les principaux Fabulistes. L'art d'enseigner ne lui étoit pas nouveau, & il s'y perfectionnoit de plus en plus; cependant il n'á jamais porté dans la Chaire Académique cette hardiesse dont se piquent certains Professeurs, & qu'il n'affectent souvent que pour en imposer à leur disciples, & pour masquer leur propre ignorance.

Gellert ne se bornoit pas à être utile par ses Leçons Académiques; il vouloit l'être aussi par ses Ecrits. Comme il croyoit, avec raison, que les Fables étoient le genre de Poésie pour lequel il avoit le plus de talent, il se détermina à faire imprimer les siennes. Nous avons dit qu'il avoit précédemment inséré plusieurs Fables & Contes dans les *Amusemens de l'esprit & du cœur*, & que ces Essais avoient été très bien accueillis. Mais ce succès ne l'avoit pas rendu présomptueux, & il étoit bien éloigné d'avoir cette haute opinion de lui même, qui a empêché tant d'Ecrivains de donner à leurs Ouvrages la perfection qu'ils auroient pu acquérir, si un peu de méfiance les eût engagés à travailler avec plus d'exactitude & de soin. Gellert sentant la nécessité & les avantages de cette méfiance si rare, lisoit d'abord ses Fables à *Gaertner*, & ensuite à toute la Société de ses autres Amis particuliers, & il exigeoit qu'ils le ju-

jugeassent avec sévérité. Ceci se passoit peu de temps après la première irruption des Troupes Prussiennes en Saxe; & un jour que les Amis de GELLERT étoient assemblés chez lui, & s'occupoient de ses Fables, quelques Officiers entrèrent pour visiter la maison & pour voir si le Général *Sibilsky* n'y seroit pas caché. Mais le tumulte des armes n'empêchoit pas nos jeunes Savans de cultiver les Lettres.

Parmi les Contes que GELLERT écrivit dans ce temps là, on distingua sur-tout le portrait d'une Dévote. Cela lui fit naître l'idée d'employer ses talens pour les Ouvrages de goût, à la réformation du Théâtre, afin de rendre cet amusement public & plus moral & par conséquent plus utile. Il est vrai que *Jean Elie Schlegel* avoit déjà composé alors deux Pièces dans la même vue, mais elles n'étoient pas encore imprimées. GELLERT composa donc une Comédie intitulée *la Dévote* (1), & à la prière de ses Amis, il permit qu'elle fût imprimée dans le *Magasin de Breme* (2), aussi bien que le Conte qui porte le même titre. Cette Pièce fut très accueillie; mais lui occasionna bien des chagrins dans la suite. Les idées accessoires que réveillent certains mots, révoltent la délicatesse contre des choses, qui ne la blesseroient point si elles étoient présentées sous une autre expression ou sous une autre image. Peut-être cette dé-

(1) *Die Betschwester.*
(2) *Bremische Beyträgen.*

délicatesse, en la supposant innocente & non pas elle même un effet de l'hypocrisie, eût-elle trouvé moins à redire au titre de *l'Hypocrite*, si GELLERT l'avoit substitué à celui de *Dévote*. Car tous les amis sincères de la Religion & de la piété, doivent voir avec plaisir que ceux qui n'en ont que l'apparence, ou qui font consister la piété & la dévotion dans des pratiques extérieures & minutieuses, soient démasqués, & livrés au mépris du Public.

C'étoit là le but que GELLERT se proposoit, & pour s'en assurer, on peut jetter les yeux sur la Préface qu'il a mise à la tête de ses Ouvrages Dramatiques. Il n'est pas nécessaire de faire ici des recherches sur la moralité du Théâtre, sur les avantages & les inconvéniens de cet amusement public, devenu presque un besoin pour les Cours & les grandes Villes. Il y a si peu de précision dans ce que des Philosophes modernes, tels que MM. *Rousseau* & *d'Alembert*, & aussi quelques Théologiens, ont écrit soit pour soit contre le Théatre, que la question n'en est devenue que plus difficile; & pour la mettre dans un nouveau jour, il faudroit une trop longue digression. Il n'est pas facile de décider quelles sont les impressions que peuvent faire sur les spectateurs au Théatre, ou sur les lecteurs dans leur cabinet, la peinture fidèle des vices qu'on doit fuir & des vertus qu'on doit aimer, si l'on a égard à la variété des dispositions qu'ils apportent soit au spectacle soit à la lecture. Il est difficile de déduire de

cette

cette connoiſſance les règles qu'un Auteur doit obſerver, pour réuſſir non ſeulement à plaire mais encore à corriger. Enfin il eſt difficile de décider jusqu'où l'impreſſion de plaiſir que produit l'art de l'imitation, la vérité des peintures, le charme de la repréſentation, peut contribuer ou nuire à l'effet qu'on ſe propoſe, qui eſt de tourner au profit de la vertu & de l'amour du beau, les ſentimens que doit exciter toute deſcription fidèle d'un objet haïſſable, odieux, ou ridicule. Ce n'eſt point par la déciſion magiſtrale d'un Philoſophe, ou d'un Théologien, qu'il convient de déterminer quelle eſt l'influence du Théâtre ſur les mœurs, & s'il contribue, ou par la faute du Poëte ou par quelque autre cauſe, à fomenter les paſſions humaines. Mais ce qui eſt certain, c'eſt que Théologien ou non, un homme qui ſe dit Chrétien ou qui l'eſt en effet, ne devroit point ſe croire en droit de prononcer ſur cette matière, ſans avoir examiné s'il a aſſez de lumières pour cela; car il en faut certainement beaucoup pour décider de la moralité d'un genre d'amuſemens & de plaiſirs, que l'on eſt obligé d'avouer n'être pas criminels de leur nature, mais ſeulement par certains acceſſoires, auxquels il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de remédier.

Si l'on n'a pas toutes les connoiſſances qu'exige une telle diſcuſſion, on risque de ſe tromper, & de donner lieu à des jugemens tout oppoſés, & qui ſeront également faux. Des gens qui d'ailleurs ont aſſez bien étudié la Morale,

peu-

peuvent être de fort mauvais juges fur ces matiéres, s'ils ne font pas fuffifamment au fait des Ouvrages de goût, de l'influence qu'ils peuvent avoir fur l'ame humaine, de l'utilité que la Religion peut en retirer, de l'harmonie qu'il peut y avoir entre les plaifirs de l'efprit & la vertu. Les Moraliftes qui n'ont pas affez de lumières fur tout cela, doivent fe borner à des exhortations générales d'*éprouver toutes chofes* & de *retenir ce qui eft bon*, de fe modérer dans l'ufage des plaifirs, d'éviter ce qui pourroit trop exciter les paffions, & de prendre garde que les amufemens qu'on fe permet, n'infpirent pas du dégoût ou de l'indifférence pour les devoirs de la piété. Sortir de ces généralités, c'eft courir risque de tomber dans la déclamation, d'outrer la févérité, & d'infpirer de la défiance, lors même qu'on ne diroit rien que de raifonnable fur d'autres points de morale.

Gellert lui même fe propofoit dans fes Ouvrages Dramatiques, d'attaquer le vice & la folie, & par le charme de fes tableaux d'infpirer aux hommes le goût de la vertu. Il vouloit plaire aux bons cœurs non moins qu'aux bons efprits; ainfi il faudroit être bien injufte, ou avoir une morale bien outrée pour trouver ces Pièces dangereufes pour les mœurs, quand même on auroit lieu de fouhaiter, par égard pour les gens fcrupuleux, qu'il en eût effacé quelques traits, dont le retranchement ne nuiroit point aux beautés de l'enfemble. C'eft fur-tout la Comédie de *la Dévote* que j'ai ici en vue; fi

GELLERT avant de la publier eût eu quelques raiſons d'appréhender que cette Pièce donneroit lieu au ſcandale, il l'eût ſupprimée avec autant de courage, qu'il a condamné à l'oubli un de ſes meilleurs Contes, parce que ſon Ami *Gärtner* lui fit craindre, que certaines perſonnes le trouveroient trop libre & qu'il pourroit nuire ainſi à l'effet moral de ſes Fables. Mais le cœur de GELLERT eſt trop connu pour avoir beſoin d'apologie. Cependant, il fut réduit dans les dernières années de ſa vie, à regretter vivement d'avoir publié cette Pièce, quand il vit s'élever contr'elle des hommes eſtimables, mais très ignorans d'ailleurs ſur cette matière. Sa délicateſſe s'allarmoit aiſément; il ne voulut point s'en fier à ſa propre conſcience; il conſulta des amis éclairés & pieux; & malgré toutes les raiſons qu'ils alléguèrent pour juſtifier ſa Pièce, il ſouhaitoit vivement qu'il dépendît de lui d'en effacer la mémoire.

S'il s'agit d'apprécier les Comédies de GELLERT, entant qu'Ouvrages de Théatre, il faut obſerver qu'il a moins travaillé pour le grand monde, que pour la claſſe mitoyenne de la ſociété (les Cours, dans ce temps là comme aujourd'hui, n'avoient point de Spectacle Allemand), & que ce qui conſtitue le mérite de ſes Pièces, eſt moins le choix des ſujets que la manière heureuſe dont ils ſont traités. C'eſt ſous ce point de vue qu'il faut les voir pour en bien juger. Obſervons encore qu'il n'a pas transplanté ſur le ſol Germanique des caractères étrangers; ſes tableaux

bleaux ne font jamais l'ouvrage de l'imagination; c'eſt la nature fidèlement rendue. Il a peint des mœurs & des caractères que chacun s'imagine connoître parfaitement, parce qu'ils échappent moins à l'attention générale, que les caractères originaux & ſinguliers dont la peinture plait davantage & amuſe plus long-temps; mais le jour ſous lequel il plaçoit des objets connus, les faiſoit paroître nouveaux, & le ſuccès dont il a joui prouve qu'il devoit avoir des talens bien ſupérieurs, d'autant plus qu'il n'affectoit point ce langage myſtérieux, qui ſemble laiſſer à deviner plus qu'on n'exprime. Il faut convenir que le Dialogue de ſes Pièces pourroit être plus rapide: il a craint ſans doute l'excès oppoſé qui n'eſt pas moins contraire au vrai comique.

Après avoir fait imprimer ſa première Comédie, il publia le premier Volume de ſes Fables & de ſes Contes. Ces Ouvrages furent très applaudis, non ſeulement en Allemagne où le bon goût étoit encore à ſon Aurore, mais chez des Nations plus en état de les apprécier & qui depuis long-temps en avoient perfectionné le genre. Les diverſes Traductions de ces Poéſies, bien que très inférieures à l'Original, attirèrent à l'Auteur des éloges d'autant plus remarquables, que les Etrangers avoient été fort réſervés jusques là dans les louanges qu'ils donnoient à notre Nation. Le mérite de ces Apologues eſt ſi ſenſible & ſi inconteſtable, que j'oſerois affirmer, ſi l'on pouvoit prévenir le juge-

ment de la poſtérité, qu'ils feront toujours au rang de nos Ouvrages Claſſiques. Ils ſervent d'amuſement à la jeuneſſe dont on veut former le cœur & développer le goût; ils ont le ſuffrage du Sexe qui s'éloigne le moins de la nature, & qui ſouvent juge auſſi bien par le tact que nous d'après les règles de l'Art. En un mot les Mères les récitent encore à leurs filles, & le Savant le plus ſourcilleux rougiroit d'en parler avec indifférence ou mépris. Le choix des ſujets, la morale, le ſtyle, tout plait; tout fait honneur au jugement, à l'eſprit, & au cœur du Poëte. Il ne s'élève point aſſez haut pour ſe dérober aux regards de la multitude; mais il n'a garde de deſcendre aſſez bas pour échapper à l'attention des bons eſprits. Ses récits ſont ornés, mais avec une ſage œconomie; on peut comparer ſa manière à une beauté qui plait ſans étude, toujours modeſte mais qui ſe permet quelquefois la négligence, non qu'elle ſe croie ſûre de l'effet de ſes charmes, mais parce qu'un ſentiment ſecret l'avertit qu'elle peut ſe paſſer des recherches de la parure.

Parmi les autres Nations, & peut-être dans la nôtre, il eſt des Critiques, (ou du moins ils en prennent le titre) qui ont une meſure pour chaque genie, qui aſſignent ſelon les vues qui les dirigent, & les paſſions qui les dominent un rang à chaque Ouvrage d'eſprit, & cela avec tant de confiance qu'on les diroit chargés ſpécialement de remplir cet office. Mais tout le ſecret conſiſte a choiſir un ou deux paſſages de l'Ou-

l'Ouvrage moderne, pour les mettre en parallèle avec des morceaux analogues de tel ou tel autre Poëte, puis on monte sur le trépied & l'on prononce un jugement. Cet art a du rapport avec les enchantemens de Circé, puisque d'après de semblables oracles *Chapelain* pourroit trouver sa place auprès d'*Homère*, & *Stoppen* à côté de *Phèdre*. Ces jugemens en général, sur-tout quand ils sont favorables, ne valent guère mieux que ceux des Fleuristes Hollandois, qui s'extasient sur la beauté de certaines tulipes & de certains oeillets, parce qu'ils y découvrent des nuances que d'autres fleurs n'ont pas, sans en être moins belles dans leur espèce.

On ne peut pas déterminer ici jusqu'à quel point GELLERT eût été sensible à la censure de ces Critiques, mais l'envie d'obtenir leurs éloges, n'auroit pas eté le but de son travail. « Ma plus grande ambition, *écrivoit-il à un Silésien de ses amis*, est de plaire & de me rendre utile aux gens raisonnables, plutôt qu'aux Gens de Lettres proprement dits. J'attache plus d'importance à l'approbation d'une femme sensée, qu'aux louanges d'une Feuille périodique, & suivant moi, l'homme du peuple, s'il est doué d'un jugement sain, mérite que je cherche à fixer son attention, à contribuer a son amusement, & que dans des récits faciles a retenir, je lui présente des vérités utiles, propres à exciter dans son ame de bons mouvemens ».

Un Poëte aussi ami des hommes, dut éprouver un sentiment agréable, lors qu'au commencement

d'un hiver il vit un Paysan de Saxe, conduire devant sa porte un chariot plein de bois de chauffage, & lui demander s'il n'étoit pas ce Monsieur qui faisoit de si belles Fables? Sur la réponse qu'il reçut, le Paysan avec des yeux brillans de joie, & beaucoup d'excuses de la liberté qu'il prenoit, lui fit présent de sa charge comme une foible marque de sa reconnoissance, pour le plaisir que lui avoient procuré ses Fables. Il est des beautés que sans avoir étudié *Aristote*, chacun peut sentir; & Gellert étoit plus touché de l'éloge naïf qui part d'un bon cœur, qu'il n'étoit affecté de certaines critiques, du reproche, par exemple, d'avoir choisi pour modèle le Fabuliste des François. « On veut, *dit-il* (1), que j'aie imité *la Fontaine* & je puis assurer qu'il n'en est rien. Je le connoissois déjà à la vérité dans le temps que je travaillois à la première partie de mes Fables: j'avois lu, & non sans difficulté, quelques unes des siennes; mais ce n'étoit point dans le dessein de les imiter. Pour sentir toutes les beautés d'un Poëte aussi délicat, je ne possédois pas encore assez bien sa Langue. Je ne suis point un *La Fontaine*, ainsi je regarde comme un bonheur de m'être fait une manière, avant de l'avoir étudié. Comme imitateur, je serois demeuré fort au dessous de lui, j'en étois convaincu; & comme original, je ne me suis point flatté de parvenir jamais à l'atteindre. Je dois le talent de con-

(1) *Fragmens de Mémoires.*

conter à la Nature, aux circonſtances, & s'il m'eſt permis d'employer ce mot orgueilleux, à une certaine inſpiration. Je connoiſſois les défauts qu'il faut éviter dans un récit, non par le ſecours des règles, mais par un tact qui fut long-temps ma ſeule règle. J'avois le ſentiment du beau, ſans avoir les lumières d'un Critique, (*ici* GELLERT *auroit pû ſe conſoler par l'exemple de* la Fontaine), je le ſentois quelquefois ſans ſavoir que c'étoit là le vrai beau: voilà quel fut tout mon Art. J'eus des Amis habiles dans la critique, c'eſt en quoi les circonſtances m'ont ſervi: convaincu de leurs lumières, docile à ſuivre leurs conſeils, je corrigeai ſans murmure; je fus aſſez ſenſé pour ne vouloir travailler que pour ceux qui le ſont, & voilà toute ma ſageſſe. Je n'ai jamais pu imiter, & je crois que mes Ecrits le démontrent: ils ſeroient ſouvent meilleurs, ſi j'avois mieux ſçu mettre à profit l'exemple de mes devanciers. „ Avant la publication du premier Volume de ſes Fables, il avoit déjà compoſé en 1746, ſa ſeconde Comédie intitulée *le Billet de Loterie*, une Paſtorale en Vers, & *l'Oracle*; mais celà ne ſuffiſoit point encore à ſon activité. Les Allemands, en fait de Romans Originaux, n'avoient rien alors qui fût ſupportable. A la vérité, les François ont un grand nombre de ces Ouvrages d'imagination, aſſez ingénieux & aſſez bien écrits pour fournir un amuſement agréable, & charmer l'ennui des lecteurs oiſifs. Mais l'effet trop ordinaire de l'attrait de cette lecture, eſt de fomenter

les passions plutôt que de les corriger. Ces Ouvrages où dominent tantôt l'esprit de Chevalerie, tantôt ce langage galant & frivole si dangereux pour le cœur, se traduisent & se répandent, & doivent influer sur la Nation qui les lit, à proportion de leur succès. GELLERT voulant essayer un nouveau moyen d'être utile, & donner à ce genre agréable plus d'importance & de dignité, écrivit la *Comtesse Suédoise*. Dans cette fiction il a peint des avantures assez extraordinaires, & ses tableaux ont quelque chose de sombre; aussi sans quelques rapports dans le style & la manière de narrer, on auroit de la peine à croire que ce Roman & les Fables de GELLERT fûssent du même Auteur. L'envie de se rendre utile en amusant, est le sceau dont il a marqué ses Ouvrages, & on le découvre ici comme dans tous les autres. Quelques Romans célèbres, postérieurs à celui-ci, peuvent en avoir éclipsé le mérite, mais un Critique judicieux jugera sans doute avec indulgence un premier Ecrit original de ce genre.

Déjà dans ce temps là, GELLERT ressentoit de vives atteintes de cette mélancolie, qui a répandu tant d'amertume sur son existence. Malgré le régime le plus convenable & le plus exact, malgré de fréquens exercices du corps, & son attention à éviter l'excès dans le travail, il ne put jamais parvenir à se procurer une santé plus ferme. Déjà une partie de ses jours si utiles à la société, étoient des jours de dou-

douleur. Sa vertu & sa piété lui fournirent le courage nécessaire pour supporter avec patience les permiers accés du mal, & pour envisager sans effroi la perspective d'une longue souffrance. Il chercha dans la Religion les consolations & les ressources qui peuvent adoucir l'état de maladie; & son cœur sensible aux peines de ses senblables, lui dicta le projet de leur offrir les remèdes qu'il avoit puisés dans cette source, en publiant en 1747 le Livre intitulé *Consolations pour les personnes valétudinaires.* Accueilli avec le même empressement que ses autres Ouvrages, il fut traduit en diverses Langues; & Mr. *Formey* de Berlin l'étendit en forme de Traité. Le caractère de *Mentor* dans cet Ecrit, est un tableau dont GELLERT emprunta de lui-même les principaux traits, & cette circonstance le rend d'autant plus touchant qu'il présente l'aspect le plus fidèle des maux qui se renouvelloient pour lui presque tous les jours de sa vie. Quelques violens qu'en fûssent les accès, rien ne ponvoit rallentir son zèle pour la Jeunesse Académique, qu'il instruisoit par son commerce & ses leçons. Chaque intervalle de santé, étoit mis à profit pour le public. Quand une promenade soit dans les champs, soit dans les rians bosquets de Rosenthal lui avoit procuré quelque soulagement, il s'occupoit à revoir, à corriger, & à augmenter ses Oeuvres Dramatiques, dont il fit imprimer un Volume en 1747. L'année suivante, il publia la suite de ses Fables & de ses Con-

ne ſe montra plus l'ami que GELLERT.

Il avoit vécu pendant ſept ans environ avec ſes intimes Amis les Auteurs du Journal de Brême ; l'union qui ſubſiſtoit entr'eux fut d'autant plus étroite & plus rare, qu'ils n'étoient pas moins liés par le rapport de leurs goûts, de leurs talens, de leurs Ouvrages, & de leurs vues, que par un penchant réciproque. Enfin cette Société ſe diſperſa : MM. *Zacharie*, *Gieſeke* & *Klopſtock* avoient quitté Leipſick, M. *C. A. Schmidt* fut appellé à Lunebourg, MM. *Gärtner* & *Ebert* à Brunswick, *Cramer* à Crollwitz, & *Jean Adolphe Schlegel* à Pforta. *Rabener* ſeul paſſa encore quelques années avec ſon Ami. L'abſence des autres fut d'autant plus ſenſible à GELLERT, qu'il retrouvoit dans leur commerce une partie de la ſérénité que ſa mélancolie habituelle lui faiſoit perdre. Son mal alloit en augmentant, mais ſans nuire à l'exercice de ſes devoirs, ſans jamais ſuſpendre les inſtructions qu'il donnoit aux Etudians. Il employoit les momens heureux dont il pouvoit encore diſpoſer, ſoit à faire un Recueil de ſes Lettres, à la ſollicitation de *Rabener*, ſoit à compoſer ſes Poéſies morales ; & il paroît que la première Pièce de ce genre eſt celle qui a pour titre *l'Orgueil*.

Rabener ſouhaitoit depuis long-temps que le ſtyle épiſtolaire de ſes compatriotes, acquît une tournure plus aiſée & plus naturelle, & qu'on en bannit ces formules d'uſage qui le rendent diffus & contraint. Ses affaires & ſes rélations l'obli-

l'obligeant à écrire & à recevoir un grand nombre de Lettres; il fut le premier à sentir la nécessité de cette réforme, & crut avec raison que personne n'étoit plus capable d'y contribuer qu'un Auteur aussi chéri, aussi admiré de sa Nation que l'étoit GELLERT. Mais connoissant son éloignement pour tout nouvel essai en fait d'Ouvrages littéraires, il eut recours à l'adresse, & sut l'engager dans cette entreprise sans qu'il s'en doutât (1). Il lui proposa donc de publier en société avec lui des Lettres anonymes, & d'engager leurs Amis communs à fournir quelque chose à ce Recueil. Sous ces conditions, GELLERT qui d'abord s'étoit montré fort irrésolu, consentit à ce qu'on vouloit, & choisit parmi les Lettres qu'il avoit écrites, & dont une de ses Amies avoit obtenu de lui des copies, celles qui pouvoient convenir au dessein de *Rabener*. Celui-ci fort satisfait de son *Pline* Allemand, mit à part celles qu'il destinoit à l'impression, puis le sollicita d'écrire sur le style épistolaire, d'indiquer les défauts qu'il faut éviter dans les Lettres, & quelques principes de goût propres à perfectionner ce genre. GELLERT qui ne pouvoit jamais refuser à ses Amis ce qu'ils desiroient vivement, composa ce Traité, & *Rabener* obtint encore qu'il le fit imprimer avec les Lettres dont nous venons de parler. Pour en apprécier le mérite, il faut rappeller ce que lui-même

(1) *Fragmens de Mémoires.*

même en dit dans sa Préface. Il seroit fort injuste de prétendre que GELLERT dans la position où il se trouvoit, eût écrit des Lettres comparables à celles d'un *Ciceron*, d'un *Pline*, ou d'une *Sévigné*. Les Epîtres d'un Consul Romain, d'un Gouverneur de Bithynie, & d'une Dame en relation avec une Cour comme celle de Louis XIV, doivent offrir des sujets plus intéressans que celles d'un Savant d'Académie. J'avoue que ce qui fait le mérite de l'Ecrivain & l'attrait du connoisseur, tient moins à l'importance des choses qu'à la manière de les présenter, & aux graces du style; cependant la qualité des matériaux qu'on employe n'est nullement indifférente. S'il y a donc des Lettres préférables à celles de GELLERT, il n'en faut point conclurre qu'elles soient indignes de lui & de l'estime de sa Nation. Il ne faut pas décider non plus, que d'autres leur soient supérieures, parce qu'elles sont écrites avec plus d'art, & qu'on a plus cherché, qu'il ne l'a fait, à surprendre le lecteur par d'heureuses saillies. Il publia ces Lettres pour obliger un Ami, & faire sentir à ses compatriotes l'agrément d'un style naturel, mais nullement dans le dessein de fournir, en fait de Lettres, un modèle universel. Envisagées sous ce point de vue ces Lettres deviennent précieuses; elles le sont davantage encore pour ceux qui aiment à voir dans les Ouvrages des Gens de Lettres, non seulement l'homme d'esprit, mais encore l'homme de bien, & on le découvre ici dans les Lettres mêmes que

que quelques Juges févères d'entre fes Amis auroient voulu ne pas trouver dans fon Recueil, parce que les hommes en général font plus enclins au blâme qu'à la louange. GELLERT étoit bien loin de méconnoître les défauts de fes Lettres; il auroit voulu les revoir fi l'état de fa fanté l'eût permis. En 1768 il écrivoit à M. *Schlegel*, pendant qu'on faifoit une Edition générale de fes Oeuvres: „Je ne puis fonger à faire au texte aucun changement confidérable, & cependant il importeroit, fur-tout, de corriger bien des chofes dans mes Lettres & mes Comédies. Je n'ai pas encore eu le courage de les regarder. Mais je vous affure que je fuis abfolument incapable d'entreprendre même les plus petits changemens, & j'aurois fouhaité de bon cœur qu'on n'eût pas fongé à donner de mon vivant un Recueil complet de mes Ouvrages, mais plutôt qu'après ma mort un de mes Amis voulût les revoir, en fupprimer une grande partie, & publier le refte". Après un langage auffi modefte, on a peine à croire que la critique ait ofé lancer fes traits les plus fanglans fur les Ouvrages d'un tel homme!

Après la publication de fes Lettres, il mit au jour en 1754 fes Poéfies didactiques, & des Contes compofés déjà plufieurs années auparavant. Les Allemands étoient acoutumés depuis quelque temps, à exiger dans la plupart des Poëmes un coloris plus vif que celui de ces Poéfies, plus de chaleur, plus d'enthoufiafme. Il n'eft donc pas furprenant qu'elles aient

été

été moins goûtées que ses Fables. GELLERT le savoit; mais sans en être plus mécontent que des productions de sa jeunesse, non par le penchant qu'ont quelquefois les Poëtes à aimer de préférence ceux de leurs Ouvrages qui ont eu le moins de succès, comme pour s'éviter la confusion de confirmer l'arrêt humiliant du Public; mais parce qu'il sentoit, bien qu'aucune vanité ne se mêlât à ce sentiment, que ces Poésies pouvoient être utiles à ceux qui ne dédaignent point les Vers purement instructifs. Si on l'eût interrogé sur ce sujet, il auroit avoué que son imagination n'avoit plus ni ce feu ni cet éclat, qu'on aime à voir briller dans les Ouvrages de Poésie; mais que s'il eût dépendu de lui de les avoir, il se seroit également abstenu de prodiguer les ornemens dans ce genre de Poëmes; qu'il ne s'y proposoit autre chose que de dicter d'utiles leçons avec clarté & avec sentiment; parce qu'il souhaitoit que l'attention de ses lecteurs, se fixât bien plus sur les vérités importantes qu'il mettoit sous leurs yeux, que sur la pompe de ses Vers; persuadé qu'avec la plus simple parure elles peuvent réussir à plaire, quoique revêtues de superbes ornemens, elles soient plus propres à satisfaire le goût. Ces Poésies produiront toujours l'effet qu'il s'en étoit promis: il est impossible de lire la Pièce intitulé *le Chrétien*, sans que le vœu & la résolution de réaliser ce modèle, ne se ranime dans le cœur. Ici le coloris pourroit sans doute avoir plus d'éclat, mais le doux mélange

des

des teintes a un charme modeſte, une beauté qui plait à meſure qu'on l'examine. Le ſentiment ne s'élève pas jusqu'à la paſſion, jusqu'à l'enthouſiasme; c'eſt la chaleur d'une matinée de printemps plutôt que l'ardeur d'un jour d'été. L'enthouſiasme des Poëtes tient quelquefois à l'effervescence de leur ſang; monté jusqu'à un certain degré il produira d'heureux effets ſans doute, mais emporté au delà, il peut devenir inſoutenable. Enfin ces Poéſies ſont l'expreſſion touchante d'un véritable amour pour la vertu, & dans l'ame de GELLERT c'étoit un ſentiment doux & paiſible. En particulier il a cherché pendant qu'il compoſoit le *Chrétien*, à ſe pénétrer vivement du grand bienfait de la Rédemption: cette Pièce fut écrite dans l'eſpace d'onze jours; c'eſt à dire qu'il y conſacra les momens que lui laiſſoient ſes travaux Académiques. „ Puiſſé-je (1), *s'écria-t-il après l'avoir achevée*, en retirer moi-même les premiers fruits! Puiſſent les idées que j'y développe ſervir à me ranimer, quand je ſuis abbatu de triſteſſe! O Dieu fais la contribuer au bien de mon ame! "

C'eſt en formant des ſouhaits auſſi pieux, qu'il travailloit, déjà depuis quelque temps, à ſes Cantiques ſpirituels; c'étoit ſelon lui l'occupation la plus importante à laquelle il ſe fût encore livré. Jamais il n'entreprenoit ce travail

(1) *Journal de Gellert* pour l'année 1754.

vail ſans s'y être préparé avec ſoin, & ſans que ſon cœur ne fut rempli d'avance des ſentimens qu'il vouloit exprimer: il y employoit ſes momens les plus heureux, & le ſuspendoit quelquefois pour attendre que les pieuſes impreſſions qu'il vouloit produire dans l'ame de ſes frères ſe fûſſent fortifiées dans la ſienne. „ Je vais interrompre ce travail pour quelque temps, *écrit-il dans ſon Journal*, peut-être Dieu me fera la grace „ de m'animer d'un nouveau feu, & de perfectionner encore mes diſpoſitions préſentes. " Croyoit-il les avoir à un degré convenable, il les exprimoit dans ſes Cantiques, mais afin de les rendre d'une utilité plus générale, il tâchoit d'aſſortir ſes idées & ſes mouvemens à la capacité du plus grand nombre, à la meſure de lumières, de pénétration & de ſenſibilité que chaque Chrétien peut avoir, ſans qu'il méconnût cependant les avantages des Hymnes, où la Poéſie prend un eſſor plus élevé & qui ſont l'aliment d'une piété ſublime. Quoiqu'il eût travaillé ſes Cantiques avec le plus grand ſoin, il voulut les communiquer à ſes Amis, & profiter de leurs conſeils avant de les donner au public. Il les envoya donc à ſes Amis de Leipſick, de Zerbſt, de Copenhague, de Berlin, & de Brunswick, qui ſe prêtèrent à ſes vues, & d'après leurs remarques il fit des changemens à pluſieurs morceaux. Sa reconnoiſſance pour eux à l'occaſion de ce ſervice, montre combien il avoit à cœur de donner à ſes Cantiques toute la perfection dont ils étoient ſuſceptibles. „ Parmi mes

mes Amis, *écrit-il dans une de ses Lettres*, le Professeur *Schlegel* de Zerbst, & mon cher *Heyer* se sont sur-tout distingués. Le premier les a lus & relus plus de trois fois, & s'est acquitté de la fonction de Critique avec une sévérité impitoyable & une sagacité merveilleuse: quand pourrai-je assez l'en remercier! L'autre a ranimé mon courage, lors qu'occupé à faire des corrections, la plume étoit prête à tomber de mes mains. L'excellent homme! Tantôt il étoit mon Censeur, tantôt mon Copiste. Dieu veuille que ces Cantiques puissent remplir leur destination lors même que j'aurai cessé de vivre. " Il est inutile de s'étendre sur leur mérite; on a dit qu'ils servoient à prouver que leur Auteur manquoit de génie; mais il est également superflu de les venger de cette injure. L'édification qu'ils ont produite & qu'ils produiront encore, confond & détruit ce reproche. Ces Cantiques portent la fidèle empreinte du caractère de GELLERT: on voit comme il étoit pénétré des préceptes de la Religion, comme il lui sembloit facile d'acquiescer à ses mystères, combien il desiroit d'être aussi bon que ce guide céleste nous invite à l'être; on y voit son humilité sans fard, la modération de ses vœux, son amour pour ses semblables, ses efforts pour les rendre heureux, pour les soumettre au bienfaisant empire de la vertu & de la vraie piété. Souvent il parle le langage de l'Ecriture, mais il préfère aux expressions métaphoriques celles qui s'adres-

dreſſent directement au cœur. On retrouve le même choix dans celles de ſes Hymnes où il a mis plus de raiſonnement que de chaleur, & qui ſont plus deſtinées à inſtruire qu'à exprimer le ſentiment.

Les Auteurs du Journal de Göttingue en publièrent un Extrait déſavantageux: la façon de penſer & de ſentir de GELLERT n'y eſt pas enviſagéé ſous ſon vrai point de vue, & les Journaliſtes preſcrivent aux Cantiques ſacrés des règles qu'un Poëte doit bien ſe garder de ſuivre s'il ſe propoſe de travailler à l'édification générale. Le ſuccès univerſel de ceux de notre Auteur, eſt la meilleure réfutation de cette critique. En attendant le Poëte ne diſſimula point qu'il en étoit affecté: il appréhendoit qu'elle ne mît obſtacle aux ſalutaires impreſſions qu'il s'étoit flatté de produire, ou du moins qu'elle ne les affoiblît. Mais cette crainte dut s'évanouir bientôt: le jugement des Journaliſtes de Göttingue fut l'unique dans ſon espèce, & l'Ouvrage qu'ils cenſuroient fut accueilli avec empreſſement par tous les amis de la Religion. Perſonne n'en a mieux ſenti le mérite & ne l'a mieux exprimé que *Rabener*, dans une Lettre que nous rapporterons ici, parce qu'elle ne fait pas moins l'éloge de ſon caractère que des Cantiques de ſon Ami.

« Quelle modeſtie eſt la vôtre, mon cher GELLERT, d'enviſager comme une partie de votre récompenſe l'approbation que je donne à vos pieux Cantiques! Elle vous eſt bien due cet-

cette approbation, & aucun de vos lecteurs s'il n'est pas assez malheureux pour être ennemi de la Religion & des talens, ne pourra vous la refuser. Jusqu'à présent je vous ai regardé comme mon meilleur ami, je vous aimois avec sincérité, avec tendresse; je ne croyois pas mon estime pour vous susceptible d'accroissement; & je puis vous assurer néanmoins qu'elle vient d'augmenter encore. Toujours vous m'avez paru digne d'être aimé; mais actuellement je vous trouve un Etre vénérable. Je prends cette épithète dans toute son acception, dans le sens qu'on y attachoit autrefois, avant qu'on l'eût prodiguée à tant d'insensés qui ne diffèrent du peuple que par l'habit. Ne doutez pas un instant que vos Cantiques ne fassent du bien: connu aussi avantageusement que vous l'êtes, il y a une double raison de s'en flatter; tant d'autres preuves de vos talens préviennent justement en leur faveur un public qui n'attend de vous que des productions accomplies, dictées par la vertu & propres à l'inspirer. Combien l'estime qu'il a pour vos Ecrits ne sera-t-elle pas utile aux progrès de notre sainte Religion! Vos Fables & vos Poésies morales ont préparé le lecteur aux sublimes idées qu'ils trouveront dans vos Cantiques. Les partisans de la Religion en feront usage, pour confondre ces hommes légers qui s'imaginent que l'esprit ne peut servir qu'à de vains amusemens. Et ceux qui pensent ainsi, apprendront à aimer les vérités

 qu'on

qu'on leur préſente ſous un aſpect ſi attrayant. Voilà, mon cher GELLERT, les heureux fruits qu'ils doivent produire ſur ceux qui liſent vos Ecrits ſans vous connoître d'ailleurs; eh quel ſera donc leur effet ſur ceux qui ont pu lire dans votre ame! Nous ſerons doublement touchés des ſentimens qu'ils expriment, ſachant de quelle ſource pure, de quel cœur ils émanent. Je vous l'ai dit ſouvent, je fais plus de cas encore de votre excellent cœur que de votre eſprit; & ſi je ne vous l'eûſſe jamais dit, la lecture de vos Cantiques m'en arracheroit l'aveu. Il eſt impoſſible que vous eûſſiez écrit auſſi bien, d'une manière auſſi perſuaſive, ſi vous n'étiez vous-même intimement convaincu de ces ſaintes vérités. Je crois que des yeux pénétrans devinent toujours le plus adroit hypocrite, ſous le maſque dont il voudroit ſe couvrir. V. ſait débiter les plus belles maximes, déifier dans ſes vers l'humanité & la vertu, & introduire pompeuſement la Religion ſur la Scène: il réuſſit à plaire, mais pourra-t-il jamais édifier? Non, ſon indécence, ſon avarice, ſon odieuſe légèreté nous rendent trop ſuſpectes ſa morale, ſa Religion & ſes maximes de vertu. Frappé du contraſte de ſes Ecrits & de ſes principes, peut-on l'aimer en voyant d'un côté tant de nobleſſe, de l'autre tant d'aviliſſement!

Comme vous m'avez rendu ſérieux, mon cher GELLERT, & cependant j'éprouve à cauſer avec vous ſur ce ton, un plaiſir que j'ai à peine

peine goûté en vous écrivant les Lettres les plus gaies & les plus badines. Quel excellent ami vous êtes! Je fens à préfent tout le prix de votre amitié. J'ofe vous dire des chofes que je me garderois bien de dire à tout autre, parce qu'elles reffemblent trop à la flatterie: mais vous, honnête GELLERT, vous connoiffez votre *Rabener*, qui n'aime point à offenfer, mais qui évite encore plus de flatter. Et quand je dis que vous avez mon fuffrage, que vous édifierez vos lecteurs, & qu'ils feront convaincus de la beauté de votre ame, j'exprime une vérité dont l'amitié & le fentiment du beau exigeoient l'aveu.

Vous voulez favoir fi j'approuve votre réfolution de ne plus écrire? Je ne veux pas encore m'expliquer fur ce fujet: en attendant j'espère, je vous l'avoue, que votre projet de retraite à la campagne n'a pu être qu'une idée paffagère. N'abandonnez pas votre emploi, tant que vous aurez la force de cultiver le cœur & l'esprit de la Jeuneffe. Vous ne pouvez jamais manquer du néceffaire, & fi Dieu accorde la paix à notre Patrie les chofes s'arrangeront de manière à l'Univerfité qu'il vous en reviendra un revenu plus honnête.

Mille fois j'ai embraffé en idée ce *Schlegel*, qui par belle tendreffe vous a mis à la torture avec fes critiques. Vous appréciez bien généreufement fa complaifance; mais il eft vrai auffi que vous y avez gagné. Afin de terminer cette Lettre avec la même férénité que j'avois en com-

commençant, je ne vous dirai rien de nos circonstances actuelles. Quand pourrai-je vous revoir, & quand jouirons-nous des douceurs d'un entretien paisible? Que l'ami des hommes, le spirituel, le pieux GELLERT reçoive ici mes adieux. Je l'embrasse, & remercie le Ciel de m'avoir fait don d'un Ami tel que lui".

Telles étoient les impressions que les Cantiques de GELLERT avoient faites sur son Ami. Ils en produisirent de semblables sur tous ceux qui étoient sincèrement attachés à la Religion, dans les deux Eglises Protestantes. D'abord après leur publication, ils furent insérés dans les Recueils de Cantiques dont on se servoit pour le Culte public à Zell, à Hanovre, & à Copenhague. Les Eglises Réformées de Leipsick & de Brème les adoptèrent aussi; & depuis, cet exemple a été suivi par divers autres Tropeaux des deux Communions. Il se trouva même parmi le Clergé Catholique Romain, plusieurs Ecclésiastiques qui sçurent en faire le cas qu'ils méritoient. Au fond de la Bohème, où il n'étoit pas à présumer qu'il y eût des gens qui lûssent les bons Ouvrages modernes, un pieux Curé de campagne fut si touché de ces Cantiques, que non seulement il écrivit à l'Auteur pour lui témoigner son admiration, mais qu'il tâcha même de l'engager à embrasser la Religion Catholique, dans l'idée que GELLERT devoit mieux penser sur la nécessité des bonnes œuvres que ne l'avoit fait *Luther*, dont apparemment il ne connois-

soit

ſoit la doctrine que d'après ce que *Bellarmin*, ou d'autres Controverſiſtes ſemblables en ont dit. Notre Poëte en prit occaſion, ſans s'ériger cependant en convertiſſeur, de donner à cet honnête Homme des idées plus juſtes de nos principes. Une des plus nobles & des plus conſidérables Maiſons de Milan, lui donna même, par le moyen d'un Eccléſiaſtique, plus dégagé ſans doute de préjugés que ne l'étoit le Bohémien, les aſſurances les plus touchantes de l'édification avec laquelle on liſoit ſes Cantiques dans cette Famille, & de l'eſtime que tous ſes Ouvrages, & particulièrement ceux là, y avoient fait concevoir pour lui. Comme la vertu & la vraie piété ne ſauroient être dangereuſes dans aucun Etat, quelles que puiſſent être les conſtitutions & les loix que la Religion dominante y a fait établir, les Ecrits de GELLERT étoient exceptés dans les Pays Catholiques de la défenſe de lire les Livres de ceux qu'on appelle Hérétiques. A Vienne, où pour lors on étoit encore fort ſévère ſur ce point, on trouva, en viſitant le bagage d'un jeune Homme de condition, les Cantiques de GELLERT dont il ſe ſervoit pour s'édifier dans ſes voyages. Il craignoit qu'on ne lui permît pas de les garder; mais le Baron *van Swieten*, qu'on n'accuſera pas de facilité & d'indulgence ſur cet article, raſſura le Voyageur & lui dit; ces Ecrits ne ſont pas compris dans nos prohibitions, nous admirons tous ici les Ouvrages de GELLERT. . . . .

En

En 1756, dans le même temps que notre Auteur travailloit principalement à ses Cantiques, il s'occupoit aussi à former un Recueil de ses Oeuvres Diverses. Il s'y vit contraint en quelque sorte par l'injustice & l'avidité d'un Libraire. Depuis long-temps GELLERT avoit comme abandonné & mis au rebut les Fables & les Contes qu'il avoit autrefois insérés dans les *Amusemens de l'esprit & du cœur*. Le Libraire dont nous parlons vouloit les en tirer, y joindre quelques Discours en prose sortis de la même plume & qui se trouvoient dans le même Ouvrage périodique, & publier le tout sous le nom de notre Auteur. GELLERT qui avoit déjà engagé quelques autres Libraires, plus raisonnables, à se désister d'un pareil dessein, n'épargna ni représentations ni prières pour en détourner aussi celui-ci; mais tout fut inutile. Afin donc que ces Ouvrages imparfaits de sa jeunesse, s'il paroissoit les avouer, ne nuisissent pas aux progrès du goût, il se détermina, sur l'avis d'un de ses Amis, à retoucher les morceaux qui lui paroîtroient valoir la peine d'être corrigés, à faire une rigoureuse critique des autres pour montrer qu'ils méritoient d'être entièrement supprimés, & à les remplacer par de nouvelles Pièces. Il se donna beaucoup de peine pour rendre ce travail agréable & utile à ses lecteurs; mais ce ne fut pas sans dépit de l'espèce de violence qu'on lui avoit faite. Son mécontement étoit juste; & il avoit sans doute sujet de se plaindre du mau-

mauvais procédé de ce Libraire ; mais c'eſt là un mal qui eſt ſouvent inévitable, & l'on pourroit s'en conſoler s'il avoit toujours d'auſſi heureuſes ſuites..

Douze années s'écoulèrent dans ces travaux, ſi avantageux au Public, & ſi glorieux à GELLERT. Quelques utiles néanmoins que ſes Ecrits fûſſent aux Allemands, on peut dire que ce n'étoient là que les occupations de ſes heures de loiſir, car il conſacroit la plus grande partie de ſon temps à inſtruire & à former la Jeuneſſe Académique. Il enſeignoit les Belles-Lettres à ſes Diſciples, leur expliquoit les règles de la Poéſie & de l'Eloquence, les exerçoit à travailler d'après ces règles, & leur formoit le goût & le ſtyle, en les accoutumant à écrire avec clarté, & à donner un air naturel & facile à leurs compoſitions. Ses Leçons étoient univerſellement goûtées, les Ecoliers de tout rang, & ſur-tout la jeune Nobleſſe de divers Pays qui étudioit à Leipſick, accouroient avec empreſſement pour entendre GELLERT. Il n'avoit voulu rechercher aucun emploi public: d'un côté, parce qu'il craignoit de ne pouvoir en remplir convenablement les fonctions; de l'autre, parce que ſa modeſtie lui faiſoit croire qu'il n'avoit pas plus de droit qu'un autre aux faveurs de la Cour. Les récompenſes vont rarement au devant du mérite, moins encore le cherchent-elles ; & la raiſon en eſt ſimple: les Grands ne protègent guère que par vanité pour avoir des cliens, ou par intérêt

pour se faire des créatures. GELLERT n'avoit donc rien à attendre d'eux : il ne vouloit pas vivre dans la dépendance, & il ne pouvoit pas leur être utile. Sa réputation parvint cependant à la Cour, & y excita quelque attention. On y fut instruit des services qu'il rendoit à l'Académie ; & l'on souhaita même qu'il sollicitât la Charge de Professeur extraordinaire en Philosophie. Ses Amis, & particuliérement *Rabener* & *Wagner* l'y déterminèrent, & ayant obtenu cet emploi, avec une pension, en 1751, il commença à donner des leçons publiques de Poésie & d'Eloquence, dans un Auditoire très nombreux. Ces instructions sembloient ne tendre qu'à éclairer & à orner l'esprit ; mais soit dans ses leçons, soit dans les entretiens familiers qu'il avoit avec ses Disciples, il savoit leur former le cœur, & leur inspirer l'amour de la vertu en même temps que celui des Sciences. Tous les jeunes gens qui fréquentoient ses Collèges & qui le connoissoient d'ailleurs, car ils avoient tous un libre accès auprès de lui, l'aimoient & étoient vivement touchés du zèle avec lequel il s'appliquoit à les rendre plus habiles & en même temps plus vertueux & plus aimables. Tous ambitionnoient son estime ; & cela seul suffisoit pour les tenir en règle, & pour les préserver du libertinage. Ils trouvoient dans le même homme & leur Ami & leur Instituteur ; & ses conseils devoient faire d'autant plus d'impression sur eux, que tandis qu'avec

tou-

toutes les marques du plus tendre intérêt, il leur recommandoit la sagesse & la piété comme le chemin du vrai bonheur, son propre exemple & la pureté de ses mœurs ajoutoient le plus grand poids à ses exhortations.

GELLERT ne manquoit jamais de se préparer à ses leçons, quelques familiers que pûssent lui être les sujets qu'il y devoit traiter: c'est que personne ne peut avoir une plus modeste & plus noble défiance de sa mémoire, & de ses talens, que celle qu'il eut toujours. Il méditoit d'avance, non seulement les choses qu'il avoit à dire, mais jusqu'aux expressions dont il vouloit se servir; & pour se rendre de plus en plus utile à ses Disciples, il s'appliquoit avec un soin infatigable, tant à perfectionner son style, qu'à étendre la sphère de ses connoissances. Du reste, il ne consultoit guère ses cahiers dans les leçons qu'il donnoit, & parloit sans embarras, d'un air également aisé & décent. Ce qui distinguoit sa manière d'enseigner, c'étoit non seulement l'ordre, la clarté, mais quelque chose d'insinuant & de gracieux, joint à une attention singulière à parler naturellement & sans la moindre affectation. Il ne se permettoit ni digressions inutiles, ni louanges de sa propre méthode, ni traits satyriques contre les autres Professeurs, ni aucun de ces petits artifices qu'on emploie quelquefois dans les Universités pour amuser les auditeurs, & pour attirer la foule. Ainsi ses Leçons étoient une école, non seulement de Science, mais aussi de vertu, & de cet-

cette modeſtie qui embellit à la fois & la vertu & la ſcience. Il ſavoit ſe meſurer à la diverſe capacité de ceux de ſes Diſciples, qui s'exerçoient, ſous lui, à écrire & à compoſer; & il uſoit d'un ſi ſage tempérament de louanges & de critiques, que d'un côté il ne décourageoit point par une trop grande ſévérité, ceux d'entr'eux qui avoient moins d'ouverture d'eſprit; & que de l'autre il ne gâtoit point ceux qui avoient plus de talens, par des éloges outrés qui auroient pu les rendre préſomptueux & négligens. Plus ils faiſoient de progrès, plus il exigeoit d'eux; & il tâchoit de les entretenir toujours dans une modeſte & utile défiance d'eux mêmes. C'étoit auſſi dans cette vue, qu'en parlant de ſes propres Ouvrages, il avouoit qu'il y trouvoit à corriger bien des choſes, dont il avoit été fort content autrefois. Il alloit jusqu'à leur montrer les fautes qui lui étoient échappées, afin de leur apprendre par cette ſévérité dont il uſoit envers lui même, à ne pas ſe contenter facilement, & à ne pas avoir trop bonne opinion de leurs propres Ecrits.

Dans les détails où nous venons d'entrer ſur ſes travaux Académiques, nous n'avons pas conſulté les préventions de l'amitié, mais la vérité pure; c'eſt ce que ne peuvent ignorer ceux qui ont eu le bonheur d'entendre Gellert. Et quant aux vues qu'il ſe propoſoit, elles ſont bien manifeſtement indiquées dans les petits Diſcours, qu'il avoit coutume d'adreſſer à ſes Diſciples, en commençant ou en terminant ſes

Le-

Leçons. Voici, par exemple, ce qu'il dit à l'ouverture d'un de ses Collèges d'Eloquence & de Poésie. „ Quelques néceſſaires que ſoient les règles de ces deux Arts, il eſt cependant certain qu'elles ne ſauroient donner le talent de bien penſer & de bien écrire. Ce ſont des loix qu'il n'eſt pas permis d'ignorer, mais dont il faut ſavoir faire une juſte & prudente application; & qui, ſemblables aux Loix Civiles, doivent dans certains cas être étendues, modifiées, & ſouvent même violées. Il eſt très poſſible de connoître, & de ſuivre en écrivant les règles de l'Eloquence, tant proſaïque que poétique; & d'écrire néanmoins très mal: ſouvent même d'autant plus mal que l'on croira ſe conformer plus ſcrupuleuſement à ces règles. Ce n'eſt donc pas le tout que de les obſerver; l'eſſentiel eſt de ſavoir ſi l'on a atteint le but qu'on doit ſe propoſer dans ces ſortes d'Ouvrages, ſç. le beau & le bon, l'utile & l'agréable, l'énergique & le touchant. C'eſt ce qui ne ſauroit être décidé au tribunal des règles, mais à celui du ſentiment & du goût; & nos Ouvrages ne ſauroient être éloquens, ſi ces deux qualités n'y dominent. C'eſt à quoi il faut s'exercer dès la jeuneſſe, ſi l'on veut apprendre à bien écrire. C'eſt, Meſſieurs, à vous y animer, & à vous y ſervir de guide que je ſuis appellé. Je vous offre mes directions, & les Ouvrages que vous ſoumettrez à ma critique, je vous promets de les juger avec ſoin, avec candeur, & avec modeſtie. Confiez-moi vos productions; qu'elles ſoient en vers ou

ou en prose ; que ce soient des Lettres, des Caractères, des Dissertations, des Discours ou des Poëmes ; je m'engage à lire ces Pièces dans cet Auditoire, si elles me paroissent le mériter, à les accompagner d'observations critiques sur le plan & sur l'exécution, à montrer les beautés & les défauts que j'y découvre ; mais je ne nommerai jamais l'Auteur à moins qu'il ne me l'aît permis. Si je ne trouve pas que la Pièce soit assez bonne pour être lue publiquement, j'en dirai ma pensée à l'Auteur en particulier ; car mon dessein n'est pas d'humilier qui que ce soit, mais de donner d'utiles conseils. Je n'exclus pas les Ecrits enjoués & badins ; car je me flatte qu'on ne m'en présentera point qui soient libres, & contraires aux bonnes mœurs. —— Je me propose aussi de lire, de temps en temps, avec vous quelques bons morceaux d'Auteurs anciens ou modernes, car rien n'exerce & ne forme tant l'esprit & le goût, que d'analyser les beautés des grands Ecrivains. Quelquefois afin de vous inspirer du dégoût pour le médiocre ou le mauvais, je vous lirai quelque Ecrit de ce genre, & j'en ferai une critique raisonnée. Du reste, Messieurs, ne croyez pas que je veuille vous exciter à devenir des Auteurs : vous n'avez pas cette tentation à craindre de ma part. Un Auteur doit avoir du génie, un jugement mûr, & du sçavoir ; celui qui possède ces qualités n'a pas besoin qu'on l'excite à écrire, & quiconque en est dépourvu ne fera jamais un

bon

bon Ecrivain. La métromanie est une maladie à laquelle nous sommes assez sujets dans la jeunesse ; mais pour en guérir les génies peu favorisés de la nature, je vous dirai quelles sont les qualités qu'*Aristote*, *Horace*, *Vida*, & *Boileau*, exigent dans un bon Poëme. Quand vous en serez bien instruits, à coup sûr vous n'aurez pas la tentation de devenir des Poëtes médiocres.

Un autre Discours par lequel Gellert terminoit ses Leçons sur les règles de la Poésie, ne fait pas moins d'honneur à ses lumières & à ses sentimens. Que je m'estimerois heureux, disoit-il, si mes peines n'avoient pas été entièrement infructueuses, & si je vous avois au moins fait sentir combien je desirerois de vous être utile! J'ai tâché de vous montrer ce que c'est que la Poésie, d'en bien caractériser les différentes espèces, d'en marquer le coloris & le ton ; en un mot & par des règles & par des exemples je me suis appliqué à vous instruire tant de la Poésie des choses, que de la Poésie du style. J'avoue que ces règles ne vous rendront pas Poëtes ; mais si la nature vous en a donné le génie, les règles ne vous feront pas inutiles : elles dirigeront votre talent, & les exemples acheveront de vous inspirer. Ceux même qui ne sont pas destinés, dirai-je, au bonheur ou au malheur d'être Poëtes, pourront cependant profiter d'une autre manière des Leçons que je vous ai données. Sans pouvoir versifier eux mêmes, ils seront en état de lire avec goût & avec fruit les Poé-

ses des autres, ils deviendront connoiſſeurs; ils ſeront les juges des Poëtes. Il eſt faux qu'on ne puiſſe pas louer ou critiquer une choſe, ſans être ſoi même en état de la faire mieux. De plus, la connoiſſance de la Poéſie & de ſes règles vous ſera utile pour l'Eloquence, car ces deux Arts ont entr'eux beaucoup de rapports. — Je me ſuis particulièrement étudié à vous inſpirer le noble & louable deſir d'être jugés & critiqués. Je vous en ai donné l'exemple, en jugeant avec ſévérité mes propres Ouvrages, auſſi bien que les vôtres. — Liſez avec ſoin & avec ſentiment les meilleurs Poëtes anciens & modernes. Ne vous hâtez pas de compoſer vous mêmes. Conſultez bien vos forces. Appliquez vous à diriger votre génie par un jugement ſévère, & à régler le feu de votre imagination. Interrogez les connoiſſeurs; ſoumettez vos productions à leur critique, & profitez de leurs avis & de leurs corrections. Ne vous paſſez rien à vous mêmes; jugez vous ſans indulgence, ne craignez point le travail, & penſez, pour vous y animer, au prix réſervé au Poëte, — à l'eſtime de pluſieurs ſiècles; prix trop glorieux pour qu'on puiſſe le remporter par de foibles & de languiſſans efforts. L'infaillible moyen de plaire, c'eſt d'étendre & de perfectionner les idées des hommes, de choiſir des objets qui les intéreſſent & qui les touchent, qui les émeuvent & qui les éclairent, de leur rendre les vérités ſenſibles & de les mettre en action;

en

en un mot nous parvenons à plaire, lors que nous savons occuper à la fois & l'esprit & le cœur. Le Poëte doit donc éclairer de plus en plus son propre esprit, & allumer de plus en plus dans son cœur l'amour de la vertu. Inspirer le goût du beau & du bon, voilà son but. Qu'il associe toujours l'utile à l'agréable, & il peut être assuré de plaire tant que les hommes seront hommes. Que vos vers soient des hymnes à l'honneur de la raison, de la vertu, & de la Religion, & vos vers seront applaudis, si d'ailleurs ils sont beaux. A cette condition, Messieurs, j'ose vous promettre, au nom des siècles futurs, la gloire & l'immortalité. Si vous répandez de l'enjouement dans vos Poésies, que votre badinage même soit instructif, ou du moins innocent; & que les saillies de l'esprit s'accordent toujours dans vos Ouvrages avec les mœurs & la décence. Si vous raillez, que la folie & le ridicule soient toujours les objets de vos plaisanteries, mais ne blessez jamais l'honneur du prochain; ne blessez jamais la vérité, qui doit rendre les hommes sages & heureux; bien moins encore cette vérité que nous avons reçue de la main du Créateur & du Rédempteur, je veux dire la Religion. Combien n'y a-t-il pas eu de Poëtes, qui ont abusé de leur esprit & de leur talens pour tourner en ridicule la vertu & tout ce qu'il y a de respectable! Affreux égarement! comme s'il falloit être libertin & méchant; comme s'il falloit oublier son Créateur

& fon Rédempteur, pour être un grand Ecrivain. Un Poëte qui peut fe reprocher d'avoir, par les charmes de fa Poéfie, féduit un cœur innocent; un Poëte dont les vers licencieux & impies corrompront fes lecteurs long-temps encore après fa mort, & peut-être pendant plufieurs fiècles: ce malheureux n'eft-il pas mille fois plus criminel que celui qui par le fer ou le poifon, attente à la vie des hommes? Honorez & glorifiez Dieu par vos Poéfies, je vous en conjure, Meffieurs, comme mes amis & mes frères; honorez-le en contribuant à étendre le règne de la fageffe & de la vertu parmi les hommes. Exaltez & glorifiez fa Majefté par vos Chants, & en vous pénétrant de l'idée de l'Etre fuprême, vous remplirez en même temps votre efprit & votre cœur des penfées & des fentimens les plus nobles & les plus fublimes. Si vous vous confacrez à la Théologie, contribuez à procurer à l'Eglife de bons Cantiques fpirituels, & confidérez qu'un feul Cantique édifiant peut allumer le feu de la Religion & de la piété dans une multitude de cœurs."

C'eft ainfi que GELLERT inftruifoit fes Difciples; mais au milieu de ces nobles travaux, déjà depuis long-temps le terrible mal de l'hypocondrie faifoit de fes jours une fuite continuelle de fouffrances. Dès l'an 1752, ce mal le tourmentoit, fur-tout pendant l'Eté. Il obfervoit cependant toujours une diète auftère, très attentif fur la qualité & la quantité des ali-

alimens, & très exact à faire de l'exercice; mais cela n'empêchoit pas que ses jours ne fûssent tristes & douloureux, & ses nuits agitées par des insomnies ou par des songes pénibles & effrayans. D'ordinaire le sommeil l'affoiblissoit plus qu'il ne le récréoit. Des oppressions de poitrine l'angoissoient presque sans relâche, & les forces de son esprit étoient abattues par le mal-aise & les souffrances continuelles de son corps. Il n'avoit plus que bien rarement cette vivacité, cette gaieté, qui est le signe naturel d'une libre circulation du sang & des humeurs. Une tristesse extraordinaire, & un abattement insurmontable, effets de cette cruelle maladie, obscurcissoient son ame. Il lui sembloit quelquefois que sa mémoire ne servoit plus qu'à lui rappeller & à lui rendre présent, tout ce qu'il pouvoit y avoir eu de désagréable dans sa vie passée. Quoi qu'il eût constamment recours à la raison & à la Religion, pour maîtriser son imagination, elle ne laissoit pas de lui offrir toujours des images tristes & noires, & d'exciter dans son esprit des idées qu'il détestoit. Toutes ces vérités dont il s'occupoit autrefois avec tant de plaisir, sembloient avoir perdu pour lui leur douceur & leurs charmes. Quand on se possède soi-même, on lutte, pour ainsi dire, avec la douleur, & on s'efforce de soutenir ses maux avec fermété. GELLERT tâchoit donc de se garder de toute impatience, il s'occupoit fréquemment de la Religion, il n'interrompoit

point

point ses exercices de piété; mais il s'affligeoit de ce que sa foiblesse l'empêchoit d'écarter les distractions, de rassembler ses idées comme il l'auroit voulu, dans les heures de recueillement, & de s'acquiter de ces devoirs avec autant de goût & de plaisir qu'il le faisoit précédemment.

L'Art & les secours des Médecins, n'adoucissoient que rarement son mal. Les Bains de Lauchstadt, & de Carlsbad, dont il fit usage, deux années consécutives, sç. en 1753 & 1754, lui procurèrent à la vérité quelque soulagement, mais n'eurent pas tout l'effet qu'il s'en étoit promis (1). Voici ce qu'il dit de son second Voyage. „ Mon séjour à Carlsbad, où le Dr. *Tilling*, d'Annaberg, m'accompagna, ne fut point agréable. A peine y eus-je été quelques jours, que je souhaitai d'en partir. Le digne M. *Tilling* m'a témoigné beaucoup d'amitié, & on ne peut rien ajouter à ses soins. Dieu veuille l'en récompenser! Et béni soit ce bon Dieu, qui m'a conservé pendant ce Voyage, & qui m'a maintenu dans une santé au moins supportable. GELLERT disoit que sa santé étoit supportable, parce qu'il ne fut point obligé de garder le lit, quoique d'ailleurs son oppression & ses angoisses résistâssent à tous les remèdes, & le rendîssent insensible à toutes les douceurs de la vie. Ni le changement d'air, ni l'exercice, d'ailleurs si salutaire, qu'il faisoit dans de petits

(1) *Journal* de 1754.

petits Voyages, ni le repos que lui procuroit la fuſpenſion de ſes travaux ordinaires, ni les nouvelles connoiſſances qu'il fit & les liaiſons qu'il forma avec pluſieurs Hommes diſtingués par leur rang & par leurs qualités aimables, ni la tendreſſe & les ſoins empreſſés de ſes intimes Amis, rien de tout cela, quelque ſenſible qu'il fût à tant de marques d'eſtime & d'attachement, ne pouvoit diſſiper cette triſteſſe involontaire, où ſon ame étoit plongée, ni lui rendre ſeulement une partie de ſon ancienne gaieté. Il ſe trouvoit trop heureux lors que ſon mal lui laiſſoit quelque relâche, & que de temps en temps un petit nombre d'heures lucides le récréoient un peu, après des ſemaines, des mois entiers de ténèbres & de mélancolie.

Ces ſouffrances, ſi rarement interrompues, étoient d'autant plus affligeantes pour lui, que la Religion même ſembloit lui refuſer ces ſoulagemens & ces conſolations, qu'il ne ſe laſſoit point de chercher dans la méditation de vérités du Chriſtianiſme, & dans un exercice conſtant de la prière. Mais plus ſes maux redoubloient, plus il étoit appliqué, & même juſques au ſcrupule, à prévenir les mauvaiſes influences qu'ils auroient pu avoir ſur ſa piété, ſur ſa patience, ſur ſa réſignation à la volonté de Dieu, & ſur ſon zèle à s'acquiter de tous ſes différens devoirs. Il veilloit donc ſans relâche ſur ſes penſées & ſur tous les mouvemens de ſon cœur; attentif à tous ſes diſcours, à toutes ſes actions pour qu'il ne lui échappât rien qu'il eût

à se reprocher; toujours en garde contre cette sensibilité excessive, qui est si naturelle aux gens valétudinaires, afin que son commerce ne devînt incommode ni à ses Amis, ni à ses Disciples qu'il travailloit continuellement à instruire & à perfectionner. Ne pouvant se rendre maître de cette tristesse insurmontable, qui uniquement produite par le mauvais état de sa santé, obscurcissoit, malgré lui, son ame, il vouloit au moins que personne n'en souffrît que lui seul. Le caractère aimable, doux & affectueux qui lui étoit propre, se peignoit sur toute sa physionomie, sur son front, dans ses regards languissans & mélancoliques, dans tout son air & toute sa contenance. Pour l'aimer, il ne falloit que le voir; & quand on l'avoit vu, on ne pouvoit mettre en doute s'il méritoit d'être aimé. On ne se lassoit point d'admirer cette vertu qui captivoit si promptement tous les cœurs, & l'on étoit touché de voir cette bienveillance universelle dont il étoit animé, ce desir de plaire à tous ceux qui l'environnoient, percer à travers les nuages que le sentiment de ses maux répandoit sur son extérieur. Mais rien n'est comparable à sa reconnoissance pour ceux de ses Amis, qui tâchoient de l'encourager & de le consoler dans ses peines. Son Journal en offre une preuve bien touchante; il y écrivoit leurs noms, en bénissant Dieu de lui avoir donné de tels Amis & en le priant de les récompenser. Lorsque son mal lui laissoit quelque heure de relâche, il se livroit avec une ardeur inexprimable

ble à des exercices de piété; il tâchoit d'enflammer de plus en plus sa dévotion, sa reconnoissance pour la Bonté de Dieu, & sur-tout pour le bienfait de la Rédemption. Quels que fussent d'ailleurs les accès de son hypocondrie, ils ne l'empêchoient jamais de vaquer au culte tant public que particulier, & de s'acquiter de tous les devoirs de sa vocation. Il n'y avoit point d'efforts qu'il ne fît pour bannir les distractions, qui venoient quelquefois troubler, malgré lui, ses exercices de piété; persuadé que ces distractions, innocentes sans doute quand elles sont absolument involontaires, deviennent criminelles lors qu'on ne les combat point autant qu'on le pourroit. Ses attentions sur sa santé étoient scrupuleuses, & jamais il ne s'écartoit des règles qu'il s'étoit faites à ce sujet, ne voulant pas avoir à se reprocher d'être cause lui même par sa négligence de l'augmentation de ses maux. Il avoit pris l'habitude d'étudier jusqu'à minuit; mais il s'abstint de ces veilles dès qu'il s'apperçut qu'elles mettoient son imagination trop en mouvement, & qu'elles lui occasionnoient des rêves pénibles. Il ne se peut rien ajouter aux efforts continuels qu'il faisoit, pour se perfectionner de plus en plus dans l'humilité Chrétienne: il reconnoissoit avec douleur qu'il avoit du penchant à la vanité, & s'appliquoit, de tout son pouvoir, à en étouffer les mouvemens dès leur naissance. Le bien qu'il faisoit, il souhaitoit de le faire uniquement par amour pour le bien; & il ne

redoutoit rien davantage, que d'avoir à se reprocher de s'être acquité de ses devoirs, plutôt par le desir d'être applaudi que par le sentiment intérieur de l'obligation qui lui en étoit imposée. Si dans l'état de souffrance qui lui étoit devenu habituel, il travailloit sincèrement à se perfectionner lui même, il ne s'appliquoit pas avec moins de zèle à rendre les autres meilleurs; & jamais il n'éprouvoit plus de joie que lors qu'il avoit lieu de croire que ses efforts n'étoient pas inutiles. Il avoit sur-tout la plus tendre compassion pour les jeunes gens qui tomboient dans le libertinage; & il travailloit avec une sollicitude paternelle, à les ramener de leurs erreurs, ou à préserver de l'égarement ceux qui étoient en danger de se laisser séduire.

La douce satisfaction d'y réussir quelquefois; le tendre attachement des Amis qu'il avoit dans tous les rangs & dans toutes les conditions; la confiance de tant de parens, qui croyoient ne pouvoir rien faire de plus avantageux pour leurs enfans, que de les abandonner à sa conduite; le respect & la reconnoissance des jeunes gens qu'il avoit instruits & conduits dans le chemin de la vertu; enfin les Lettres qu'il recevoit de divers Pays, & qui lui apprenoient le succès de ses Ouvrages, & le bien qu'ils opéroient avec la bénédiction de Dieu: c'étoient là tout autant de récompenses & de consolations, qui l'encourageoient à souffrir avec patience & avec sérénité, & à continuer ses utiles travaux malgré le déplorable état de sa

santé.

santé. Il arrivoit aussi assez souvent, que cette Providence en laquelle il se confioit & qu'il avoit toujours devant les yeux, lui ménageoit des soulagemens & des sujets de joie tout-à-fait inattendus. Les Gens de Lettres quand la piété & la vertu respirent dans leurs Ecrits, deviennent utiles aux autres sans le savoir eux-mêmes; & leur mérite fait quelquefois les plus vives impressions sur des cœurs nobles & généreux, & les porte aux plus belles actions de bienfaisance & de gratitude. GELLERT en a souvent fait la touchante expérience. Un vertueux Gentilhomme de Silésie, M. le Baron *de Craussen*, conçut pour lui tant d'admiration & d'amitié, qu'il lui écrivit pour lui offrir une pension annuelle, qui auroit fait honneur à la munificence d'un Prince. GELLERT lui en ayant témoigné sa vive reconnoissance, sans vouloir néanmoins accepter la pension, ce généreux Ami la fit à sa mère, & la lui continua tant qu'elle vécut; bienfait que ce tendre fils regarda toujours comme un des plus grands bonheurs de sa vie. C'étoit souvent avec des larmes de gratitude & de joie, qu'il parloit de ce témoignage honorable de l'estime & de l'amitié d'un Homme de bien.

Les exemples d'une telle bonté de cœur sont rares sans doute; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est la reconnoissance qu'un Officier Prussien témoigna à GELLERT d'une manière aussi inattendue qu'agréable (1). Les Ouvrages de notre

(1) En 1754; voyez la Lettre de GELLERT au Comte *Maurice de Bruhl*.

tre Auteur avoient vivement touché ce jeune Homme: il leur devoit son retour à la vertu & à la Religion; & depuis long-temps il souhaitoit de lui en marquer sa gratitude. Animé de ces sentimens, & se trouvant à Leipsick, où il étoit venu pour recueillir une succession de cinq à six mille écus, il chercha à faire connoissance avec GELLERT. Ils se virent deux fois chez un Ami commun. A la troisième rencontre, le hazard voulut qu'ils se trouvâssent seuls pendant quelques momens. L'Etranger saisit cette occasion. Ah! Monsieur, lui dit-il avec un épanchement de cœur qu'accompagnoit un aimable embarras, vous ne savez pas que je suis votre débiteur; oui, en vérité, je vous dois beaucoup, & je vous supplie de recevoir cette marque de ma reconnoissance, mais sur-tout ne me remerciez pas. En même temps, dit GELLERT, qui raconte cette avanture à son ami le Comte de B. il me glissa dans la main un papier qui renfermoit de l'argent. « Vous „ mon débiteur, vous Monsieur, que je n'a„ vois jamais vu jusques ici, & à qui je n'ai „ pas eu occasion de rendre le moindre service"? Oh! ne me refusez pas —— acceptez, de grace, acceptez. Vos Ecrits m'ont rendu meilleur, ils ont réformé mes principes, avantage plus précieux que si j'avois gagné le monde entier. Ah! voilà votre ami qui revient —— je vous en supplie ne résistez plus —— il ne faut pas qu'il soit témoin de ceci, & qu'il voie mon trouble. Je reçus le présent, continue *Gellert*, &

& j'étois si ému & si touché que je ne pus rien répondre. De retour au logis, j'eus une nouvelle émotion; car en ouvrant le papier j'y trouvai vingt louis. Cette émotion n'étoit point produite par la vue de cet or, — non assurément, l'or ne sauroit exciter une joie semblable à celle que j'éprouvai: il ne pénètre pas jusques à l'ame. Non, mon cher Comte: une pensée confuse & à laquelle j'osois à peine me livrer, parce que l'Etre suprême étoit présent à mon esprit, la pensée que je n'étois pas entièrement inutile au monde, une voix consolante qui me disoit intérieurement que je devois prendre courage, que ma vie n'étoit pas destinée à s'écouler toujours dans la tristesse & dans l'abattement: voilà ce qui me donnoit tant d'émotion. Tu as donc encore de la sensibilité, me disois-je à moi même! Il n'est donc pas impossible que tu sois encore vivement affecté. Ah! tu donnerois à ton tour, bien volontiers, cet or à quelque honnête homme, pourvu que tu pûsses conserver toujours l'impression que cet évenement a faite sur toi. Il n'y a rien, continuois-je avec un doux frémissement, il n'y a rien de si petit qui ne soit sous l'empire de la Divine Providence. Ne puis-je pas me flatter qu'elle a dirigé tout ceci pour ma consolation? Et quel n'est pas mon bonheur: avoir *rendu meilleur* un de mes frères! Je m'approchai de la fenêtre, & je regardai le Ciel —— Mais on éprouve quelquefois certains mouvemens qu'on ne peut, & qu'on

la sagesse & de votre propre conscience, vous aurez remporté un si noble triomphe, vous goûterez la joie la plus pure, content de vous même, vous bénirez l'ami fidèle qui aura osé vous représenter vos devoirs & vous animer à les remplir. Il y a des êtres méprisables qui deviennent nos flatteurs, pour nous rendre malheureux. Il y a des hommes vils qui ne peuvent pas souffrir que nous nous élevions au dessus d'eux par un vrai mérite, & qui ont recours à mille artifices pour nous rabaisser jusques à eux; en nous faisant partager leurs désordres & leur ignominie. Mais que vais-je vous dire là! Pardonnez au sentiment qui m'inspire toute cette morale: elle seroit offensante sans l'amitié qui la dicte; mais elle n'est que l'effusion d'un cœur qui vous estime, vous aime, & souhaite de vous aimer & de vous admirer éternellement".

Gellert étoit naturellement plus affecté qu'il ne l'auroit voulu des louanges, & des critiques dont il étoit l'objet; & il se plaignoit souvent à ses Amis de cette extrême sensibilité. Il n'y a point d'Auteur, quelque soin qu'il apporte à perfectionner ses Ouvrages, quelques pures, quelques excellentes que soient ses intentions, qui puisse espérer d'être à l'abri des traits d'une maligne critique. Il y a par-tout des ennemis du vrai mérite, qui s'attachent non seulement à déprécier les bonnes productions, mais encore à rendre suspect le caractère moral de l'Ecrivain. C'est le sort que Gellert

a

à eu pendant sa vie, aussi bien qu'après sa mort. Dans je ne sai quel Ecrit on osa l'attaquer tant sur ses Ouvrages mêmes, que sur la droiture de ses intentions & de ses vues. Un outrage de cette nature ne pouvoit que lui être très sensible; mais il le souffrit avec patience, quoiqu'il avouât que ce n'étoit pas sans peine qu'il triomphoit de son ressentiment. " Je veux, *dit-il dans son Journal*, regarder cette satyre, comme si elle n'existoit pas: que l'on me critique & qu'on m'outrage tant qu'on voudra, j'en aurai de la douleur sans doute, mais à coup sûr je n'y répondrai jamais. C'est à mes lecteurs à décider du rang que je dois tenir parmi les Ecrivains." Dans une Lettre de 1755, il dit en parlant de cette même Brochure: „ on prétend que le Baron *de* *, est l'Auteur de l'Ecrit où je suis si maltraité. En quoi puis-je avoir offensé cet Homme! Il faut certainement qu'il ne me connoisse point, pour me traiter d'une manière si outrageante, que je ne voudrois pas en user ainsi avec le plus méprisable des humains. Diffamer quelqu'un, tâcher de le rendre odieux à ses contemporains & à la postérité, ah! cela est horrible! mon cœur saigne quand j'y pense. Pourquoi ne suis-je pas resté plutôt dans une humble obscurité! Mais, me direz-vous, il faut avoir de la résignation, de la patience. — J'en conviens; mais il en coûte, & elles ne seroient point des vertus si elles ne coûtoient rien. Lors que je souhaite avec le Psalmiste, que je ne devienne point un sujet de

risée pour mes ennemis, je m'efforce de penser que notre ennemi même peut nous être utile, & doit nous rendre sages". Il y a des Auteurs, qui attaqués comme GELLERT, se taisent parce qu'ils méprisent leur adversaire: GELLERT se taisoit, sans être insensible à l'outrage, parce qu'il se croyoit appellé, dans cette occasion, à l'exercice de la patience & de l'humilité.

Le fléau de la Guerre qui depuis 1757 désoloit la plus grande partie de L'Allemagne & quelques Etats voisins, détermina GELLERT à s'éloigner, pour un temps, de Leipsick. Il voulut essayer, d'ailleurs, si un séjour un peu long à la campagne n'apporteroit pas quelque adoucissement a ses souffrances, en interrompant des travaux qui, depuis plusieurs années, tenoient son esprit dans une tention continuelle. Il se rendit donc à Bunau chez M. le Chambellan *de Zettwitz*, pour y jouir tant de la compagnie de ce Seigneur & de son Epouse, que de celle de M. le Comte *de Vitzthum* & de sa famille. Ces personnes si distinguées par leur naissance & leur mérite, l'honoroient depuis long-temps d'une amitié qui leur faisoit honneur à elles mêmes, & qu'il regardoit comme un des plus grands bienfaits de la Providence. Il n'avoit encore été qu'assez peu de temps chez eux, lors que l'approche des Armées l'obligea à suivre ses hôtes à Eisenberg. De retour avec eux à Bunau, il s'enrhuma dans une promenade qu'il fit un soir, assez tard, à *Meinweh*,

Terre

Terre appartenante à M. de *Schönberg*, qu'il comptoit au nombre de ses plus chers Amis. Une violente pleurésie fut la suite de ce rhume, & la fièvre qui s'y joignit devint si forte, que tant lui que ses amis commencèrent à craindre pour ses jours. Mais il devoit encore être utile au monde pendant quelque temps; & il se retablit contre toute attente. Ce bienfait de la Providence, les tendres soins de la Famille généreuse au sein de laquelle il avoit été attaqué de cette maladie; l'assiduité de M. le Docteur *Springsfeld*, Médecin à Weissenfels; l'attention du Commandant Prussien de cette Ville, qui ordonna qu'on laissât passer librement tous les messagers qui venoient y chercher des secours pour ce malade chéri; l'empressement de ses Amis de Leipsick qui vinrent le voir; tout cela pénétra son coeur de la plus vive gratitude. Il y avoit peu d'évenemens de sa vie, dont il parlât avec tant d'émotion que de cette délivrance. „ O que le premier pas vers l'Eternité, est un pas solemnel & redoutable, *écrivoit-il à un de ses Amis.* Quelle différence entre les idées que l'on se fait de la mort quand on jouit encore de la santé; & celles que l'on a lors qu'on se voit sur les bords du tombeau! Où est le Héros qui ne doive trembler dans ce moment terrible, si la Religion, semblable à un Ange du Ciel, ne vient le fortifier? Je croyois mourir; & cependant je vis encore par la Bonté de Dieu! O quel usage assez utile pourrai-je faire de cette vie, qui m'est donnée pour la se-

conde fois! Mais combien durera-t-elle; & supposé même qu'elle me soit encore long-temps continuée, ne s'écoulera-t-elle pas avec autant de rapidité que mes années précédentes?" Ce fut dans de tels sentimens, que Gellert reçut de nouveau la vie, dont il avoit déjà fait le sacrifice à la volonté de Dieu. Mais une constitution comme la sienne, éprouvée déjà par tant de souffrances, ne pouvoit se remettre que fort lentement d'une telle attaque, & jamais elle ne se rétablit entièrement. Son mal ordinaire, l'hypocondrie, revint avec la santé; & comme il ne prévoyoit pas qu'il eût beaucoup de soulagement à attendre d'un plus long séjour à la campagne, il se détermina à retourner à Leipsick, pour y reprendre ses occupations ordinaires.

Quelques mois après son retour, il reçut en 1758 la triste nouvelle de la mort d'un de ses plus chers Amis, M. le Baron *de Cronegk*. Cette perte lui fut d'autant plus douloureuse, qu'il avoit conçu les plus grandes espérances du bien que ce jeune homme pourroit faire dans le Monde, non seulement par ses rares talens, mais aussi par sa piété & ses vertus. „ *Cronegk*, écrivoit-il au Comte *M. de Bruhl*, notre cher *Cronegk*, nous a été enlevé le premier jour de cette année. Il est bien vraisemblable que ce n'est pas pour long-temps que je serai séparé de lui, & cependant cette perte m'a terrassé. A la première nouvelle de son décès, je me jettai en pleurant sur le lit où, moi-même il n'y a pas long-temps j'at-

j'attendois ma dernière heure (1). Cet excellent jeune Homme est mort de la petite Vérole. Il étoit en voyage quand cette maladie l'a surpris; & le neuvième jour elle l'a couché dans le tombeau. Il a prévu sa fin; & il l'a attendue avec fermété. Peu de jours avant sa mort, il écrivit à plusieurs de ses Amis d'Anspach, & il fit lui même des dispositions testamentaires, où je l'admire autant que dans ses meilleurs Ouvrages. En conséquence de ces dispositions, sa Bibliothèque sera partagée en trois portions. Son premier Gouverneur, le Chapelain *Rabe*, en aura une; le Poëte *Utz* une autre; & la troisième est destinée au soulagement de quelques pauvres. Son valet aura cent écus. Il m'a légué, comme un souvenir, son portrait & sa bague. Ce portrait d'un Ami plein de génie & de piété, est à présent sous mes yeux, & désormais hélas! il doit me tenir lieu du plus aimable des hommes. Ses dernières paroles ont été: *O mort où est ton aiguillon! O sépulcre où est ta victoire! Graces à Dieu qui nous a donné la victoire, par notre Seigneur Jésus Christ.* A présent il jouit de l'immortalité, & de l'amour du Dieu qu'il adore. Nous, mon cher Comte, nous regardons vers le Ciel, nous le suivons des yeux, & nous marchons après lui dans la carrière qu'il a si glorieusement fournie." GELLERT qui savoit

(1) GELLERT écrivoit ceci à Bunau, où il étoit retourné pour y passer quelques jours.

voit que la piété & la vertu, ne font jamais plus en crédit parmi les hommes, ni plus utiles au Monde, que lors qu'on les voit briller dans les perfonnes d'une condition diftinguée, ne parloit jamais de fon Ami *Cronegk*, qu'avec le plus vif intérêt & même avec une forte d'émotion. Dans fes Leçons même, il le propofoit comme un modèle aux Etudians de qualité, afin que des exemples choifis dans leur propre condition, les excitâffent à donner un nouvel éclat aux privilèges de la Nobleffe, en leur affociant la vertu & la piété, fans lesquelles ils ne fauroient avoir un prix réel.

C'eft ainfi qu'il mettoit tout en ufage pour augmenter l'utilité morale de fes Leçons, qui attiroient à Leipfick, malgré les troubles de la Guerre, un nombre confidérable de Gentilshommes de diverfes Nations, mais fur-tout des Royaumes du Nord. Depuis lors il s'attacha principalement à enfeigner les Belles-Lettres: plufieurs des Difcours adreffés à fes Auditeurs, & qu'on retrouve dans fes Oeuvres, prouvent avec quel foin il tâchoit encore de rendre ce genre d'inftruction, auffi moral qu'il eft fufceptible de l'être.

Il avoit déjà expliqué plufieurs fois la Morale de *Fordyce*, qu'il eftimoit beaucoup parce que cet Auteur, d'après les principes d'*Hutchefon*, fait dériver la Morale du fentiment de l'honnête & du beau. Mais cela ne fuffifoit point encore à fes vues, & il prit la réfolution de compofer lui-même des Leçons de Morale,

rafe. A la vérité on fouhaitoit de lui de nouveaux Ouvrages en Vers, & on lui reprochoit obligeamment de négliger la Poéfie; mais il croyoit en avoir perdu & le goût & le talent. „Ma verve m'abandonne, écrivoit-il à fon Ami le Comte *Maurice de Bruhl*; c'eft un avertiffement de ne plus compofer en Vers. Empêchez donc qu'on ne me faffe un reproche de mon inaction à cet égard; dites que perfonne n'eft obligé de faire des Vers quand il n'eft plus en état d'en compofer; qu'il y a une forte de mérite à s'arrêter à propos; & comme dit *Pope*, à ne pas preffer jusqu'à la lie les dernières gouttes de fon génie. Pour moi, mon cher Comte, je me trouve tous les jours plus froid, plus incapable de travail, & je gémis intérieurement d'avoir fi peu mis à profit mon exiftences. Ce qui m'étoit agréable autrefois, m'eft devenu indifférent, & ce qui m'étoit facile, eft devenu pénible. Cependant gardons-nous de nous plaindre. Dieu eft le maître de notre deftinée; & le devoir de l'homme eft de fe foumettre humblement aux chofes mêmes qui lui paroiffent les plus difficiles à fupporter. Notre fort eft toujours meilleur que nous ne l'avons mérité; fouvent ce n'eft que l'orgueil & la vanité qui en fouffrent; & notre vrai bonheur n'y perd point." Voilà quelles étoient fes penfées dominantes, quand il fe mit à compofer fon Cours de Morale. L'applaudiffement qu'il obtint, & le concours de Difciples empreffés à recueillir de la bouche de

cet aimable Mentor, des Leçons de ſageſſe pratique, ſurpaſſa ſi fort ſon attente, que cette partie des fonctions de ſon emploi devint un de ſes travaux les plus agréables. Le mérite de ces Leçons eſt ſi bien reconnu, par les heureux fruits qu'elles ont produits, que ſi quelqu'un s'aviſoit de le conteſter il révolteroit tous les bons eſprits. Des inſtructions académiques ſur la Morale, ne doivent pas ſans doute avoir la forme d'un Sermon ; mais on peut y mettre de la méthode quoiqu'elles n'aient pas l'air méthodique, & ſans paroître profond enſeigner par principes l'art de bien vivre. Faut-il donc s'engager dans une ſavante anatomie du cœur humain, ponr donner à l'homme, ſur ſa nature, ſes relations & ſes devoirs, les lumières qui lui ſont néceſſaires pour être heureux, pour bien apprécier ſes obligations, & connoître ſuffiſamment les règles de ſageſſe qu'il doit ſuivre ? Un luxe d'ornemens ſeroit fort déplacé dans des leçons de Morale ; mais on peut les propoſer avec une ſorte d'agrément & de grace qui, bien loin de nuire à l'effet, ne peut que l'augmenter. Et une Science quelconque doit ſe communiquer plus aiſément, quand celui qui l'enſeigne parle comme par une ſorte d'inſpiration, & quand il adopte plutôt le langage noble & ſoutenu d'un *Ciceron*, que le ſtyle obſcur & ſentencieux d'un *Chryſippe*. Gellert étoit ſur-tout un excellent Moraliſte pour les jeunes gens de diſtinction, parce qu'il s'attachoit bien plus aux

ob-

objets utiles que tous les hommes doivent connoître & avoir préfens à l'efprit, qu'aux idées neuves & extraordinaires; parce qu'en traitant les points de morale qui font aifés à comprendre, mais difficiles à mettre en pratique, il favoit leur donner un charme propre à fixer l'attention de fes Auditeurs; parce qu'il enfeignoit une morale philofophique à la vérité, mais qui perfectionnée à l'école du Chriftianifme, avoit acquis plus de lumières et plus d'empire fur le cœur; enfin parce qu'en exprimant pour elle la plus touchante gratitude, il indiquoit la Religion comme une guide fidèle dans le chemin de la vie.

Ce nouveau fervice rendu à la Jeuneffe Académique, ajouta beaucoup à fa célébrité: le mérite de fes Ouvrages en avoit jetté les fondemens; le zèle & les talens qui le rendoient le modèle des maîtres la foutint & l'augmenta. Peu de Savans d'Académie peuvent fe vanter d'un Auditoire auffi nombreux; fouvent on y comptoit jusqu'à quatre cent perfonnes & au delà. Mais ce n'eft pas feulement en public qu'il fe rendoit utile, il l'étoit auffi dans les entretiens familiers qu'il avoit avec fes Difciples. Sa porte ne leur étoit jamais fermée, chacun d'eux avoit un auffi libre accès auprès de lui, que s'il eût été feul à jouir de cette faveur. Dans ces converfations GELLERT n'avoit jamais l'air d'un Maître, il s'entretenoit avec ces jeunes gens comme avec fes Amis; il les écoutoit; il étudioit leur caractère; il par-

loit peu; mais il ne disoit rien qui ne fût réfléchi; en un mot tout jusqu'à son silence expressif, étoit propre à instruire; & peut-être que la société du Professeur n'étoit pas moins avantageuse à ses Disciples que ses Leçons mêmes. Il avoit tant d'ascendant sur la Jeunesse Académique; & il en étoit respecté au point qu'on s'abstenoit du vice & du libertinage, ne fût-ce que pour n'être pas privé de l'honneur d'être reçu chez GELLERT, & d'en être distingué.

Ses Ouvrages étoient toujours lus avec avidité, tant à Leipsick qu'ailleurs & inspiroient à ses Lecteurs de l'un & de l'autre Sexe le desir de l'avoir pour ami, pour conseiller, pour maître, pour juge de leurs productions. Cette confiance universelle qu'on avoit en lui, l'engageoit dans un commerce épistolaire très étendu, & qui lui devenoit souvent onéreux vu la foiblesse de sa santé, mais auquel il ne vouloit pas se soustraire parce qu'il lui fournissoit l'occasion d'être utile à ses correspondans. Ceux qui souhaitoient un bon Gouverneur pour leurs enfans, vouloient le tenir de la main de GELLERT. Il étoit d'autant plus circonspect à cet égard, qu'il savoit combien il est facile qu'avec les meilleures intentions du monde, on se trompe dans ces sortes de recommandations. Il étoit sur-tout singulièrement attentif au caractère moral des sujets qu'il proposoit. Il se donnoit aussi beaucoup de peine pour former lui-même de bons Gouverneurs; non seulement,

lement, à certaines heures, il traitoit de leurs devoirs dans ses Leçons publiques, mais il se faisoit aussi un plaisir de leur donner des avis & des directions, soit dans son cabinet, soit par Lettres.

Depuis le commencement de la Guerre, il y avoit à Leipsick un flúx & un reflux continuel d'étrangers, à cause des diverses Armées qui traversoient la Saxe ou qui la défendoient. Ces étrangers connoissoient GELLERT par ses Ouvrages, & il en étoit aimé & honoré autant qu'il pouvoit l'être de ses propres compatriotes. Bien que dans le tumulte des armes on ne fasse guère attention aux talens littéraires, il ne laissoit pas de recevoir des visites de tous ceux qui aimoient la Religion & les Lettres, ou qui vouloient pouvoir se glorifier d'avoir vu & entendu cet Homme qui, plus que tout autre Auteur, étoit le favori de sa Nation. Il n'étoit pas rare de voir à ses Leçons autant d'Officiers, que si son Auditoire eût été l'antichambre d'un Général. Les Princes *Charles* & *Henri* de Prusse, lui firent l'honneur de s'entretenir avec lui. Il parloit avec le plus grand respect & avec admiration de la bonté & de l'humanité de ces Princes, qui ne négligeoient rien pour épargner à la Saxe les malheurs de la Guerre qui pouvoient être évités, ou pour adoucir, autant qu'il étoit possible, ceux qui étoient absolument inévitables. „ Le Prince *Henri*, *écrivoit-il à une de ses Amies*, a voulu me voir, & m'a donné audience hier. J'y ai été

été avec plaiſir & je vous avoue que je l'ai quitté à regret — Je l'ai remercié avec un vif ſentiment de reconnoiſſance, au nom de la Patrie, de tout ce qu'il a fait pour nous ſoulager du fardeau de la Guerre. Cela a paru lui faire plaiſir — N'avez-vous rien à deſirer pour vous même, me dit-il, je ſerois charmé d'avoir occaſion de vous obliger ? Non, Monſeigneur; tout ce que j'oſe demander à V. A. c'eſt de nous continuer ſa protection — Mais ne pourrois-je pas rendre ſervice à quelqu'un de vos parens ou de vos amis? — Pendant toute la guerre vous n'avez pas discontinué de nous faire du bien à mes Amis & à moi." Ce grand Prince avoit beaucoup d'eſtime pour GELLERT, & il lui en donna une nouvelle preuve après la Guerre; car il lui fit préſent, par M. *de Kalkreuter*, du cheval qu'il avoit monté dans la Bataille de Freyberg. Tout le monde a ſu ce qui ſe paſſa dans la converſation que FRÉDERIC eut avec lui: le Poëte ne fut point ébloui de l'éclat du Héros, il montra autant de prudence & de ſageſſe que de liberté patriotique, & il mérita le jugement ſi avantageux que le Monarque porta de lui. Cet honneur, qui ſouvent a été dangereux non ſeulement à de Beaux-Eſprits, mais auſſi à des gens qui ſe piquent d'être Philoſophes, montre combien le nom & le mérite de GELLERT étoient célèbres. Le lieu où il avoit pris naiſſance, éprouva d'heureux effets de cette célébrité. Notre petite Ville, lui écrivoit

ſa

ſa Sœur, a été très peu chargée de logemens des Gens de guerre, & M. le Général *Hulſen* a fait déclarer expreſſément au Magiſtrat, que c'étoit par conſidération pour la perſonne & pour les Ouvrages du Profeſſeur GELLERT. Des témoignages auſſi extraordinaires de l'admiration qui lui étoit due, augmentoient l'eſtime qu'avoient pour lui ceux qui ne jugent que d'après les autres, & qui ſont moins frappés du mérite que des honneurs qu'on lui rend. Or plus de telles gens l'honoroient, plus il étoit en état de leur être utile.

Quelle que fût cependant la conſidération dont il jouiſſoit, & de quelque utilité qu'il fût à l'Univerſité, il n'y avoit encore d'autre emploi que celui de Profeſſeur extraordinaire; non que le Gouvernement pût l'oublier, mais parce qu'il n'y avoit point de Chaire de Profeſſeur ordinaire qui fût vacante dans la Faculté à laquelle il appartenoit. Des étrangers de la plus grande diſtinction tâchèrent de faire augmenter ſes émolumens. M. *Mitchel*, Envoyé d'Angleterre, s'y employa avec beaucoup de zèle, à l'insçu de GELLERT. Celui-ci en fut très reconnoiſſant, mais il s'oppoſa lui même au ſuccès de la ſollicitation. « Je puis vous aſſurer, écrivoit-il au Comte *Maurice de Bruhl*, que ce n'eſt pas à ma prière que M. *Mitchel* m'a recommandé. Je ne ſouhaite point d'emploi; je ſuis valétudinaire, & ne ſaurois eſpérer une longue vie. Je ne ſuis pas dans le beſoin, & Dieu me donne plus qu'à bien d'autres;

tres; que pourrois-je donc avoir à desirer? C'est ce que j'ai représenté à l'Envoyé lui même, mais inutilement. Priez M. votre Oncle que cette sollicitation étrangère, & à laquelle je n'ai aucune part, ne l'engage pas à chercher les moyens de me procurer une pension, dans des temps si fâcheux & où la misère de notre patrie est si grande."

Cependant une Chaire ordinaire de Philosophie vint à vaquer, par le mort du Dr. *Muller*, Philosophe qui avoit eu quelque réputation dans son temps. Aussitôt un Protecteur distingué des Sciences écrivit de Dresde à GELLERT, que la Cour étoit déterminée à récompenser son mérite, en lui donnant cet Emploi; & qu'il l'en avertissoit d'avance afin qu'il eût le temps de se consulter, & de voir s'il lui convenoit de l'accepter ou non. Tous ses Amis, *Ernesti*, *Wagner*, & sur-tout *Rabener*, le pressoient fortement de prendre une résolution conforme aux vues de la Cour. Comme il ne devoit presque qu'a son travail, les moyens de fournir, très médiocrement, aux nécessités de la vie, un revenu fixe & certain devoit lui être fort agréable dans l'état d'infirmité où il se trouvoit, & qui pouvoit empirer de jour en jour. Mais ce motif eut si peu de force sur son esprit, que nonobstant toutes les représentations & les instances de ses Amis, il refusa l'Emploi qu'on lui destinoit. Quelque fût son zèle pour le bien de l'Université, & avec quelque ardeur qu'il souhaitât de lui être uti-

utile, il se faisoit une si haute idée des devoirs qu'un Professeur ordinaire avoit à remplir, qu'il craignoit de ne pouvoir s'en acquiter dans toute leur étendue, à cause de ses indispositions continuelles. Il se fit donc un point de conscience de ne pas s'exposer à ce danger. „ Pourquoi vouloir, écrivoit-il au Comte *M. de Bruhl*, me procurer par votre crédit une Charge qui ne me convient point? Si je me suis refusé à vos instances & à celles de mes autres Amis, ne croyez pas que ce soit par une modestie outrée: ce sont, en vérité, des raisons de conscience qui m'ont déterminé; c'est ma maladie, mon âge, la diminution visible de mes forces. Si ce n'étoient pas là mes motifs, pourquoi déclinerois je un poste si avantageux? Je manquerois à mon devoir; j'agirois contre mes propres intérêts; je refuserois, par un pur caprice, de suivre les conseils de mes meilleurs Amis & de mes Protecteurs: c'est ce dont vous ne voudriez pas me soupconner. Ah! si vous étiez ici; si vous étiez témoin de mes infirmités; si vous saviez combien je souffre, principalement depuis deux ans, tantôt d'une poitrine foible & usée, tantôt de maux de tête continuels, tantôt de l'affoiblissement de ma mémoire, qui me rend toute application pénible, vous ne me conseilleriez certainement point de me charger d'un nouvel emploi. Mon refus ne sauroit être nuisible à l'Académie: le peu que mes forces me permettent encore, je puis le faire en qualité de Professeur extraordi-

dinaire. Si en 1751 on m'avoit offert l'emploi en question, j'aurois cru devoir l'accepter; mais en 1761, il est de mon devoir de prier qu'on m'en dispense. Mes Amis pensent comme des gens qui se portent bien, & ils ont raison; moi je pense comme un malade, & j'ai raison aussi. Ma résolution n'est pas dictée par la crainte du travail; c'est ce que prouvent & les Ouvrages que j'ai publiés, & les Leçons que je donne encore actuellement. Je n'ai plus les forces que j'avois il y a dix ans, & j'en suis affligé; mais quelle confusion ne me préparerois-je pas, si, croyant les avoir encore, je m'engageois moi même dans des embarras & des inquiétudes que j'aurois pu éviter!"

Ces représentations si fortes eurent l'effet qu'il desiroit, & il en fut aussi reconnoissant qu'on peut l'être quand on a reçu quelque faveur considérable. Du reste il étoit si éloigné de se relâcher dans ses fonctions académiques, qu'au contraire il s'y appliquoit presque au delà de ses forces, même dans les Leçons publiques que bien des Professeurs négligent sans scrupule: il vouloit écarter jusqu'au moindre soupçon qu'il préférât ses aises ou sa liberté, au bien de ses Disciples.

Ses besoins se réduisoient à peu de chose, parce qu'il étoit très modéré dans ses desirs, & qu'il ne recherchoit ni les commodités ni les amusemens que d'autres regardent comme des besoins. Il se confioit en la Divine Providence; & il s'y con-

fioit

soit entièrement, parce qu'il étoit convaincu que le nécessaire manque rarement à qui sait se contenter de peu. Cette confiance fut aussi, de temps en temps, justifiée & soutenue par quelques évenemens agréables. Un de ses plus chers Disciples lui faisoit déjà, depuis quelques années (en 1762), une pension de cent-cinquante écus, sans que le cœur reconnoissant de GELLERT pût découvrir son bienfaiteur; & je crois qu'en effet on ne le sut qu'après sa mort. Il ne se passoit presque point d'année, que GELLERT ne reçut par la poste des présens assez considérables, tantôt de cent, tantôt de deux-cent écus. Ceux qui les lui faisoient, ajoutoient un nouveau prix à leurs dons, par les généreuses mesures qu'ils prenoient pour ménager sa délicatesse & lui laisser ignorer à qui il en étoit redevable. La munificence du Souverain crut aussi devoir récompenser le modeste désintéressement avec lequel il avoit refusé jusqu'à deux fois l'Emploi de Professeur ordinaire. La pension qu'il recevoit comme Professeur extraordinaire, fut augmentée; & lors qu'en la personne de M. *de Mascov*, l'Allemagne eût perdu un de ses premiers & de ses meilleurs Historiens, & Leipsick un des principaux ornemens de son Université, la pension dont ce grand Homme avoit joui, fut assignée à GELLERT. Ce fut pour lui une nouvelle occasion de prouver sa modestie & son désintéressement. Dès qu'il fut instruit du dessein de la Cour, voici ce qu'il écrivit à son Ami le Comte *Maurice de Bruhl*. « La pension

qu'on me deſtine, eſt plus conſidérable que je ne le penſois; & je puis vous aſſurer que ce n'eſt que depuis hier que je ſai par mon frère qu'elle monte à 485 écus. Je n'en ſouhaite pas tant, mon cher Comte, & je ne crois pas devoir l'accepter. Car il vous ſouvient ſans doute que depuis dix ans, je reçois déjà, par ordre de la Cour, une penſion de cent écus. Or ſi je réuniſſois ces deux penſions, ce ſeroient donc 585 écus que j'aurois annuellement. C'eſt trop, & plus que je n'en deſire. On pourroit gratifier d'une partie de cette ſomme un autre Homme de Lettres; & il m'en reſteroit encore aſſez. Je croirois donc, mon cher Comte, qu'il conviendroit de réduire la penſion à 400 écus; de cette manière j'aurois encore annuellement 300 écus de plus que je n'avois juſques ici; & ſi Dieu ne permet pas que je devienne abſolument incapable de tout travail, cette ſomme ſera très ſuffiſante pour moi, & j'en aurai encore de reſte pour faire du bien à des perſonnes plus pauvres que je ne le ſuis. GELLERT alla même juſqu'à indiquer quelques Gens de mérite auxquels on pourroit donner les 185 écus qu'il faiſoit difficulté d'accepter. Mais on n'écouta point ſa délicateſſe; & la penſion entière lui fut aſſignée. Se trouvant ainſi beaucoup plus à ſon aiſe qu'il ne l'avoit été précédemment, il put conſacrer plus de temps encore à ſes Diſciples, & il ſe fit un plaiſir de les recevoir fréquemment chez lui, & de leur être utile dans des converſations familières.

Le

Le Roi AUGUSTE étant mort, FRÉDÉRIC-CHRÉTIEN parvint au Gouvernement. Ses éminentes qualités firent espérer à la malheureuse Saxe le retour de son ancienne prospérité. Ce Prince vouloit être non seulement le Souverain, mais aussi le Père, le Bienfaiteur, & le consolateur de ses Peuples qui, pendant tant d'années consécutives, avoient été si infortunés. L'un de ses premiers soins fut de protéger les Sciences: l'état florissant où elles avoient toujours été dans son Pays, l'avoient avantageusement distingué de la plupart des autres contrées d'Allemagne; mais il tâcha de leur donner un nouveau lustre encore, en accordant des récompenses aux Savans d'un mérite supérieur. Et ce bon Prince en fit plus à cet égard, dans un Règne trop court, que plusieurs Monarques qui se flattent d'être mis à côté des Trajan & des Antonins, n'en ont fait dans tout le cours d'une longue vie. Les talens & le mérite de GELLERT ne pouvoient échapper à un Souverain si éclairé. Il le distingua non seulement par les témoignages les plus flatteurs de son estime, mais encore par un présent très considérable; & il montra ainsi ce que les talens, l'habileté, le zèle pour le progrès des Sciences & de la vertu pouvoient attendre de son cœur bienfaisant. Ce Prince, si digne d'une longue vie, fut trop tôt enlevé à la Saxe, & sa mort prématurée plongea tous ses sujets dans la tristesse & dans le deuil. GELLERT le pleura comme les autres, & le desir d'immortaliser dans

ses vers un si bon Prince, lui fit regretter pour la première fois, d'avoir perdu cette chaleur d'imagination sans laquelle il n'y a point de Poésie. Le Fils & le Successeur de Fréderic Chrétien, eut pour GELLERT les mêmes sentimens que son Père. L'Electrice, qui aimoit & qui protégeoit les Sciences, connut tout son prix & le distingua particulièrement. Les Princes *Albert* & *Clément*, & la Princesse *Christine* lui firent souvent l'honneur de s'entretenir avec lui, & lui exprimèrent leur estime & leur bienveillance dans des termes qui faisoient autant d'honneur à leur cœur, qu'à leur esprit & à leur goût. S'il étoit aimé & considéré dans sa Patrie, il ne l'étoit pas moins dans les Pays étrangers. Il lui venoit fréquemment des diverses Provinces de l'Allemagne, de Livonie, du Dannemarc, de la Hongrie, des présens considérables que lui faisoient des inconnus, qui avoient été ses Disciples, ou qui étoient simplement les admirateurs de ses Ouvrages. M. *de Rochau*, de *Reckan*, qui avoit fait connoissance avec lui pendant la guerre, non seulement entretenoit avec lui un commerce épistolaire très régulier, mais lui donnoit aussi chaque année, malgré toutes ses résistances, des preuves de générosité qui eûssent honoré celle d'un Prince.

Dans de telles circonstances, GELLERT dont les desirs avoient toujours été très modérés, auroit pu être content & heureux, si seulement il avoit plu à la Providence d'adoucir ses maux corporels. Mais ses indispo-

sitions

ſtions continuelles ne lui permettoient pas d'éprouver une joie pure, dans les années même où il paroiſſoit jouir de tous les agrémens, de toutes les commodités de la vie qu'un Savant auſſi modeſte que lui pouvoit ſouhaiter. Il aſpiroit à une félicité plus noble & plus ſublime, & il ſentoit de plus en plus, au milieu des nuages dont ſon ame étoit enveloppée, le vuide & le néant de tous les avantages terreſtres. Ses ſouffrances continuelles le rendoient mélancolique, & ſa piété ſcrupuleuſe lui faiſoit quelquefois appréhender que cette triſteſſe inſurmontable ne procédât de quelqu'autre cauſe que des maux corporels. Il deſiroit cette paix intérieure, qui eſt produite par un vif ſentiment de la Religion & des avantages ineſtimables qu'elle aſſure aux hommes. Mais plus ce deſir étoit ardent, moins il oſoit croire que pour jouir parfaitement de cette paix tant ſouhaitée, il faut avoir auſſi une certaine meſure de ſanté, qui lui manquoit. Il eſt vrai qu'il y avoit déjà long-temps que dans l'examen & les réflexions qu'il avoit coutume de faire à la clôture de chaque année, il comptoit parmi les principales graces de Dieu, celle d'avoir préſervé ſon cœur & ſa conduite de tout déſordre volontaire. Mais cela ne lui paroiſſoit pas devoir ſuffire pour le tranquilliſer entièrement ſur ſon état ſpirituel, parce qu'il ne trouvoit pas que ſes prières, ſes exercices de dévotion, ſes méditations ſur l'Eternité, ſes efforts pour ſe perfectionner euſſent le degré de ferveur & de

de zèle qu'il auroit fouhaité. Et bien loin d'attribuer ces défauts à fon état de fouffrance & d'épuifement, il rejettoit cette idée de peur qu'elle ne lui infpirât une dangereufe indulgence pour fes foibleffes, propre à retarder encore fes progrès dans la perfection. Cet excès de fcrupule, & fon attention continuelle fur les mouvemens mêmes les plus involontaires de fon cœur, le rendoient mécontent de lui-même, & pouvoient augmenter fa mélancolie au lieu de la diminuer. Cependant quand fes fouffrances s'appaifoient, la Religion faifoit alors fur fon cœur des impreffions plus vives & plus douces. Ses Amis affurent auffi, que quelque accablé qu'il fût fous le poids de fes maux, un changement foudain s'opéroit en lui, fa voix fe ranimoit, fes regards devenoient plus fereins quand l'entretien rouloit fur la Religion, la vertu & la piété. Et cependant il n'ofoit, dans fes heures de trifteffe en tirer aucune conféquence en faveur de fon état fpirituel. Cette rigueur eft fans doute exceffive, mais la fource en eft bien refpectable. En attendant comme il fondoit l'efpérance de devenir meilleur non fur fes propres forces mais fur la Grace divine, elle le garantiffoit des illufions auxquelles il eût pu fe livrer, en fe croyant plus avancé dans la piété qu'il ne l'étoit en effet. Elle le préfervoit auffi de l'extrême trifteffe qui nait du mécontentement de foi-même, & qui jointe à fa mélancolie naturelle l'eût rendue infupportable. Elle redoubloit fon zèle pour

la

la vertu, sa vigilance à éviter le mal, & sa circonspection dans toutes ses démarches. Les saintes Ecritures étoient pour lui ce qu'elles devroient être pour tout Chrétien, l'Ouvrage qu'il aimoit & consultoit le plus. En lisant ce Livre sacré, ainsi que tout autre Ecrit sur la Religion, il avoit grand soin de s'en appliquer les vérités & les préceptes, dans la vue de corriger ou de perfectionner ses penchans. Quoiqu'il ne remportât pas toujours de ses prières la consolation qu'il en espéroit, ce ne fut jamais une raison pour lui de s'abstenir de prier; quand il s'apperçut qu'il n'avoit plus la force de prolonger ces actes de dévotion autant qu'il l'auroit souhaité, il résolut de prier plus fréquemment, & l'habitude de cet exercice si salutaire pour l'ame contribua beaucoup à ses progrès dans la piété. Si tant de précautions & de soins ne vinrent point à bout de surmonter entièrement les inquiétudes, auxquelles sa mélancolie lui donnoit un penchant continuel; au moins il leur dût la force de s'appliquer sans relâche à remplir tous ses devoirs. Peut-être il est peu d'hommes dont la vie aît été semée d'autant de jours ténébreux; cependant tous ses jours étoient utiles, & sans doute il est peu de personnes qui puissent montrer un meilleur emploi de la vie la plus heureuse.

Gellert prouva donc de nouveau par son exemple, que des maux soufferts avec constance produisent toujours des effets salutaires, bien qu'ils

qu'ils retardent la jouissance des plaisirs que la piété est en droit de se promettre. Eh quelle source d'instructions & d'encouragemens, un tel exemple ne fournit-il point à ceux qui sont appellés à combattre des maux à peu près semblables ?

Quand l'ame de celui qui les endure, remonte sans cesse aux vues bienfaisantes de l'Être qui les dispense, elle triomphe à la fin du sentiment de la douleur; elle éprouve, si ce n'est une joie constante, au moins un calme habituel. Gellert en fit la douce expérience; car durant les cinq dernières années de sa vie, il parvint, malgré le déplorable état de sa santé, à goûter une paix intérieure peu différente de celle qui faisoit l'objet de ses vœux. Son Journal fournit la preuve de ce changement; s'il renferme encore les plaintes que lui dictoit son humilité sur la foiblesse de sa foi & la tiédeur de sa dévotion, au moins il n'offre plus, ou très rarement, l'expression affligeante des reproches & des scrupules que sa mélancolie occasionnoit si souvent autrefois. C'est avec les sentimens les plus humbles, qu'il se rend compte des dispositions de son cœur: c'est toujours à Dieu, jamais à lui-même, qu'il attribue le bien qu'il a fait. Mais il s'applique avec plus de confiance les promesses de la Grace divine; il considère ses maux comme des épreuves qu'il est appellé à subir avec patience; s'il sent que sa foi est encore foible, il se console en voyant qu'elle est au moins sincère; cette idée l'excite à surmonter les inquié-

tudes

tudes qui pourroient encore troubler fon cœur, parce que Dieu a moins d'égard au degré qu'à la fincérité de la foi. Enfin il reconnoît avoir un fentiment plus vif de la grace & des bienfaits de Dieu, & s'exhorte à ne point s'allarmer de ce qu'il n'éprouve pas toujours des mouvemens diftincts de paix & de joie célefte *en croyant*, parce que l'Auteur de fon falut eft un Sacrificateur compatiffant qui fupporte nos foibleffes, & guérit nos infirmités. Sur-tout les jours folemnels où il s'approchoit de la Table du Seigneur, étoient devenus pour lui des jours beaucoup plus confolans. „ J'exalte, *dit-il* (1), l'infinie miféricorde de Dieu, qui s'eft déployée aujourd'hui en ma faveur. Quelque imparfaite que fût ma préparation à cet acte facré, & quoique j'euffe defiré que ma fenfibilité fût plus vive, au moins n'ai-je eu aucune diftraction, aucun doute, aucune penfée dont j'aie fujet de m'inquiéter. J'ai prié avec zèle, j'ai écouté le Prédicateur avec attention, & au milieu de mes infirmités fpirituelles & corporelles, la parole de grace me confole; je fuis certain d'obtenir le pardon de mes péchés pour l'amour de Jéfus Chrift, les fecours du St. Efprit qui me font néceffaires pour fortifier ma foi & purifier mon cœur, & je jouis de l'efpérance de participer à la vie éternelle."

Ce n'eft point à la diminution de fes fouffrances qu'on peut attribuer cette heureufe révolu-

(1) *Journal de* 1765.

volution. Le mal qui le tourmentoit journellement & dont on ignoroit la source, résistoit à tous les remèdes. Ses amis lui conseilloient d'essayer encore l'usage des eaux de Carlsbad; parce qu'au moins elles ne lui avoient point été nuisibles, & que la distraction & l'exercice pouvoient lui être favorables. GELLERT suivit en 1763 l'avis de ses Médecins; cete cure n'empira point son état, mais ne produisit pas tous les effets qu'on s'en étoit promis. Cependant le séjour de Carlsbad lui fournit mille agrémens. Il eut l'avantage d'y faire connoissance avec des personnes du rang le plus distingué, qui se félicitoient à leur tour de rencontrer un Auteur célèbre, qui depuis long-temps avoit acquis leur estime. La relation de ce voyage, adressée à une de ses intimes Amies, est si intéressante, sur-tout par le portrait de ses nouvelles liaisons, qu'on perdroit trop à ne pas l'entendre parler lui-même. « Réjouissez vous, mon Amie, réjouissez-vous avec moi! Après sept semaines de séjour à Carlsbad, je suis de retour dans le lieu que j'avois quitté plein de soucis, & j'y reviens plus calme si ce n'est mieux portant. Quoiqu'il en soit, j'ai rempli un devoir dont j'étois comptable à ma santé, disent mes Médecins; ainsi ma conscience est satisfaite, & c'est toujours un grand point. S'il plait à Dieu de faire servir ce moyen ou quelque autre, au soulagement de mes maux, je le regarderai comme un bien-

fait

fait précieux. Mais s'il ne juge pas à propos de m'en délivrer, ni même de les adoucir, il me donnera la force de les supporter avec patience & d'en tirer des fruits salutaires; & cela même encore est un grand bienfait, quoi qu'il ne soit pas d'ordinaire l'objet de nos desirs: nous préférons tous d'être affranchis de la misère; mais notre cœur n'entend pas ses vrais intérêts, ou bien il est trop avide. —— Un des plaisirs qui m'attendoient à mon arrivée, c'étoit votre Lettre dont je vous remercie du fonds de mon cœur. Je suis bien sûr que vos prières & vos vœux pour mon bien-être m'ont toujours accompagné. C'est une raison de plus pour vous aimer, pour me réjouir du bonheur dont vous jouissez loin de moi, & pour vous donner sans cesse de nouvelles marques de ma reconnoissance & de mon amitié. Mais, direz-vous, ce seroit me prouver ces sentimens que de me faire une relation circonstanciée de votre séjour à Carlsbad —— Une relation circonstanciée? Cela sera difficile. Et que sauriez-vous d'intéressant si je vous disois que tous les jours à cinq heures du matin je me rendois à la source; que j'y buvois, en plein air, huit, dix, & jusqu'à quinze verres d'eau chaude, parlant tantôt à l'un, tantôt à l'autre & le plus souvent avec moi-même; qu'après qu'une heure & demie s'étoit écoulée de la sorte, je montois à cheval suivi d'un domestique; je chantois une Hymne du matin, puis regardois souvent à ma montre

pour

pour savoir quand je serois délivré du tourment de cette course; que le Général *Laudon*, monté sur le cheval blanc qu'il avoit à la bataille d'Hochkirch, m'accompagnoit quelquefois; que de retour à la maison, j'y lisois pendant un quart d'heure dans un de mes *deux* Livres; que je prenois du chocolat; que tout accablé de lassitude je m'habillois pour me rendre à la promenade publique, où je me livrois à l'entretien de ceux qui, par ennui, par curiosité, par amitié, ou à cause du rapport de nos maux, m'adressoient la parole. Que sauriez-vous donc, ma chère Correspondante, quand je vous aurois raconté tout cela? Et cependant mon Journal de Carlsbad offre peu de choses plus intéressantes que celles-ci; car l'après dîner (excepté les quinze verres d'eau) se passoit comme la matinée: loisir ennuyeux, propos sur le bon ou le mauvais effet de la cure, complimens réciproques, louanges que je ne méritois point, questions auxquelles je n'aimois point à répondre, invitations que je ne pouvois accepter, courses à cheval qui tantôt me faisoient souffrir du froid tantôt m'accabloient de chaleur. La nuit, quelle heureuse circonstance! me dédommageoit des fatigues du jour, & me faisoit supporter ce Carlsbad, si triste pour moi, & où je me rappelle que cherchant la solitude sur ses plus hautes montagnes, j'ai versé, il y a déjà dix ans, bien des larmes amères.

Mais vous pourriez me dire un mot sur vos nouvelles connoissances? — Je puis vous les

les nommer, Mademoiselle, mais non vous les *peindre* avec exactitude. Il faut bien observer pour faire de bons portraits; & vous savez que toute application est défendue aux Buveurs d'au. Une de mes premières connoissances, & en même temps l'une des plus intéressantes, est le Général *Laudon*, homme d'un caractère singulier; sérieux, modeste, moitié triste à peu près comme moi, qui cause peu, à peu près comme moi, mais qui s'exprime avec sens & justesse; ne parlant jamais de ses exploits & rarement de son métier, il écoute avec attention, & l'on retrouve dans ses manières & dans tout son extérieur, la bienséance & l'aimable simplicité qui règnent dans ses discours. Il est bien fait, sans être grand; maigre, mais pas au point où je le suis; son regard est réfléchi, & ses yeux enfoncés sont d'un gris clair à peu pres comme les miens. Ce ne fut que peu-à peu qu'il en vint à causer familièrement avec moi; & je pense que mon air mélancolique me valut sa confiance. Ah!, me dit-il un jour en me rencontrant dans l'allée, je vous chercherois souvent, mais j'ai peur de vous paroître importun. Dites-moi, Monsieur le Professeur, me demanda-t-il une autre fois, comment il est possible que vous ayez pu écrire tant d'Ouvrages & y mettre tant de gaieté? En vous voyant je ne le conçois point. —— Je vous l'expliquerai, répondis-je; mais auparavant, Monsieur le Général, dites moi comment il est possible que vous

vous ayez gagné la Bataille —— la Bataille de KUNNERSDORF & pris SCHWEIDNITZ dans l'espace d'une nuit? —— En vous voyant je ne le conçois pas. Dans ce moment je le vis rire pour la première fois; d'ordinaire il se borne à sourire. Il s'étoit exactement informé de mes goûts; ne m'invitoit jamais à sa table que quand il y étoit seul; ne faisoit servir presque autre chose que des mêts légers; ne m'offroit que de mon propre vin; me laissoit parler à cœur ouvert & parloit de même; permettoit que je me retirasse bientôt après le dîner; en un mot, se conformoit, presque en tout, à ma volonté. Je ne lui ai rien entendu dire que de bon; & il m'a toujours paru religieux. Il a voulu que je lui composasse une petite Bibliothèque; & il regrette beaucoup de n'avoir point fait d'études. Mais en vérité, sa pénétration naturelle & son esprit d'observation suppléent au défaut de connoissances; d'ailleurs il aime fort la lecture. Que pourrois-je vous donner qui vous fit plaisir, me demanda-t-il un jour, je voudrois bien le savoir. —— Monsieur le Général, quand vous me donneriez tout l'Univers, dans les circonstances où je suis, le don me feroit indifférent. Son Neveu, Lieutenant dans le Régiment de *Laudon*, me fit part du desir qu'il avoit d'étudier encore, & me pria d'engager son Oncle à lui permettre de passer un an à Leipsick. Volontiers, dit le Général, si vous souffrez qu'on le recommande à vos soins. Quand il vouloit me parler confidemment, il m'é-

m'éloignoit de la compagnie pour me conduire dans une allée écartée, & personne alors ne venoit nous interrompre. Nos adieux ont été courts. „ Ce que je viens de dire, c'est à votre probité que je le confie —— Portez vous bien, je vous donnerai de mes nouvelles. " Adieu, mon cher Général, que Dieu vous protège & bénisse vos jours ".

„ Quelles sont, dites vous, vos autres connoissances? Le Comte *U* . . . homme très expérimenté & d'un grand sens, vif encore quoique chargé d'années, qui m'a traité avec distinction, & ne m'a fait d'autre chagrin que d'être sourd & de m'obliger à des efforts de poitrine quand il m'adressoit la parole ".

„ Le Comte *Th* * son gendre, jeune homme doué du meilleur cœur, & qui a pris beaucoup d'attachement pour votre ami. Il vint à moi, chargé, disoit-il, de m'apporter des complimens de Vienne, de la part de Mr. S * * * ce fut ainsi que commença notre connoissance. Je lui demandai le lendemain comment Mr. S * * * avoit pu savoir que je viendrois à Carlsbad. Ah, me dit-il, j'étois pressé du desir de vous connoître, & je vous ai tenu ce propos pour avoir occasion de vous parler. — Personne n'a été plus assidu auprès de moi, n'a eu plus d'attentions à mon égard, n'a plus cherché à prévenir les autres en ma faveur que ce Comte *Th*. Je parlerai de vous à mon Impératrice, me dit-il, & de la connoissance que nous avons faite; cela me donnera du relief. Il me pria de lui envoyer mes Ouvrages quand je se-

rois

rois de retour à Leipsick. Mais, pourquoi, Monsieur le Comte? Vous les avez tous, ou du moins vous m'avez dit qu'on pouvoit les trouver à Vienne. Cela est vrai, Monsieur le Professeur, mais je voudrois que vous me les donnâssiez pour les tenir de vous, & avoir occasion de vous écrire & de vous en remercier. Après qu'il m'eût fait ses adieux & au moment où il alloit sortir de chez moi, survint une pluie abondante. Je suis charmé qu'il pleuve, dit-il, voilà un prétexte honnête pour rester encore quelques instans. Il est gai, plein de bonté & de franchise. Ah! que n'ai-je étudié à Leipsick! c'étoit là son regret. Il avoit oui dire que le caffé m'étoit défendu & qu'on m'ordonnoit le chocolat; aussi-tôt il m'apporta deux livres de son chocolat de Vienne. Sa Femme est aimable & sa Mère ne l'est pas moins.

Le Général Z** vieux, honnête & religieux Militaire, avec lequel je m'entretenois volontiers. La foiblesse & les blessures de sa tête l'obligeoient de garder son chapeau même à table. Je lui conseillai de résigner son poste, & de ne plus vivre que pour se préparer à la mort. Je fus charmé de voir qu'il aimoit tant sa fille, jeune personne de vingt & quelques années, qu'elle étoit pour ainsi dire sa seule compagnie. Se promenoit-il, elle le suivoit; alloit-il en voiture, on la voyoit à côté de lui.

Monsieur *de Z*** de Silésie, le plus malade & le plus patient de tous ceux qui se trouvoient aux Bains, étoit rongé de goutte, mais auf-

aussi-tôt que ses douleurs lui laissoient un instant de relâche, son visage exprimoit une pieuse sérénité. Porté en litière par ses vassaux, il avoit fait quarante milles de chemin pour arriver à Carlsbad; il y a pris les eaux, & l'enflure qu'il avoit aux pieds a prodigieusement augmenté. Depuis plusieurs mois il ne mangeoit plus de viande; ensuite il a même renoncé au pain; de l'eau, de la soupe, & du baume d'*Hofmann* voilà toute sa nourriture. Je lui ai fait de fréquentes visites, à la fin jusqu'à deux ou trois par jour, & lui ai donné un Ouvrage de piété qui m'a attiré de sa part mille bénédictions. Je fus un de ceux qui environ quinze jours après son arrivée, lui conseillèrent de retourner chez lui. Il avoit joui de la meilleure santé jusques dans les dernières années de la guerre; mais la frayeur que lui ont donné les Croates, peut bien être l'origine de la goutte qui le tourmente, à l'âge de soixante trois ans. En prenant congé de moi: quelle parole de consolation, dit-il, me donnez-vous à méditer durant ma route? Homme cher & souffrant, lui répondis-je, pensez souvent à ces paroles: *Ne crains point car je suis avec toi! Ne sois point étonné, car je suis ton Dieu! Je suis ta force & ton aide & je te maintiendrai par la dextre de ma justice* (1). Il joignit ses mains tremblantes, tourna ses yeux vers le Ciel, & pleura. Sa litière l'a heureu-

(1) *Esaie* XLI: 10.

reusement conduit jusqu'à Zittau; voilà tout ce que j'ai appris sur son compte."

„Et voilà aussi où mes nouvelles se termineront dans cette Lettre. Une multitude de gens à Carlsbad, (bon Dieu! comment ai-je mérité celà!) m'exprimoient à l'envi l'intérêt le plus tendre, les vœux les plus touchans pour mon bonheur, me remercioient de mes Ouvrages & en particulier de mes Cantiques; tant il est facile de gagner l'affection des hommes, quand on s'est efforcé de mettre au jour des productions utiles, & qu'on y a réussi jusqu'à un certain point."

„Adieu, mon Amie, saluez de ma part vos parens, votre sœur, &c. &c. &c. *Leipsick* le 25 Août 1763".

La santé de GELLERT, sans avoir empiré, n'étoit pas devenue meilleure par l'usage des eaux; cependant comme il paroissoit avoir la force de soutenir cette cure, ses Médecins furent d'avis qu'il la réitérât, & s'en promettoient de bons effets, parce que le siège du mal paroissoit sur-tout être dans les intestins. Il se laissa donc persuader de retourner à Carlsbad; mais ce Voyage, accompagné des mêmes agrémens, fut tout aussi infructueux que celui de l'année précédente. „Enfin, (écrit-il à cette même personne, à qui la relation qu'on vient de lire étoit adressée,) enfin je suis revenu, sans accident Dieu merci, de mon second, & j'espère de mon dernier voyage à Carlsbad. Je vous l'ecris avant d'en faire part à mes autres amis,

car

car je fais que vous attendez cette nouvelle avec impatience, qu'elle vous fera plaisir, & que vous vous joindrez à moi pour louer Dieu de ce bienfait. L'histoire de cette cure est à peu-près la même, que celle de l'année passée. J'ai pris les eaux durant trente quatre jours, sans en être ni plus malade, ni mieux portant qu'à mon arrivée à Carlsbad. Toujours j'étois le premier à la source, le premier à cheval, le premier à la promenade; recherché, examiné, questionné par toute sorte de gens bons ou mauvais; tantôt honoré d'une tendre compassion, tantôt confusionné, quelquefois même tourmenté par les louanges qu'on m'adressoit. J'ai retrouvé plusieurs de mes connoissances de l'Eté précédent, comme le Comte U ***. & sa femme, qui non seulement m'ont témoigné beaucoup d'estime, mais encore une confiance particulière; la Comtesse, en prenant congé, m'a fait présent d'un Livre de l'Archiduchesse Isabelle, décédée depuis peu, & y a mis son nom. J'ai revu aussi le Général Z***, qui m'embrassa cordialement aussi-tôt qu'il m'apperçut, & m'apprit qu'il alloit célébrer de nouvelles noces, dans sa soixante cinquième année. Au lieu du Général *Laudon* qui ne se trouvoit plus là, j'ai renouvellé connoissance avec un Général Prussien, Mr. de S** homme plein de probité & de lumières, que j'avois vu à Leipsick il y a quelques années. Dans un entretien où présidoit la confiance, il m'avoit parlé alors des

 cir-

circonſtances qu'il regardoit comme les plus heureuſes de ſa vie, & dont il ne pouvoit asſez bénir la Providence: c'eſt d'avoir eu un Père religieux, dont l'exemple avoit eu de bonne heure une heureuſe influence ſur lui; un bon Gouverneur qui, durant une année, l'avoit inſtruit avec ſoin, & lui avoit inſpiré du goût pour la Religion; enfin une Compagne, dont l'amour & la ſageſſe l'avoit aidé à ſe corriger de pluſieurs défauts, à ſe rendre plus attentif ſur lui-même, & à devenir tous les jours & meilleur & plus ſatisfait de ſon ſort. Il avoit perdu cette femme eſtimable; ſon cœur étoit déchiré par ce ſouvenir; & il ne pouvoit parler d'elle ſans répandre des larmes. Je lui avois conſeillé de ſonger à un ſecond mariage; & quand il m'a revu à Carlsbad, il m'a préſenté à ſa Femme, en lui diſant: Voici l'Ami qui m'avoit encouragé à chercher mon bonheur dans une nouvelle union; & je dois lui dire en votre préſence que je l'ai trouvé. Il avoit d'abord jetté les yeux ſur la ſœur de ſa première Epouſe; mais elle vint à mourir, & avant de quitter le monde, elle lui recommanda la perſonne qui eſt aujourd'hui ſa Femme; ce mariage eſt très aſſorti & très heureux. Elle voulut me ménager une petite ſurpriſe agréable, ſans doute à cauſe de l'obligeant propos de ſon mari quand il me la fit connoître; & comme elle avoit appris, je ne ſais comment, que j'aimois les fleurs, elle m'en envoya le lendemain un très beau bouquet. Il me fit grand plaiſir; mais ma

joie

joie fut courte: le matin que je le reçus, j'étois encore à la source; & toutes les Dames qui se trouvoient là s'assemblèrent autour de mon bouquet comme des abeilles, & je fus forcé, bien à regret, de le distribuer entre elles ".

« A peine étois-je arrivé à Carlsbad, que Mademoiselle *de Sab* * *, suivie de Mlle *P* * *, entrèrent dans ma chambre pour me souhaiter la bien venue. Après trois jours d'une marche incommode & fatigante, ce fut pour moi le premier moment agréable. Vous jugez, mon Amie, que je me suis attaché de préférence à voir la Comtesse, la santé de sa fille ne lui permettant pas d'accepter aucune invitation; c'est avec elles que j'ai mangé le plus souvent & le plus volontiers. Ces deux Dames m'auroient appris, si je ne l'avois sçu déjà, que le vrai mérite, quand il est accompagné de modestie, attire par-tout, & obtient de tout le monde l'approbation, l'amour & le respect. Les personnes mêmes qui par orgueil national considèrent peu les Etrangers, & suspectent nos vertus, parce que nous professons une autre foi, faisoient en faveur de la Comtesse & de sa fille, une exception à la règle. La Comtesse V * *, (voilà ce que j'ai entendu répéter à des habitans d'Autriche & de Bohème,) est une femme que chacun doit estimer. Sa fille, par son air de douceur & de bonté, n'avoit qu'à se montrer pour plaire. Les Comtesses U * * * & T * * * s'attachoient à tous ses pas, & lors de son dé-

part elles traverſèrent, en carroſſe avec moi, une partie de la Ville pour l'accompagner, & leurs regards attendris ſe prolongèrent ſi longtemps ſur elle, que j'eus de la peine à retenir mes larmes".

„Mais vous voulez ſans doute que je vous parle de mes nouvelles connoiſſances? Et bien, mon Amie, en voici quelques unes. Le Comte H * * un des grands Seigneurs de Vienne & ſon Epouſe. La Comteſſe V * * m'en avoit parlé avec beaucoup d'éloges; & en effet j'ai trouvé en eux des perſonnes d'un rare mérite. Comme il aime les Lettres, & qu'il eſt d'une ſanté délicate, il ſe rapprocha bientôt de moi, & dès le premier moment ſut me rendre ſon commerce auſſi aiſé qu'agréable. Les traits de ſon viſage ne le diſtinguent pas moins du commun des hommes, que la bonté & la droiture de ſon cœur. Son front très élevé a quelque choſe de grave & de ſpirituel; il a de grands yeux bleus à fleur de tête qui ſemblent prêts à ſortir de leur orbite; un nez aquilin d'une grandeur extraordinaire; & ce viſage, tout ſingulier qu'il eſt, plait cependant quand on l'a vu quelquefois, parce qu'il promet de l'eſprit & de la candeur. Il a viſité, ainſi que la Comteſſe, la plupart des contrées de l'Europe, & paroît n'avoir pris des Nations étrangères que ce qu'elles ont d'eſtimable. Un jour que nous parlions de la vie des Courtiſans, je vais rarement à la Cour, me dit-il, & ma ſeule ambition eſt de m'acquitter fidèlement des devoirs

de

de mon emploi; mais toutes les fois que je m'y rends, j'ai la satisfaction de voir mes Souverains, me solliciter d'y venir plus souvent; les Favoris de leur côté m'y reçoivent bien, parce qu'ils sont persuadés que je ne suis là ni pour leur nuire ni pour m'avancer."

„ La Comtesse a beaucoup d'esprit, sans chercher à le faire briller; beaucoup de savoir vivre, sans qu'on se trouve mal à son aise avec elle; les manières du grand monde, mais de ces manières qui préviennent & qui plaisent, parce qu'elles sont l'expression d'une bonté naturelle. Elle est déjà dans l'automne de sa vie, & toujours encore la joie & les délices de son Epoux; & lui qui approche de la vieillesse est toujours le plus cher objet des affections de sa Compagne. Je puis dire avec vérité n'avoir jamais vu, parmi les Grands, de couple plus tendre, une union plus touchante. Il aime à faire de longues promenades à pied; & j'ai vu la Comtesse gravir les plus hautes montagnes, & y rester seule avec lui pendant des heures entières; de même elle le suivoit à cheval dans la prairie, sans autre compagnie que la sienne. Dans les assemblées, s'appercevoit-elle que le jeu le fatiguât, aussi-tôt elle le délivroit de cette gêne, en prenant sa place. J'ai ouï dire qu'elle portoit toujours de très beaux diamans; je puis vous assurer, & vous me croirez sans peine, que je n'y ai jamais fait attention; mais le portrait de son mari qu'elle porte toujours au bras, & dont la ressemblance est par-

faite, voilà ce qui m'a souvent frappé chez une Dame mariée déjà depuis seize à vingt ans. Regardez, me dit un jour le Comte en ouvrant sa tabatière, voyez ma Fille âgée de six ans; c'est l'unique objet de mes soins & de mes espérances sur la terre. Cette chère Enfant n'a pas encore eu la petite-vérole. —— A peine étoient-ils partis, qu'un domestique vint m'apporter de la part du Comte six bouteilles de vin de Tokay. Je causai avec cet homme, & ne pus m'empêcher de lui dire que j'admirois l'éloquente affection avec laquelle il parloit de ses maîtres. „ Ah! *ma dit-il*, nous „ sommes tous ainsi dans la maison; & celui „ qui n'auroit pas les mêmes sentimens, ne „ seroit pas souffert parmi nous. Monsieur „ le Comte a des domestiques qui le servent „ depuis vingt ans, & qui n'ont point encore „ entendu de sa bouche une parole sévère. „ Nos Maîtres nous traitent comme leurs en„ fans; il faut bien que nous soyons fidèles, & „ honnêtes. Aussi nous servons tous par at„ tachement; & l'ordre & la bonne conduite „ règnent dans la maison. " —— Ainsi les bons Maîtres forment les bons domestiques".

„ Encore une Dame de Vienne, la Comtesse T*** Celle-ci n'a point la noble figure ni le charme des manières de la Comtesse H***, non, elle a plutôt l'air triste, mais en même temps c'est un air de bonté; sa physionomie n'annonce que cette vertu, mais quand on lui parle, on lui trouve autant d'esprit que de modestie;

ce n'eſt pas un esprit original, mais un esprit formé par la lecture, l'expérience & la réflexion, & guidé par un excellent cœur. Elle eſt reſtée à Carlsbad beaucoup plus long temps que la Comteſſe H. * *; auſſi nos entretiens ont été plus familiers & plus ſuivis. *Madame*, lui dis-je un jour que nous avions traité pendant long-temps le chapitre de l'éducation, *après tout ce que je viens d'entendre, je ſouhaiterois que l'Impératrice vous confiât le ſoin d'élever une des Archiducheſſes.* „ Vous vous trompez, *répondit-*„ *elle*, dans la bonne opinion que vous avez „ de moi. J'ai éprouvé qu'il eſt tout diffé-„ rent de bien raiſonner ſur l'éducation, & „ de pouvoir ſurmonter les obſtacles ſans nom-„ bre qu'on y rencontre, & ſur-tout à la Cour. „ Je l'ai rempli, pendant ſix mois, ce poſte; „ puis mécontente de moi-même, malade de „ corps & d'esprit, je l'ai réſigné. Par excès „ de zèle à tâcher que tout ſe fît bien, je ne „ venois presque à bout de rien: mon grand „ défaut étoit de ne pouvoir cacher à propos „ ni les impreſſions de joie, ni le méconte-„ ment que j'éprouvois. Même quand je gar-„ dois le ſilence, mon viſage exprimoit, mal-„ gré moi, ce qui ſe paſſoit dans mon cœur; „ ainſi je donnois occaſion à ceux que je de-„ vois gouverner, de prendre de l'empire ſur „ moi. Il eſt difficile d'élever ſes propres en-„ fans, mais infiniment plus de faire des édu-„ cations étrangères, quand on n'eſt pas doué „ pour cela de talens naturels, & qu'on n'a

„ d'autre guide que son zèle & les règles du „ bon sens. Je ne connois qu'une femme qui „ soit tout à-fait propre à élever les enfans „ des autres, c'est Mme *de Beaumont*. Ma fille, que vous connoissez, *continua-t-elle*, a „ été plus formée par mon exemple, car je ne „ l'ai point perdue de vue, que par mes instructions; plus par mon commerce & l'extrême tendresse qu'elle a pour sa mère; plus „ par la bénédiction divine que j'ai implorée tous „ les jours, que par ma sagesse & mon habileté". Cette fille, qui est déjà une personne faite, est en vérité du caractère le plus aimable; & elle a beaucoup de rapport avec Mademoiselle *de Sch.***"

« Je ne puis passer sous silence la Comtesse H.** Dame Silésienne. Elle est Chanoinesse, & étoit venue à Carlsbad pour faire plaisir au Prince son frère. Elle a beaucoup de raison, d'esprit & de lecture; & elle m'honore de sa bienveillance. Ce n'est ni une Madame de H.** ni une Made. de T** mais elle ne laisse pas d'être une des personnes les plus estimables que j'aie rencontré aux eaux, & dont la Comtesse V.** en particulier fait le plus grand cas. Elle retourne à son Chapître qui est sur terre de l'Empire; & il m'a fallu promettre de lui envoyer mes Ecrits. Son frère est aussi un homme de mérite, très éclairé & très modeste".

« Ici le Prince *de Z**** me revient à l'esprit; & pourvu que vous ne me soupçonniez pas de vanité, je vais vous faire part des choses obligeantes qu'il m'a dites. Il passoit par Carls-

Carlsbad & alla dîner chez la Comtesse U * * il avoit entendu parler de moi, & desiroit de me parler; mais la Comtesse U * * * ne savoit comment s'y prendre, parce que j'avois refusé sa table, une fois pour toutes, à cause de mes indispositions. Elle fit donc prier la Comtesse V * * de m'engager à venir la voir à l'issue du repas, parce qu'elle avoit quelque chose de fort pressé à me dire. Je m'y rendis, & j'y trouvai le Prince de Z * * * Il débuta par me dire: Monsieur le Professeur, mon fils cadet, votre grand ami, ne me pardonneroit pas d'être venu à Carlsbad sans vous avoir parlé. Quand il a bien rempli sa journée, qu'il a été docile & diligent, on lui permet pour sa récompense de lire pendant une heure dans vos Ecrits. Ce sera une grande joie pour lui, si je lui apporte vos complimens & l'assurance de votre amitié. — J'ose en prier Votre Altesse, & en même temps je la supplie d'assurer le Prince, que je connois de bien meilleures récompenses de son application que la lecture de mes Ouvrages. —— Là dessus il me dit beaucoup de choses flatteuses que j'écoutai sans rougir, mais presque en silence. En prenant congé de lui, je le remerciai encore de la protection qu'il avoit accordée à ma Patrie. —— Il n'y a point à se récrier là-dessus, Monsieur le Professeur; mes intentions étoient bonnes; j'aurois voulu, peut être aurois-je du en faire davantage."

„ Voilà à-peu-près toutes les petites anecdotes de

de mon séjour à Carlsbad ; elles sont bien arides, bien peu intéressantes ; mais vous verrez par l'écriture, mon Amie, que c'est la main d'un malade qui les a tracées, & c'est pour vous seule qu'elles le sont."

« Nous avons quitté Carlsbad le deux de ce mois ; aujourd'hui nous sommes au cinq ; & sur la route aussi bien qu'ici à Bonau d'où je vous écris, j'ai plus souffert & plus perdu durant ces cinq jours, que je ne l'avois fait pendant les cinq semaines précédentes. C'est ainsi que Dieu juge à propos de m'humilier, pour que les louanges des hommes n'enflent point mon cœur d'orgueil & de présomption, & afin que lors qu'ils n'observent en moi rien que d'estimable, je sois d'autant plus attentif à me souvenir des défauts & des fautes dont ils sont bien loin de me soupçonner, & qui en effet doivent échapper à leurs regards. Il en est de l'approbation des hommes comme des richesses : c'est un bienfait précieux dont il faut bénir le Ciel, mais qu'il est facile d'y trop abandonner son cœur ! —— Je terminerai cette Lettre par quelques observations. J'ai trouvé cette fois-ci à Carlsbad, parmi les personnes d'un mérite rare & solide, moins d'Hommes que de Femmes. —— Plusieurs de ceux qui viennent aux eaux, y sont d'un commerce plus agréable qu'ailleurs, & sans le savoir eux mêmes, ils se déguisent jusqu'à un certain point. Ceux qui ont quitté leurs affaires ou le soin de leur maison, sentent le charme de la liber-

liberté, & deviennent plus liants, plus affables. Ceux qui ont de la hauteur, s'appercevant qu'il n'est point d'agrément pour eux s'ils ne daignent s'abaisser, deviennent plus traitables. Et, comme on sait d'avance que ce n'est que pendant trois ou quatre semaines qu'on occupera ce théâtre, la plupart des personnages s'efforcent à y jouer un beau rôle, & pour mériter l'applaudissement, ils vivent en gens de bien. Plusieurs commandent à leurs passions, parce que la cure l'exige, & que tout cède alors à la crainte de souffrir. Les malades se contraignent de peur que leur humeur chagrine ne fasse fuir loin d'eux les gens qui se portent bien —— Ainsi pendant quelques semaines, le séjour des Eaux rend les hommes sociables, complaisans, modestes, compatissans, affables; & sur une centaine de personnes qu'on y rencontre, à peine en découvre-t-on quelques unes qui ne paroissent pas douées d'une belle ame. C'est pourquoi je me suis toujours informé de ce qu'elles étoient hors du séjour de Carlsbad."

« Encore un mot sur le Prince L ***: j'ai peu joui de la société de ce Seigneur, que j'aime & que j'honore beaucoup. Je n'ai fait avec lui qu'une seule promenade à cheval; & n'ai mangé que deux fois à sa table, quoiqu'il dépendît de moi d'y venir tous les jours. Chez lui il étoit toujours entouré, on s'empressoit de lui faire la cour, & dans l'allée je n'étois pas maître de moi même. Je n'ai pas peu perdu à cette privation; car vous savez combien

bien ce Prince a de mérite. La Princesse sa femme est bien digne de lui." —— ——

« Il faut pourtant que je vous raconte un petit désastre qui m'est arrivé à Carlsbad, qui m'a fait beaucoup de peine dans le temps, & qui m'en fera toujours. Dès le commencement de la cure, mes dents, déjà malades, avoient souffert de la quantité d'eau brûlante que j'étois forcé de boire; à la fin, les choses en sont venues au point qu'il m'en a coûté, —— ah! j'aurois mieux aimé perdre tous mes Livres, bien qu'ils ne me soient rien moins qu'indifférens — qu'il m'en a coûté la dent supérieure du milieu, la dent la plus nécessaire pour parler, & qui, depuis long-temps, avoit perdu ses deux voisines. Soyez tranquille, me dit le Médecin, témoin du chagrin que j'éprouvois, il y a ici un habile Dentiste de Prague qui remplace très bien les dents qu'on a perdues; appellé comme vous l'êtes à parler en public, il faut absolument que vous ayez recours à lui. J'envoyai tristement chercher le Dentiste. Il me promit des merveilles, revint le lendemain, me martyrisa avec des instrumens meurtriers, & à force de coups de lancette & de lime m'enfonça dans les gencives une rangée de trois dents. J'endurai tout, & au milieu de mes souffrances je me rendis chez la Comtesse V * * pour y dîner; mais ne voilà-t-il pas qu'avec mes nouvelles dents je ne puis ni parler, ni manger, ni dormir. L'après midi je fais revenir le Dentiste,

je

je le prie de me délivrer de mon tourment, & de ne plus me parler à l'avenir de dents factices. Voici trois ducats pour votre peine, &c., ajoutai-je avec aigreur, reprenez ces dents & gardez les jusqu'à ce que je vous les demande. Ainsi j'avois perdu une dent indispensable, trois ducats, & toute une journée. Le matin, car le Docteur & le Dentiste avoient tout ébruité, je reçus maintes félicitations sur le bon succès de l'opération, le soir autant de complimens de condoléance. Pendant que je me tenois à la fenêtre encore tout occupé de ces pertes, je vis passer un vieux & honnête Juif, frappé de paralysie depuis long-temps, traîné par sa femme & deux de ses enfans, & qui étoit venu à Carlsbad de quarante milles au delà de Varsovie; n'es tu pas bien plus heureux que cet homme, me dis-je à moi même? Tu es en état de parler & de marcher, & il ne peut plus faire ni l'un ni l'autre: ah garde toi bien d'être ingrat!"

« Au moment que nous arrivions à Carlsbad, & au milieu d'un violent orage, on y enterroit le Comte *Esterhasi*, autrefois Envoyé à notre Cour. Il étoit parti malade de Vienne, & se croyoit sûr de trouver sa guérison aux Bains; il but six gobelets d'eau le soir même de son arrivée, dormit bien, recommença le lendemain & le troisième jour fut le terme de sa vie. Seigneur, apprends nous à méditer salutairement sur la mort! c'est avec cette pensée que je pris possession de ma chambre."

La

„ La Comtesse V ** & le Prince L *** m'ont sollicité de faire un voyage à Dresde avec eux; mais ma santé ne m'a point permis d'écouter cette proposition, & j'ai préferé de reprendre ma pénible route par Annaberg, Chemnitz & Bonau. —— —— Adieu, mon Amie, présentez les assurances de mon estime & de mon amitié à vos parens, votre sœur, vos frères &c. &c. *Bonau* le 7 & le 8 Aout 1764."

„ Encore une petite avanture afin de remplir cette page. Je passois un matin à cheval devant la nouvelle source, quand un Cavalier se mit à courir vers moi, & d'un air très honnête vint arrêter mon Coursier. „ Pardonnez-„ moi une question indiscrette, Monsieur le „ Professeur, je suis le Baron *de S.* ** de „ Silésie, il me semble que je connois votre „ cheval pie, & je serois curieux de savoir „ s'il y a long-temps que vous l'avez. " Depuis quand je l'ai, Monsieur le Baron? je ne puis pas vous le dire au juste; —— depuis plus d'un an. —— Mais vous voulez savoir peut-être d'où il me vient? des écuries du Prince Henri de Prusse. —— „ Ah! je „ sais tout actuellement. Son Adjudant gé-„ néral, Mr. *de Kalkreuter*, m'a acheté ce „ cheval pour le Prince, qui l'a monté dans „ toutes ses marches. Oh! combien je suis char-„ mé de le voir en votre possession! je vous ai-„ me tant Mr. le Professeur, & c'est un si „ bon cheval, dont moi-même j'ai souvent

„ fait uſage". Je le remerciai ſincèrement & le priai de ne pas revendiquer ſes anciens droits ſur cette monture".

Gellert qui s'acquittoit volontiers, non ſeulement de ce qu'il regardoit comme un devoir, mais auſſi de ce que les autres lui repréſentoient comme tel; avoit entrepris ce voyage bien plus par obéiſſance, que dans l'eſpoir d'en obtenir quelque ſoulagement. C'eſt de la mort ſeule qu'il attendoit la délivrance de ſes maux, & tous les jours il ſe familiariſoit davantage avec l'idée de ſa fin, qu'autrefois il ne pouvoit enviſager ſans crainte. Il ſentoit ſes forces diminuer de plus en plus, les occupations mêmes auxquelles il vaquoit depuis tant d'années lui devenoient pénibles, parce qu'une peſanteur habituelle l'empêchoit de s'y livrer, avec un eſprit libre & ſerein. Afin donc d'œconomiſer, le plus qu'il étoit poſſible, les forces qui lui reſtoient à conſacrer au bien public, il ſe renferma dès lors dans le cercle des connoiſſances qu'il avoit acquiſes, & tâcha de les rendre auſſi utiles à ſes Auditeurs, qu'on pouvoit l'attendre d'un maître tel que lui. L'empreſſement à ſuivre ſes leçons n'avoit pas diminué, & ſoit qu'elles euſſent pour objet les Belles-Lettres, ou la Morale, elles étoient auſſi inſtructives auſſi intéreſſantes que jamais; même ſon air de langueur, ſa voix affoiblie, ſes regards doux & abattus, leur donnoient quelque choſe de plus touchant encore. Sans qu'il eût déjà atteint la vieil-

lesse, il avoit la dignité d'un sage Vieillard, qu'une jeunesse attentive écoute avec amour & respect, parce que la gravité même du maître, portoit l'empreinte de la bienveillance & de la bonté. Les leçons qui sortoient de sa bouche, avoient l'attrait d'une belle soirée d'été, au moment où le soleil jette ses derniers feux, quand son absence enlève à la nature l'éclat dont elle brilloit, sans lui ravir ses charmes. On sait dans sa Patrie avec quel succès, durant les dernières années de sa vie, il donna diverses fois des Leçons publiques en présence de l'Electeur, de son illustre Maison & de sa Cour, depuis 1765 jusqu'en 1769. Les larmes qu'il faisoit verser à ses Auditeurs, montroient combien ils étoient touchés, non seulement des choses qu'il disoit & de la manière de les dire, mais encore du mérite personnel de l'Orateur. Le Souverain, aussi bien que l'Electrice sa Mère, lui donnérent les plus fortes assurances d'estime, & des témoignages particuliers de leur faveur. En 1767 on l'avoit écouté avec tant de plaisir, que l'Electeur lui fit demander une copie de ses Leçons de Morale, voulant disoit il, s'en servir pour sa propre instruction: un cœur tel que celui de Gellert, dut éprouver alors un sentiment bien doux, quelque détaché qu'il fût de tous les intérêts de la terre.

L'année suivante, la diminution visible de ses forces, lui fit naître l'idée de résigner son emploi, de se retirer à la campagne auprès de quel-

ques

ques Amis, & de ne s'occuper plus que de sa fin. Mais il renonça bientôt à ce projet ; il sentit moins vivement le besoin de la retraite, que l'obligation d'instruire les Etudians par ses leçons, ses conseils & son exemple, aussi longtemps que ses forces ne l'auroient pas totalement abandonné ; & cela même étoit, sans doute, la meilleure préparation à la mort dont il sentoit les approches Plus il avoit de zèle pour le bien de ses Disciples, plus il s'affligeoit de leurs égaremens ; & pour les ramener il leur adressoit le langage, tout à la fois sérieux & tendre, d'un Père & d'un Ami. Ces jeunes gens en étoient touchés, parce qu'ils étoient remplis de vénération & d'attachement pour leur Maître. Il l'éprouva d'une façon bien remarquable en 1768, environ un an avant sa mort, quand tout à coup un malheureux esprit de trouble & de division, vint s'emparer de la Jeunesse Académique. GELLERT appréhendoit vivemement que ce désordre ne fît du tort à l'Université, qui depuis un demi siècle se distinguoit par la sagesse & la décence des Etudians ; & pour arrêter les progrès du mal, il termina de son propre mouvement une de ses Leçons de Morale, par de graves & touchantes exhortations à la paix & aux bonnes mœurs. Elles eurent assez d'efficace pour engager ses nombreux Auditeurs à s'exciter les uns les autres à rentrer dans le devoir par égard pour leur Maître. Il est vrai que les troubles recommencèrent au bout de quelques jours ; mais

dans ce temps même de vertige & de désordre, les Etudians ne laissèrent pas de donner des preuves non équivoques du respect qu'ils avoient pour GELLERT. Le Gouvernement souhaita qu'il renouvellât ses exhortations dans un autre Discours ; & quoi qu'il eût très peu de temps pour le composer, & que d'ailleurs sa santé fût dans un état deplorable, ses remontrances durent faire une grande impression sur ceux de ses Disciples à qui il restoit quelque sensibilité.

« L'Etranger & le Citoyen, Messieurs, les Grands & le Peuple ont toujours regardé notre Académie comme une Ecole de bienséance & de bonnes mœurs. Veillons, je vous en conjure, au maintien de sa réputation, que la licence peut ternir, & travaillons à lui rendre un nouveau lustre en y faisant régner l'ordre & la paix. Qu'ils sont nécessaires aujourd'hui ces avertissemens, ces prières que je vous adresse ! Eh! de qui serez-vous plus disposé à les entendre que de la part d'un homme dont vous connoissez l'attachement & le zèle, qui s'intéresse vivement à votre honneur, à vos plaisirs, à votre vraie félicité, d'un homme enfin qui a eu le bonheur de gagner votre estime & votre affection. Vous m'écouterez donc, ô mes chers Disciples! cependant ce n'est pas moi seul qui vous parle, c'est au nom & par ordre de mon Souverain & du vôtre, du Souverain auquel je me fais gloire d'obéir, moi qui enseigne, tandis que quelques uns de ceux qui m'écoutent sont bien éloignés, peut-être, de chercher leur

gloire dans cette soumission. C'est donc au nom du Souverain que je dois vous dire — mais, ce n'est pas à vous que je m'adresse, Disciples vertueux, animés du noble desir de vous instruire, c'est à un petit nombre de jeunes gens inquiets & légers, que je dois exposer des verités importantes qu'ils semblent avoir perdues de vue; c'est à eux que je déclare que dans une République sagement ordonnée, on ne peut sans crime s'ériger en défenseur de ses prérogatives, de ses libertés, de ses droits prétendus ou réels, au lieu de recourir à l'autorité souveraine; c'est à eux que je déclare qu'exciter un tumulte nocturne, c'est renverser les loix, troubler le repos général, offenser grièvement un Public respectable: c'est eux que j'avertis qu'un pareil tumulte, contre l'intention même de celui qui le cause, peut conduire, pensée funeste! peut conduire au crime affreux d'ôter la vie à son semblable; enfin c'est à eux que je déclare, que celui qui enfreint les loix du Souverain, enfreint les loix de Dieu même. Eh! qui es tu, jeune homme, pour oser volontairement & de sang froid te rebeller contre ton Dieu!»

« Eh quoi, mes chers Concitoyens, dans les heures tranquilles de la nuit, tandis que des cœurs pieux élevés au Ciel, invoquent & bénissent leur Dieu; tandis que des malades étendus sur leur couche, soupirent après la consolation & le repos; c'est alors que les cris, le tumulte, la violence interrompent la prière du Chrétien, redoublent les gémissemens du

malade, troublent la méditation du Savant qui veille pour éclairer le monde, ou les travaux de l'Artiste qui s'occupoit encore pour notre utilité ou nos plaisirs. —— Et nous pourrions contempler d'un oeil tranquille cette dépravation des moeurs, ce désordre inconnu jusqu'ici dans ces lieux? Ah! plutôt j'irois me précipiter aux pieds de mon Prince, qui aime l'honnêteté, la retenue, la sagesse, qui les enseigne par son exemple, j'irois, non pour solliciter une grace qu'il m'a permis de lui demander, mais pour le conjurer d'en user sévèrement, de faire tomber le poids de sa disgrace sur les esprits turbulens & sur les libertins, afin de rétablir les moeurs parmi nous; ou bien je lui demanderois, pour grace unique, de souffrir que mes jours languissans, mes derniers jours s'écoulent dans un lieu plus paisible que Leipsick, séjour autrefois si tranquille, & si cher à mon cœur, mais hélas! où je ne puis plus enseigner avec succès l'art de bien vivre. »

« Ah! mes Concitoyens, mes Amis, Elèves de cette Université, Enfans de Parens respectables, au nom desquels je vous parle en ce moment, non ce n'est pas ainsi qu'il faut se conduire: ah! plutôt, ayez devant les yeux *toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables & de bonne renommée, toutes celles où il y a quelque vertu & quelque louange, pensez à ces choses!* C'est là ta gloire, ô Jeunesse, ta vraie gloire & devant Dieu & devant

vant les hommes ; & tu aimerois mieux la chercher dans l'approbation de quelques jeunes inconfidérés, qui ne connoiffent ni leurs intérêts, ni les tiens, ni l'honneur, & qui dans peu d'années n'auront plus de relation avec toi, que de la trouver cette gloire dans l'approbation & l'amour des hommes raifonnables, de tes protecteurs, de tes maîtres, de ceux enfin d'où dépend ta fortune! Et pourrois-tu fans rougir rechercher par des moyens violens, de jour & à la face des hommes, ce que tu ofes chercher quand la nuit te couvre de fes ombres!"

„ O mes frères, dans quel lieu les Étudians jouiffent-ils de plus de confidération, de plus d'agrémens qu'ils en ont toujours trouvé dans notre Académie ? N'avons nous pas des Spectacles, des Concerts, des Jardins, des Maifons de Campagne, des Bibliothèques, des Cabinets publics? N'avons-nous pas des tables ouvertes, des fecours de toute efpèce pour ceux qui ne font pas dans l'aifance? Les Directeurs de l'Univerfité ne gouvernent-ils pas avec douceur ? Le Magiftrat ne veille-t-il pas avec follicitude à la fûreté publique? Le Gouverneur exerce-t-il fur nous un autre empire que celui d'un Père fur fes Enfans? Et nous ne ferions pas confifter notre gloire, notre reconnoiffance à mener fous leur domination, une vie chrétienne & paifible, *en toute piété & honnêteté*! C'eft dans l'efpérance de voir mes vœux exaucés que je quitte cette Chaire, où j'aimerois mieux ne remonter ja-

 mais,

mais, si mon espoir étoit déçu, si mes sollicitations paternelles étoient rejettées."

GELLERT n'éprouva point ce chagrin, & l'on sait que cette exhortation contribua beaucoup au rétablissement de l'ordre & du repos public. Cependant sa santé s'affoiblissoit de jour en jour, & il ne goûta plus jusqu'à sa mort ce degré de soulagement qu'il avoit encore éprouvé quelquefois durant les années précédentes. Le danger de son état produisit une affliction presque générale. L'Electeur y fût très sensible; & afin de faciliter au malade un exercice qui pouvoit lui être salutaire, il donna ordre qu'on choisit parmi ses chevaux le plus doux & le plus sûr, pour lui en faire présent. On ne peut être plus reconnoissant que ne le fût GELLERT de ce témoignage de la bonté de son Prince. Aussi dans une Lettre, où il fait part à quelques-uns de ses Amis du présent qu'il avoit reçu, de la curiosité avec laquelle on examinoit & le cheval & ses ornemens, & de tous les propos tenus à cette occasion, on retrouve une sorte de gaieté qu'on n'étoit plus accoutumé de lui voir. Mais son corps étoit si épuisé par ses longues souffrances, qu'il n'étoit plus capable de soutenir l'exercice même le plus doux. Cet état de foiblesse l'empêcha de faire à ses Ouvrages, dont on publia une nouvelle Edition en 1768, les changemens qu'il avoit projettés.

" La situation de ma santé, *dit-il dans sa* Pré-

Préface, m'interdisant toute correction, j'aurois supprimé volontiers une partie de mes Ouvrages, si j'en eusse eu le droit. Je suis donc obligé de les livrer de nouveau au Public, tels à peu près qu'ils étoient lors qu'il a daigné les recevoir si favorablement; & j'ose me flatter qu'il fera grace à leurs défauts en général, & en particulier à certains morceaux des productions de ma jeunesse, s'il juge que le reste puisse être de quelque utilité. Seulement j'ai fait quelques changemens dans mes Pièces de Théâtre, parce que la représentation rend ce genre d'Ouvrage plus susceptible que tous les autres, de faire de mauvaises impressions sur les cœurs, & qu'on ne sauroit être trop prudent & trop circonspect sur tout ce qui peut intéresser le goût, & les mœurs. » Il dédia en 1769, cette nouvelle Edition à l'Électeur de Saxe. « Avec quelle bonté, *écrit-il dans son Journal*, cet excellent Prince ne m'a-t-il pas reçu, quelle réponse obligeante est sortie de sa bouche, quand je lui ai dit que le but de cette Epître dédicatoire étoit moins de lui marquer une reconnoissance qu'aucune expression ne pouvoit rendre, que de rappeller au Public combien je devois à mon Prince, & combien la Saxe est heureuse d'avoir un pareil Souverain. *Ah! je vous en remercie*, me dit-il, *cela ne peut que me faire honneur; votre nom est célèbre par-tout.* Au moment où j'allois me retirer: *N'entendrai-je pas encore une de vos Leçons de Morale*, me dit-il, *lors que j'irai à Leipsick pour la Foire pro-*

chaine? Bientôt après je l'ai donnée cette Leçon, & Dieu soit loué, ce n'a pas été sans fruit; elle avoit pour sujet l'empire qu'on doit avoir sur soi-même. J'ose à peine dire combien l'Electeur & l'Electrice m'en ont remercié. Ainsi Dieu m'a fait la grace de surmonter heureusement les fatigues de cette Foire, & j'ai trouvé par-tout des témoignages d'estime & d'affection " Bientôt après il se rendit par Meissen à Oberau & à Haynichen. De retour de ce voyage, « J'ai fait mes derniers adieux à ma » Ville natale, *disoit-il*, Dieu veuille la bé» nir, protéger les miens, & avoir pitié de » moi!".

Après son retour, en 1769, il résolut de revoir, & de corriger ses Leçons de Morale. On l'avoit vivement & fréquemment sollicité de les donner au Public, & plusieurs de ses Amis le lui conseilloient. Il avoit eu quelque peine à s'y résoudre, craignant que l'Ouvrage ne fût pas digne de la postérité; le succès même que ces Leçons avoient eu dans son Auditoire, & que toute la modestie de GELLERT ne pouvoit lui dissimuler, ne suffisoit point pour lever ses doutes, parce qu'il croyoit non sans raison, qu'on est plus difficile à la lecture, & que l'Orateur qui parle a bien des avantages sur l'Auteur qu'on imprime. Cependant le jugement favorable que ses Amis portoient de cet Ouvrage, lui ayant inspiré plus de confiance, il se détermina à le revoir aussi soigneusement qu'il lui étoit possible, pour le mettre en état

état d'être imprimé après sa mort; mais celle-ci prévint l'exécution de ce projet, & GELLERT mourant confia l'Edition de sa Morale aux soins de Mrs. *Schlegel* & *Heyer*, à qui le Public en a l'obligation. On voit dans le Discours qu'il destinoit à servir d'Introduction à son Livre, combien étoit modeste le jugement qu'il en portoit. Ses deux Amis observent dans leur Préface, que ces Leçons étoient moins destinées à satisfaire la curiosité, à instruire, à exercer l'esprit, qu'à toucher le cœur. Il n'y faut pas chercher, disent-ils, de nouvelles découvertes dans la Morale, un nouveau Systême, des hypothèses heureuses, des démonstrations proprement ainsi nommées, la solution de cas de conscience embarrassans. Leur grand mérite consiste dans le choix judicieux de ce qu'il y a de plus utile, dans la méthode, & dans l'attention de l'Auteur à ne jamais perdre de vue la Religion Chrétienne, dont il faisoit le fondement de toute sa Morale. Quelques personnes cependant n'ont pas envisagé cet Ouvrage sous ce point de vue. Pour y chercher un côté foible, (car on aime à découvrir des défauts dans les productions d'un Ecrivain célèbre,) on a prétendu remarquer qu'il manquoit de profondeur. GELLERT ne s'étoit pas proposé de le rendre profond, ainsi la critique tombe d'elle même; mais la justice qu'on doit à son excellent Ouvrage exige l'observation suivante; c'est qu'il est des gens portés à croire que l'eau d'une

Ri-

Riviére est profonde tandis qu'elle n'est que trouble, au lieu qu'une eau limpide leur paroît basse parce que leurs regards pénètrent jusqu'au fonds.

GELLERT ne survécut donc point à la publication d'un de ses plus importans Ouvrages. Ses forces étoient épuisées: depuis long-temps il étoit sujet à une constipation douloureuse; toujours il falloit recourir à l'art, mais plus les secours sont indispensables plus ils accélèrent l'extinction des forces qu'ils ont ranimées pour un instant. Au commencement de Décembre 1769, le mal fit des progrès effrayans. Mrs. *Heyne* & *Hebenstreit*, tous deux expérimentés dans la Médecine, tous deux amis zélés du malade, volèrent à son secours, & employèrent pour le sauver toutes les ressources de l'Art. Leur Maître, l'habile & savant *Ludwig*, qui avoit sur eux l'avantage d'une plus longue expérience, joignit ses efforts aux leurs pour découvrir & appliquer de nouveaux remèdes. La Ville & l'Université frémissoient à l'idée de la perte dont elles étoient menacées. Mais le temps de sa récompense étoit venu, & GELLERT qui avoit renoncé à tout espoir de conserver sa vie, éprouva pour la première fois peut-être une joie sans mélange. Il s'étoit souvent occupé de sa fin, mais de son propre aveu cette idée le troubloit d'ordinaire, & il avoit craint de ne pouvoir surmonter les frayeurs de la mort. Mais plus un Chrétien a d'humilité, moins il ose compter sur

ces

ces forces secrettes que la Religion lui fait trouver au besoin. Cette appréhension de la mort n'étoit sans doute qu'un mouvement machinal, & son ame attendoit que le temps fût venu où le Chrétien envisage la mort sans appréhension, & même avec joie. Une confiance ferme, mais toujours humble, en la miséricorde de Dieu, par Jésus Christ, sembla l'élever au dessus de lui même, & la mélancolie, compagne trop assidue de sa vie, n'osa point le suivre jusqu'au bord de l'Eternité. Il étoit affranchi de ses allarmes, & cependant conservoit toujours le sentiment de ses imperfections, de son indignité aux yeux de l'Etre suprême. Il fixoit les siens sur la béatitude dont il approchoit, & pour consoler ses Amis éperdus de ce que l'art des Médecins tentoit inutilement de prolonger ses jours, il les entretenoit de cette glorieuse perspective.

Quatre jours avant sa mort, il eut un entretien particulier avec sa belle-sœur, femme respectable dont les vertus avoient gagné toute son estime, & qui lui prodigua durant sa maladie les soins les plus assidus, & avec le Docteur *Heyne*, le plus ancien Ami qu'il eût à Leipsick : cet entretien roula sur des affaires de famille, & sur la publication des Ouvrages qui resteroient encore de lui, & dont il abandonna le soin à deux de ses Amis absens, Mrs. *Schlegel* & *Heyer*. Son Frère étoit trop affecté de l'état où il le voyoit, pour pouvoir être témoin de ses dernières dispositions. Lors que GELLERT eût

ache-

achevé de les faire, maîtrisant en quelque sorte sa foiblesse & ses douleurs il se mit sur son séant, découvrit sa tête dont les cheveux commençoient à blanchir, & prononça à haute voix des prières si ferventes, animées d'un si vif sentiment d'humilité, de reconnoissance & d'amour pour son Dieu, ses regards élevés au Ciel exprimoient une paix si profonde, une joie si céleste que ses amis croyoient voir l'image d'un saint Patriarche, d'un Jacob au lit de la mort bénissant ses enfans. Il s'efforça de rappeller dans sa mémoire toutes les graces singulières qu'il avoit reçues de la Bonté divine; en particulier il nomma tous ceux de ses Amis qui vivoient encore, plusieurs de ses Disciples absens, & les recommanda dans sa prière à la grace & à la protection divine. Mais il ne se borna point au souvenir des bienfaits reçus, il se rappella encore ses fautes & ses foiblesses, & cela avec un tel degré d'humilité qu'il produisit sur l'ame des assistans une impression ineffaçable. Cette prière fut prononcée d'une voix foible mais très intelligible, & le feu de la dévotion qui l'animoit, remplit leurs yeux de larmes & leurs cœurs d'un respect pour sa piété, qu'ils n'avoient jamais aussi vivement ressenti.

Après avoir parlé & prié pendant plus d'une heure avec ces deux personnes, il retomba sur son lit, continua ses méditations en silence, & se disposa ainsi à l'entretien d'un digne Ecclésiastique (1), en qui il avoit une confiance

(1) Mr. *Thalemann*.

fiance particulière, & des mains duquel il vouloit, pour la dernière fois, recevoir la sainte Cène. Quand cet Ami fut entré, la manière dont GELLERT lui parla de sa mort fit voir que rien n'altéroit le calme intérieur dont il jouissoit. Il fut très attentif à toutes les paroles du pieux Ministre; mais rien ne le toucha davantage & n'excita dans son cœur un plus vif sentiment de joie, que la considération de l'amour infini du Rédempteur envers les hommes; & le respect le plus profond, l'humilité la plus sincère accompagnoient ce sentiment. Lorsque parmi les passages de l'Ecriture convenables à son état, on eût prononcé ces mots, tirés de l'Histoire de Lazare: *Seigneur! celui que tu aimes est malade*, pénétré du sens de ce passage, ah! s'écria-t-il, serois-je assez heureux pour pouvoir m'appliquer ces paroles! Son Directeur & son Ami lui fit sentir que le Chrétien, qui ne cherche de salut que dans la grace du Sauveur, peut s'assurer d'être l'objet particulier de son amour. Aussi-tôt il s'appliqua cette consolante promesse: oui je l'espère, ô mon Sauveur, j'espère que tu m'aimes comme un des tiens!

Ces sentimens l'emportoient si fort sur celui de ses maux, qu'au milieu des plus vives souffrances on n'entendoit aucune plainte sortir de sa bouche, seulement il engageoit alors ses amis à prier pour lui. L'un d'eux lui ayant demandé s'il souffroit beaucoup? Ah! sans doute, répondit le pieux malade, mais

ces

ces douleurs sont supportables. Vous avez déjà souffert bien des maux avec fermeté & résignation, ajouta son Ami, maintenant vous continuerez à souffrir en Chrétien; la Religion qui vous a fortifié pendant votre vie, vous soutiendra à l'heure de la mort. « Ah! mon cher Ami, *reprit* GELLERT, je suis un homme foible, un pauvre pécheur, priez pour moi que je ne succombe point à la tentation". Autant cet aveu étoit sincère, autant il se croyoit assuré d'obtenir grace, pour l'amour du Rédempteur. Au bruit de son danger, Mr. *Heyer* s'étoit rendu à Leipsick pour le voir; aussi-tôt qu'il l'apperçut il lui dit: *C'est une parole certaine & digne d'être entièrement reçue, que Jésus Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs.*, voilà mon cher Ami, voilà ma confession sur mon lit de mort. Mais, continua-t-il avec une joie sensible, miséricorde m'a été faite, oui, Dieu m'a fait miséricorde, voilà ce que je reconnois encore: c'est dans cette espérance que je vis & que je vais mourir. Puis il se mit à exalter à haute voix, & de la manière la plus touchante l'infinité de cette miséricorde.

Ces pieuses dispositions se manifestèrent surtout dans sa dernière Communion, & quoique son mal l'eût déjà réduit à un état déplorable, il rassembla toutes les forces qui lui restoient pour faire l'aveu de ses fautes & la confession de sa foi, & le zèle ardent qui l'animoit dut absorber alors le sentiment de ses douleurs. Il s'appliqua les promesses de grace, que le Minis-

tre attendri lui présentoit dans l'Evangile, avec la plus vive ardeur, & d'un ton qui annonçoit la joie céleste dont son cœur étoit inondé, il invita les témoins de cet acte religieux à s'édifier avec lui, à célébrer la gloire de la miséricorde divine. En même temps il assura l'Ecclésiastique, qu'il n'avoit jamais si bien senti la douceur & l'efficace des promesses Evangéliques, & que dans ce moment plus que jamais les infortunés qui refusent de chercher leur consolation dans le mérite du Sauveur lui paroissoient vraiment à plaindre.

Malgré la violence de son mal, rien ne put altérer le courage & la sérénité de son ame, & il ne laissa appercevoir aucune de ces marques de foiblesse, qu'on ne découvre que trop souvent dans de pareilles circonstances même chez de vrais Chrétiens.

Cependant les Médecins essayoient pour sauver sa vie, tous les moyens que leur Art pouvoit fournir. La nouvelle de l'extrémité où il se trouvoit réduit, se répandit avec promptitude & parvint jusqu'à l'Electeur. Touché de l'état de cet utile Citoyen, il ordonna à l'habile *Demiani* de se rendre à Leipsick, de joindre ses tentatives à deux des Médecins de l'Université, pour sauver des jours qui lui étoient précieux, & voulut qu'il lui rendît un compte exact du succès de leurs efforts réunis. GELLERT se prêta à tous les essais avec une patience & un courage admirables: aucune plainte ne lui échappoit, quoique sur vingt-quatre heures il

fût toujours obligé d'en paſſer ſeize entre les mains des Chirurgiens. Cependant tout étoit inutile. Ni les lumières & l'aſſiduité de ſes Médecins, ni le zèle de l'amitié qui les animoit, non plus que les bontés de ſon Prince, rien ne put arrêter dans ſa fuite une vie dont chacun deſiroit ſi ardemment la prolongation. Au milieu des vives douleurs que produit l'inflammation des entrailles, le pieux malade s'occupoit de l'idée de la Paſſion de ſon Sauveur, qui diſoit-il, avoit infiniment plus ſouffert pour lui obtenir le pardon de ſes péchés, & ſon ame étoit tellement abſorbée dans la contemplation de cette mort ſalutaire, qu'il paroiſſoit peu affecté du ſentiment de ſes propres ſouffrances. Tant la Religion donne de force & de courage au Chrétien mourant!

La nouvelle de l'intérêt que le Prince prenoit à ſa ſanté, ainſi que l'arrivée du Médecin de la Cour, excitèrent ſa renonnoiſſance, & il en bénit Dieu à haute voix. Mais, ajouta-t-il, comme s'il avoit appréhendé de ſe livrer trop à ce mouvement de joie: ne nous repoſons point ſur les Princes; ils ne ſauroient nous ſecourir, quelques bons qu'ils ſoient, quelque envie qu'ils aient de nous être utiles; mon ſecours vient de l'Eternel! Quand M. *Demiani* lui exprima l'eſtime & l'affection que le Prince avoit pour lui, les allarmes que ſa maladie cauſoit à la Cour, GELLERT répandit des larmes de gratitude. Il pria avec ferveur pour la proſpérité d'un ſi bon Maître, & pour celle

lé de toute sa Maison. Mais les souffrances du Sauveur étant sa pensée habituelle, il compara de nouveau son état à celui de Jésus sur la croix, observant que simple sujet il mouroit honoré de la compassion de son Prince; tandis que le Rédempteur du genre humain n'avoit pas même obtenu justice de la part des hommes. Dans un moment où le mal sembloit être monté à son plus haut période, il s'écria en soupirant: ah quelles souffrances! mais reprit-il aussitôt, que sont ces souffrances en comparaison de celles de mon Sauveur! il fut outragé par les siens, & moi, indigne créature, j'éprouve la bienveillance de mon Prince! C'est ainsi qu'il entremêloit les actions de graces pour les bienfaits temporels, aux témoignages de sa reconnoissance pour le grand bienfait de la Rédemption, & que dans des prières renouvellées sans cesse il imploroit sa grace & l'accomplissement de son salut. Ses intimes amis de Dresde, & en particulier son cher *Wagner*, étoient accourus pour le voir; il les consola avec la plus touchante tendresse, & n'exigea d'autre office de leur amitié que de prier pour lui & de l'aider à élever son ame à Dieu, quand la violence de ses maux l'empêcheroit de prier lui-même avec une ferveur soutenue. J'ai bien de la peine à suivre ce qu'on m'adresse, dit-il dans ses dernières heures, mais répétez-moi seulement le nom de Jésus; quand je le prononce, ou quand on le nomme je me sens animé d'une force & d'une joie nouvelle. Plein de ces sentimens, il

approchoit de sa délivrance. Son corps exténué dépérissoit lentement; son ame se maintint dans l'heureuse paix que donne l'espérance. Le jour qui précéda sa mort, quelques heures de repos le mirent en état de réitérer sa prière pour son Souverain, ses parens, ses amis, & les Disciples qui avoient été confiés à ses soins; il les nomma tous & les bénit. Ses souhaits en leur faveur étoient l'unique retour qu'il fit vers le monde qu'il abandonnoit. Enfin il crut sentir les dernières approches de la mort, & voulut sçavoir de ses Amis combien de temps il pouvoit encore lutter contr' elle. Sur cette réponse : peut être encore une heure; Dieu soit loué, dit-il, avec des regards joyeux & en élevant les mains, seulement encore une heure! Puis avec un visage encore plus serein, il se tourna sur le côté, pria Dieu en silence, & au milieu de cette prière & de celle des assistans qui entouroient son lit, il s'endormit du sommeil de la mort, le 13e Décembre 1769, à l'heure de minuit. Cette fin si paisible, rappelle & confirme ce qu'*Addisson* disoit en expirant: *Voilà comment meurt le Chrétien.* Et c'est ainsi que se trouva exaucé le vœu que formoit GELLERT dans une Lettre où il parloit de cette mort d'*Addisson*: *Grand Dieu, quel seroit mon bonheur si ma fin étoit semblable à la sienne!*

L'affliction qui se répandit le matin dans la Ville avec la nouvelle de sa mort, fut si universelle & si vive, qu'il est difficile de trouver des expressions pour la dépeindre. La Nation entière

tière partagea les regrets de ses concitoyens, ainsi que d'autres Peuples pour le bonheur desquels il avoit travaillé, en éclairant l'esprit, en formant aux bonnes mœurs, en inspirant la vertu & la piété à un si grand nombre de jeunes gens. Jamais peut-être aucun tombeau n'a été arrosé de tant de larmes, & de larmes plus sincères. Il fut loué immédiatement après sa mort avec un enthousiasme, qui passa les bornes qu'on doit mettre à l'éloge même du meilleur d'entre les mortels, parce que des louanges outrées peuvent rendre suspects & le mérite réel & la juste réputation qu'il s'est acquise.

L'Intendant des Postes, digne frère de Gellert, & Homme de Lettres qui vivoit avec lui dans la plus étroite union, survécut à peine un mois au chagrin de cette séparation.

Tous ceux qui ont bien connu Gellert se souviendront toujours de lui, avec un mélange d'attendrissement & de joie; tant est précieux l'avantage de l'avoir eu pour ami! Le vrai mérite est rare par-tout & dans tous les temps, mais parmi les hommes extraordinaires il est plus rare encore d'en trouver, qui fassent leur principale affaire de perfectionner leur cœur par la Religion, de faire le bien pour l'amour d'elle, & d'employer tous les dons qu'ils ont reçus de la nature, de la manière la plus avantageuse à leurs semblables. Gellert mérita cet éloge qui est le fruit de l'admiration, mais plus encore l'effet de

l'amour ; éloge dont l'homme vertueux lui payoit le tribut, non seulement par justice mais avec joie, & que le vicieux ne pouvoit lui refuser ; éloge enfin que lui attiroient ses vertus & sa piété, plus encore que son génie.

GELLERT étoit d'une taille médiocre, quoi qu'il parût assez grand quand il redressoit sa tête, que d'ordinaire il laissoit pencher. Sa maigreur étoit extrême, mais rien de plus noble que sa physionomie ; son front étoit élevé & ses yeux pleins d'expression ; il avoit le nez aquilin & la bouche fort belle. L'état de souffrance où il vivoit, lui avoit fait contracter un air sérieux, qui avoit même l'apparence de la tristesse ; mais à travers duquel brilloit l'humanité, la candeur, la bienveillance universelle qui caractérisoient sa belle ame. Dans les momens où il souffroit moins qu'à l'ordinaire, ou bien quand il recevoit la visite d'un ami, ou quand il apprenoit le succès d'une entreprise charitable, on voyoit une aimable sérénité, un doux sourire se répandre sur son visage. Son langage étoit clair, insinuant, & le son de sa voix avoit quelque chose de si touchant & de si tendre qu'il retentissoit au fond des cœurs. Ce son de voix faisoit valoir tout ce qu'il lisoit ou récitoit. Parmi ceux qui l'ont écouté, il en est peu sans doute qui ne se rappellent qu'en leur lisant ses Poésies les plus connues, mais principalement ses Cantiques spirituels, ou bien en leur adressant une exhortation pathéti-

que

que dans ses Leçons de Morale, GELLERT faisoit souvent verser des larmes à tous ses Auditeurs.

On a de lui divers portraits, dont chacun a quelque ressemblance avec l'Original. Ceux de *Bausen* & de *Geyser*, le premier gravé en cuivre, l'autre à l'eau forte, sont actuellement les meilleurs; mais on s'en promet un plus parfait encore du burin de *Bausen*, d'après un excellent Portrait de *Graf*. La médaille frappée pour lui à Dresde par *Stieler*, des Camées gravés par *Kaugsdorf*, divers Ouvrages en porcelaine de la fabrique de Meissen, sa tête imitée en cire par *Spohlen*, & son médaillon en porcelaine de Berlin, se distinguent parmi les essais qu'on a faits jusqu'ici, pour immortaliser des traits que l'ame de GELLERT a rendus si intéressans.

Chez lui les vertus & les défauts de tempérament se contrebalançoient de manière, qu'il fut aisé de perfectionner les unes, d'affoiblir ou de corriger les autres. Son cœur sensible & tendre se passionnoit pour tout ce qui mène à la vraie gloire; il étoit plein de franchise & de candeur, incapable de dissimulation & de réserve. Dans sa jeunesse, il étoit susceptible d'une gaieté vive, mais sans la porter à un excès que la raison condamne; dans l'age mûr il pouvoit être serein, mais rarement jusqu'à la gaieté; il n'étoit point sujet à ces alternatives de joie bruyante qu'éprouvent quelquefois les hypocondres; & il avoit

tant d'empire sur sa mélancolie, que personne n'en souffroit que lui-même.

Aucun de ses penchans naturels ne le dominoit avec force. Il avoit une certaine vivacité de tempérament, qui pouvoit produire en lui un chagrin subit & une colère momentanée, mais qui n'allumoit jamais de ressentiment durable. Le seul penchant qu'il eût particulièrement à combattre, & qui de son aveu auroit pu avoir une mauvaise influence sur son caractère moral, étoit le desir des louanges & de la célébrité ; mais la méfiance qu'il avoit de lui-même, contint ce penchant dans de justes bornes, & la Religion qui embellit toutes ses vertus, lui donna la force d'en triompher.

Dès sa jeunesse on avoit inspiré à Gellert un grand respect pour la Religion, & dans tout le cours de sa vie il en éprouva les heureuses influences, quoique ce ne fût pas toujours au même degré. Ce n'étoit pas à des raisonnemens purement philosophiques, à des recherches sur la nature des choses, sur leurs rapports essentiels, & sur leurs effets nécessaires, qu'il devoit ses sentimens de piété & de Christianisme ; car des spéculations si profondes supposent dans l'esprit une certaine force qu'il n'avoit pas. Il les devoit à cette foi, à cette intime conviction de la divinité de l'Evangile, que tout homme capable de réflexion & de raisonnement peut acquérir, s'il cherche sincèrement la vérité. Des méditations

tions férieufes & fréquentes, fur les dogmes qu'enfeigne la Parole de Dieu, nourriffoient & fortifioient de plus en plus fa dévotion ; & la piété rempliffoit pour ainfi dire toute fon ame, elle exaltoit toutes fes facultés, elle régloit l'ufage de tous fes talens. Il étoit fincèrement attaché à la doctrine de notre Eglife, & il voyoit avec peine qu'on s'en écartât, fur-tout lors que c'étoient quelques uns de ceux qu'il honoroit particulièrement de fon amitié. Mais jamais il ne fe montroit intolérant envers ceux qui penfoient autrement que lui, ou qui vivoient dans d'autres Communions ; au contraire il s'édifioit de leurs Ouvrages, lors qu'ils tendoient à l'avancement de la vraie piété. On fait la haute eftime qu'il avoit pour les Ecrits des *Saurin*, des *Bernard*, des *Doddridge* & de quelques autres Anglois, avec quel plaifir il les lifoit, & combien il en recommandoit la lecture aux autres. Perfonne n'a jamais mieux fenti combien l'autorité divine rend refpectables les vérités de la Révélation. Auffi aimoit-il particulièrement à lire les Livres qui ont été faits pour établir la divinité de la Religion Chrétienne. Il foulignoit les paffages qui lui paroiffoient en contenir les meilleures preuves, afin de pouvoir fe les rappeller plus facilement. Il faifoit la même chofe en lifant d'autres Ouvrages, & l'on trouve, par exemple, un grand nombre d'endroits ainfi marqués dans fon exemplaire de la *Continuation du Difcours de Boffuet*

fur

sur l'Histoire Universelle (1). La persuasion qu'il avoit de la Divinité de l'Ecriture, lui faisoit recevoir avec un égal respect tous les dogmes qui y sont contenus, soit qu'ils se rapportent directement à la Morale, ou qu'ils n'y aient qu'un rapport assez éloigné. Cette disposition le rendoit si modeste & si réservé dans ses recherches, qu'il n'essayoit pas d'approfondir les points où il se présente des difficultés qui paroissent insurmontables à la raison. Il ne pouvoit souffrir les doutes que tant de gens se plaisent à élever contre la Religion: il avoit un amour si ardent pour elle, & il étoit si convaincu qu'elle seule peut faire le vrai bonheur des hommes, qu'il ne pouvoit s'empêcher de regarder ces doutes & ces objections comme des attentats à la félicité publique. Mais de tous les sophismes des Incrédules il n'y en avoit point qu'il eût plus en horreur, que ceux qui peuvent affoiblir le respect que l'on doit à Dieu & le desir de lui plaire, diminuer cette humilité si nécessaire à l'homme, & l'empêcher de rechercher cette vertu solide qui s'élève au dessus de toutes les vues terrestres. Ses pensées dans sa solitude, ses discours dans la conversation lors qu'on ne s'y livroit pas à cet enjouement & à cette gaieté excessive qui en bannit les sujets sérieux, les leçons qu'il donnoit à ses Dis-

(1) Cette *Continuation*, écrite en Allemand, forme, avec le Discours de Bossuet, quatre Vol. *in* 8°. Elle est fort estimée.

Disciples, ses Ouvrages, ses Lettres, ses travaux & ses récréations, tout ce qu'il disoit & faisoit, étoit animé de l'esprit de la Religion: tout avoit pour but de la rendre plus active & plus efficace tant dans son propre cœur que dans celui des autres. Nous avons déjà dit, que de tous les Livres il n'y en avoit point qu'il lût plus souvent & qu'il aimât plus à lire que la Bible. Parmi le autres Ouvrages de piété, il préféroit ceux qui s'adressent plus particulièrement au cœur, & où il y a le plus d'onction, parce qu'il les trouvoit plus propres à enflammer son amour pour Dieu, & à fortifier son horreur pour le mal. Peut-être cependant qu'il auroit été à souhaiter pour son repos, qu'il eût eu moins de goût pour certains Livres de Dévotion, qui peuvent entretenir cette tristesse & cette mélancolie spirituelle, que l'Evangile n'exige point, & qui sont même contraires à la paix & à la sérénité que la Religion doit naturellement produire.

Dans les démonstrations extérieures de ses sentimens religieux, il n'y avoit rien d'outré, rien qui ressemblât à une dévotion affectée, fastueuse. Il est vrai qu'il étoit assez facile de lui en imposer par des dehors de piété, & qu'il accordoit quelquefois son estime & sa confiance à des gens qui n'avoient que les apparences de la dévotion: il falloit même des preuves bien évidentes de leur hypocrisie, pour qu'il revînt de la prévention favorable qu'il avoit pour eux. Mais cela n'empêchoit pas qu'il n'eût

n'eût beaucoup de mépris pour ceux qui ne font consister la piété que dans l'extérieur, dans une orgueilleuse abstinence des choses indifférentes & des plaisirs innocens, dans un langage affecté & qui leur est propre, dans un maintien composé, dans des pratiques superstitieuses; & qui fiers de leur prétendue sainteté se préfèrent insolemment aux autres hommes.

Il étoit très exact à s'acquiter des devoirs du Culte public, & son zèle à cet égard ne se rallentit jamais. Non seulement le Dimanche, mais encore sur semaine, il assistoit régulièrement aux Service Divin; & malgré la foiblesse de sa santé, il ne s'en dispensoit jamais quelque mauvais temps qu'il fit. Lors qu'il ne s'y trouvoit pas, on pouvoit en conclurre avec certitude qu'il étoit retenu chez lui par quelque maladie, ou par l'ordre exprès du Médecin. Il étoit toujours un des premiers à se rendre dans les Assemblées religieuses, & un des derniers à se retirer. Les Prédicateurs trouvoient en lui l'auditeur le plus attentif & le juge le plus indulgent. Cet Homme si éclairé, & qui se connoissoit si bien en Sermons, ne méprisoit point ceux qui n'étoient pas assortis à la délicatesse de son goût. Pour savoir ce qu'il en pensoit, il falloit le lui demander expressément, & alors il en jugeoit avec cette aimable indulgence, qui cherche plus à voiler ou à excuser les fautes qu'à les découvrir & à les critiquer. Seulement quand il avoit entendu
de

de jeunes Prédicateurs, il les invitoit chez lui, & après avoir loué ce qu'il y avoit de bon dans leurs Discours, il leur en indiquoit les défauts, & sur-tout leur montroit comment ils les pouvoient corriger. S'il étoit assidu aux Sermons, il ne l'étoit pas moins à participer, avec tout le recueillement & toute la dévotion imaginable, à la cérémonie la plus auguste du Christianisme, à la Sainte Cène. Pendant plusieurs années il communia dans la petite Eglise de l'Hôpital, mais ensuite il préféra la grande Eglise. Peut-être ai-je eu tort, disoit-il à son Ami *Thalemann*, de n'avoir point fait mes dévotions jusqu'ici dans une Assemblée plus nombreuse: appellé comme je le suis à instruire les jeunes gens, il est de mon devoir de leur donner de bons exemples à cet égard, comme à tous les autres. Ces exemples ne furent pas inutiles, & l'on a ouï dire à bien des gens qu'ils ne s'étoient jamais trouvés à l'Eglise avec GELLERT, sans être touchés & édifiés de la décence, du recueillement & du profond respect, avec lesquels ce grand Homme assistoit au Service Divin.

GELLERT n'apportoit pas moins d'exactitude & de zèle dans ses dévotions du cabinet. Il s'y appliquoit sur-tout à rendre ses prières de jour en jour plus ferventes, parce qu'il étoit persuadé, ainsi que les vrais fidèles l'ont toujours été, que ce saint exercice a la plus salutaire influence sur la piété & la vertu. « De toutes les années de ma jeunesse, *dit-il lui-même*, il n'en

n'en est point dont je sois plus mécontent, que de celles où j'ai négligé le devoir de la prière, & je me rappelle très bien qu'à mesure que mon zèle à cet égard se rallentissoit, mes penchans vicieux se fortifioient dans la même proportion. Pour rendre mes prières plus animées & plus ferventes, j'avois donc pris depuis long-temps l'habitude de ne jamais lire l'Ecriture Sainte le matin, sans coucher par écrit un ou deux passages afin de me les rappeller plusieurs fois, & de les méditer dans le cours de la journée. D'ordinaire je choisissois quelque passage qui fût relatif à l'état actuel de mon cœur, & propre à exciter des sentimens d'espérance ou de crainte, de joie, d'humilité, de contentement ou de résignation, selon que je sentois en avoir besoin. Ces endroits choisis de la Parole de Dieu, servent à nous inspirer des prières convenables aux circonstances où nous nous trouvons, & nous entretiennent d'ailleurs dans une pratique continuelle de la vigilance Chrétienne."

Pour se faciliter la pratique de la piété, & de tous ses autres devoirs, il faisoit, depuis l'an 1752. un Journal de sa vie, persuadé qu'un Ecrit où l'on se rend compte, avec sincérité, & comme sous les yeux de Dieu, de son état spirituel, des progrès qu'on fait dans le bien, & des fautes qu'on se reproche, est un excellent moyen pour parvenir à une exacte connoissance de soi même, & pour travailler avec un redoublement d'ardeur à se perfectionner:

de

de plus en plus. On sent bien que le style de ce Journal ne doit pas être fort soigné: GELLERT ne l'écrivoit que pour son propre usage, & les devoirs de sa vocation ne permettoient pas qu'il y consacrât beaucoup de temps. A la réserve de quelques courtes remarques sur sa santé, ses douleurs, ses occupations, le plus ou le moins de disposition qu'il avoit au travail, ses correspondances epistolaires, les petits voyages qu'il faisoit, les visites qu'il étoit dans le cas de recevoir ou de rendre, & la manière dont il s'y conduisoit, sur-tout lors qu'il avoit été mécontent de lui même, la mort ou l'avancement de ses amis, de ses disciples & de ses connoissances, les présens qu'on lui faisoit &c, ce Journal ne contient que des observations sur son état spirituel. Tantôt il s'y plaint des pensées inquiettes & chagrines qui l'agitent, des diverses tentations qui l'assaillent, de la langueur de ses prières, des distractions qui viennent les troubler: il gémit de son insensibilité à l'égard des vérités de la Religion, il exprime ses inquiétudes à ce sujet, il déplore ses foiblesses & ses imperfections. Tantôt il se ranime, il s'excite au courage, à la tranquillité, à l'espérance, à la confiance en Dieu. Souvent il renouvelle ses résolutions d'être exact à remplir tous les devoirs de la piété, vigilant & actif dans sa profession, humble lors qu'il est loué des hommes, sensible & compatissant aux maux du prochain, charitable & bienfaisant envers les pauvres. Quelquefois

il

il se rappelle avec reconnoissance les bienfaits de Dieu, les graces spirituelles qu'il a reçues; les consolantes vérités de l'Evangile; le bien que la Religion a fait à son ame; les momens heureux, les heures de sérénité & de joie où il a pu s'acquiter avec plus d'ardeur & d'alégresse des exercices de piété & de ses autres devoirs. D'autres fois il se reproche vivement les fautes qu'il a eu le malheur de commettre, son impatience, les vivacités qui lui échappent dans la conversation, son amour propre & son penchant à la vanité. Enfin on trouve dans ce Journal des élévations, des souhaits, des prières ferventes dans lesquelles il demande à Dieu le pardon de ses péchés, les secours de la Grace, les consolations du S. Esprit, la paix & le repos de la conscience. Par-tout on voit un homme qui sait se garantir des illusions de l'amour propre, qui s'examine rigoureusement & sans aucun retour de complaisance pour lui même, qui n'a rien tant à cœur que de se corriger, de devenir meilleur & de travailler aux grands intérêts de son ame.

Cette piété que GELLERT tâchoit d'animer de jour en jour, étoit le principe de son amour pour la vertu, non pour cette vertu qui croit se suffire à elle même, mais pour celle qui cherche toute sa force dans le secours de Dieu, & qui veut tout devoir à sa Grace, qui aspire continuellement à de nouveaux degrés de perfection, & qui rapporte cependant à Dieu toute la gloire de ses progrès,

grès; qui n'eſt jamais plus conſtante & plus ferme que lors qu'elle a lieu de craindre que les hommes, ſoit par indifférence ſoit par inimitié, ne lui paieront pas le tribut d'estime dont elle tâche de ſe rendre digne. Telle étoit la vertu que GELLERT ambitionnoit; & ſon amour pour elle étoit ſi ardent, qu'il fuyoit avec le plus grand ſoin tout ce qui avoit ſeulement l'apparence de lui être contraire. Rien ne lui étoit plus ſacré que ce qu'il jugeoit être ſon devoir. *Il faut que je faſſe mon devoir*: c'étoit ſa réponſe ordinaire quand on eſſayoit de le détourner des occupations pénibles auxquelles il ſe croyoit obligé, ou lors qu'on vouloit l'engager à ſe permettre quelque indulgence pour ſes goûts, à conſulter un peu plus ſes plaiſirs & ſes commodités en certaines choſes. Aucune privation, aucun ſacrifice ne lui coûtoit, quand il étoit queſtion de faire ce à quoi il ſe ſentoit appellé.

Son cœur étoit tendre, compatiſſant, animé d'une bienveillance univerſelle pour tous les hommes. Il ſe portoit avec ardeur à tout ce qui pouvoit leur être utile, & ſaiſiſſoit avec empreſſement les occaſions de leur faire du bien. Mais il s'occupoit ſur toutes choſes des moyens de leur procurer ce vrai bonheur, qui eſt le fruit de la piété & de la vertu. Quelque ennemi qu'il fût de tout vice, & avec quelque ſévérité qu'il le condamnât, il ne laiſſoit pas d'être plein de compaſſion pour ceux qui ſe laiſſoient entraîner par le torrent de l'e-

l'exemple ou par la violence de leurs passions, & il ne négligeoit rien pour les ramener de leurs égaremens, & même pour remédier aux disgraces temporelles qu'ils s'étoient attirées par leurs désordres. La mélancolie qui lui étoit habituelle, n'empêchoit pas qu'il ne fût affable, affectueux, prévenant envers tout le monde, incapable de haïr ou de mépriser qui ce soit, toujours disposé à juger avantageusement du prochain, à estimer ceux en qui il découvroit du mérite, mais faisant toujours bien plus de cas de la vertu & de la bonté du cœur, que de la beauté du génie & des plus rares talens Il étoit d'ordinaire plus touché du bonheur des autres que du sien propre. Il prenoit le plus tendre intérêt aux peines d'autrui, & loin de se borner à une compassion stérile, il pensoit toujours à y apporter du soulagement, Quoi qu'il n'aît eu pendant très long-temps qu'un revenu fort modique, il a été plus libéral que ne le sont la plupart de ceux qui ont beaucoup de superflu. Il se refusoit bien des commodités & des plaisirs, pour être en état de faire plus de bien. Sa modération faisoit sa richesse: aussi malgré la médiocrité de sa fortune, lui restoit-il toujours de quoi secourir les indigens, Il les assistoit avec empressement & avec joie, lors même qu'il partageoit avec eux son nécessaire. Ses Disciples étoient toujours assurés de trouver chez lui du secours dans leurs besoins. Il s'étoit fait une liste des noms de ceux

ceux qu'il favoit être mal à leur aife. Il s'informoit des malades néceffiteux, & leur envoyoit de l'argent ou d'autres fecours. Sur-tout dans les hivers rigoureux, il étoit attentif à leur procurer les moyens de fe garantir du froid, mais auffi modefte que charitable il leur laiffoit ignorer le nom de leur bienfaiteur, & favoit fe cacher avec tant de foin qu'il n'étoit guère poffible de le deviner. Il avoit un talent tout particulier pour confoler ceux qui étoient dans l'infortune; & lors que fes facultés ne lui permettoient pas de pourvoir par lui même à leurs befoins, il fe faifoit un devoir d'intéreffer en leur faveur la générofité des perfonnes opulentes. Les pauvres avoient part auffi à tous les préfens qu'on lui faifoit. „ Je ne fai que penfer de ce qui m'arrive, *écrivoit-il à une de fes Amies*, il y a huit jours que je reçus cent écus par la Pofte de Pruffe, & dans ce moment j'en reçois cent autres fous le même cachet, & de la même main! J'en fuis presque effrayé, & ce qui me confond fur-tout, c'eft que ces préfens n'excitent en moi ni la joie ni la reconnoiffance que je devrois naturellement avoir. Qui peut donc être celui qui s'obftine à m'enrichir malgré que j'en aie? Que ferai-je de tous ces dons que je ne mérite pas, & que Dieu m'envoie par des mains inconnues? Je foupire après la fanté & la patience —— & coup fur coup je reçois de l'or. Je donnerois tout ce que je poffède pour me délivrer des douleurs qui, ce Prin-

 temps,

temps, m'ont assailli avec plus de violence que jamais. Dieu veut-il m'apprendre que tous les biens du monde ne sont d'aucun prix sans la santé, & que la résignation & la patience sont des avantages infiniment plus considérables, que les richesses & les honneurs? Ah! sans doute, ces présens qui me viennent sont des épreuves que le Seigneur m'envoie; & je dois par conséquent les recevoir avec reconnoissance, & tâcher d'en faire un bon usage. Je m'appliquerai donc à être bienfaisant envers les autres, comme on l'est envers moi, sans ostentation, & s'il est possible, sans être connu, par un pur principe de piété & de gratitude pour Dieu notre souverain Bienfaiteur. Tel doit être mon unique soin, sans me mettre en peine de rechercher d'où me viennent ces dons."

Egalement désintéressé & content de sa modique fortune, il n'est pas étonnant que GELLERT n'exigeât point les honoraires qu'il auroit eu droit de demander pour ses Ouvrages. Il lui arrivoit même souvent de s'excuser de recevoir des présens: il les refusoit avec autant de générosité, qu'on les lui offroit. Dans la première année de la Guerre, un Etranger inconnu chargea par Lettres un Banquier de lui compter une somme considérable, sans dire d'où elle venoit. Mais GELLERT répondit, comme il avoit déjà fait en semblable occasion à une Dame du premier rang: je n'ai besoin de rien, & des gens qui valent mieux

que

que moi font dans l'indigence; donnez leur ce que vous aviez la bonté de me destiner. Il se conduisit avec le même désintéressement & la même noblesse, lors que M. *de Keller*, Commandant Prussien à Leipsick, lui fit dire qu'il pouvoit se choisir telle maison qui lui conviendroit, & qu'il donneroit des ordres pour qu'elle fût exempte du logement des gens de guerre. Non, répondit GELLERT, cette charge dont on m'affranchiroit retomberoit peut-être sur quelque pauvre, & seroit-ce là un bienfait pour moi?

Son empressement à rendre service étoit si connu, que de toutes parts on s'adressoit à lui avec confiance. Les pères lui demandoient des directions pour l'éducation de leurs fils; les mères souhaitoient qu'il leur apprît à former l'esprit & le cœur de leurs filles, & le consultoient souvent sur les partis qui se présentoient pour elles; les jeunes gens le prioient de leur donner des avis pour leurs études; diverses personnes qui avoient des doutes sur la Religion, s'adressoient à lui pour s'éclairer; & souvent des gens du grand monde lui demandoient des conseils pour résister aux tentations auxquelles ils étoient exposés. GELLERT se prêtoit à tout; & jamais il ne refusoit à qui que ce fût les avis, les encouragemens, les lumières, les consolations, les secours qu'il étoit en état de donner. D'ailleurs lors qu'il rendoit service, c'étoit toujours de la meilleure grace, & souvent même avant qu'on le lui demandât. Quelque

temps avant sa mort, un de ses Amis lui dit dans la conversation & sans aucun autre dessein, qu'il se trouvoit dans l'embarras parce qu'une certaine somme, sur laquelle il comptoit, lui avoit manqué ; GELLERT se leva avec cet air satisfait & gai, qu'on ne lui voyoit que dans des occasions singulièrement agréables, alla prendre dans son secretaire un rouleau de trente louis, & dit en les lui offrant : je suis rarement aussi riche, mais par bonheur je le suis aujourd'hui, & cela me met en état de tirer un honnête homme de peine, recevez, je vous prie, cet argent : je n'en ai aucun besoin.

L'amitié sembloit à GELLERT le premier des biens de la terre : ce sentiment ne s'exprimoit pas chez lui par des transports & par des effusions extraordinaires, mais il étoit si solide & si constant, que la plus longue absence ne pouvoit l'affoiblir. On eût dit qu'il aimoit également tous les hommes, & sur-tout les gens de bien & ceux qui se distinguoient par leur mérite ; mais ses Amis particuliers savoient bien qu'il avoit pour eux toute la prédilection que l'amitié peut exiger. Ils trouvoient en lui cette ouverture de cœur, cette aimable confiance qui rend l'amitié si douce ; mais la sienne n'avoit rien de ce caractère jaloux & tyrannique, qui devient si incommode lors que la tendresse dégénère en une sorte d'enthousiasme & de fanatisme. GELLERT choisissoit de temps en temps, quelques uns de ses Disci-

ciples pour lui tenir compagnie. M. *Gödeke*, qui eft actuellement un digne & refpectable Pafteur, eut pendant plufieurs années le bonheur d'être un de ces favorifés ; & il parle encore de la bonté & de la tendre affection de fon ancien Maître, avec autant de reconnoiffance, que celui-ci fe louoit de l'attachement, des attentions, & de l'agréable commerce du Difciple.

Des hommes intéreffés & vains font avides de bienfaits, & les recherchent fouvent avec baffeffe; ou fi on les prévient par des fervices, il les reçoivent avec orgueil comme un tribut qu'on paye à leur mérite, mais ils ne favent ce que c'eft que la reconnoiffance, ou s'ils en montrent quelquefois, c'eft d'une manière qui diffère peu de l'ingratitude. Des ames nobles au contraire, comptent la reconnoiffance parmi leurs fentimens les plus délicieux, & Gellert avoit au plus haut degré ce caractère des cœurs bien faits. La gratitude étoit un des mouvemens les plus vifs de fon ame. Il parloit des bienfaits qu'il avoit reçus avec la même chaleur que le bienfaiteur le plus vain eût pu parler des fervices qu'il rendoit. Ce n'eft pas qu'il aimât les préfens, & moins encore qu'il en recherchât; au contraire nous avons dit plus haut, qu'il s'excufoit fouvent d'en recevoir, & qu'il fe félicitoit lors qu'il pouvoit les procurer à quelqu'autre qui en eût plus befoin que lui. Dans le bien qu'il faifoit, il ne fe propofoit point la reconnoiffance des

objets de sa générosité : ils pouvoient être ingrats impunément & sans que personne le sut, car d'un côté GELLERT n'en parloit jamais, & de l'autre il oublioit lui même ses bienfaits dès qu'il les avoit accordés.

La modestie & l'humilité étoient des traits distinctifs de son aimable caractère ; & ces qualités étoient d'autant plus estimables en lui, qu'il ne les devoit qu'à la Religion, au sentiment de son devoir, & à l'exacte connoissance qu'il avoit de ses foiblesses & de ses imperfections. Car d'ailleurs il faisoit grand cas de l'estime du public, & une bonne renommée lui paroissoit un bien très précieux. On voit dans ses Journaux, que parmi les graces de Dieu dont il faisoit la récapitulation à la fin de chaque année, il comptoit comme une des principales, celle de n'avoir point été attaqué dans sa réputation, ni exposé au mépris, & au déshonneur. Il avouoit avec candeur que la vanité étoit de tous les penchans, celui dont il devoit le plus se défier, & reconnoissoit avec la même ingénuité qu'il n'avoit pas toujours été assez en garde contre ses surprises. Il faut déjà sans doute avoir une raison bien supérieure, pour découvrir en soi ce penchant si dangereux à la vraie perfection de l'homme, pour l'avouer, & pour le condamner ; mais c'est le triomphe de la vertu de le combattre sincèrement & de le surmonter. L'estime de ses semblables étoit précieuse à GELLERT, mais il ne l'exigeoit & ne la sollicitoit point :

il travailloit seulement à la mériter. Il aimoit la louange des connoisseurs & des gens de bien, mais la recevoit avec la pudeur d'une jeune Beauté qui rougit des louanges qu'on lui donne. Ceux qui l'ont connu personnellement savent, qu'il ne parvint jamais à se défaire de cette aimable mais embarrassante rougeur. Ses Ecrits lui attiroient bien des éloges de la part des gens de goût, on lui donnoit à la Cour & dans le grand monde des marques bien flatteuses de l'admiration qu'on avoit pour ses talens & ses vertus. Mais ces applaudissemens, dont le principe peut quelquefois être équivoque, lui faisoient moins de plaisir qu'une louange sans apprêt, effusion d'un cœur honnête & sensible. A son troisième voyage de Carlsbad, se trouvant dans la maison de poste, une bonne & vieille servante entendit que son maître s'entretenoit avec lui de ses Ouvrages: *ah!* s'écria-t-elle, *êtes vous ce Monsieur dont on parle tant, & qui a écrit de si beaux Livres!* Et là dessus, pleine de joie elle se jetta sur sa main & la baisa en répétant à plusieurs reprises: *c'est donc vous qui avez écrit de si beaux Livres!* Cette petite avanture fut sans doute aussi flatteuse pour lui, que l'eût été l'éloge raisonné qu'un homme de goût auroit pu faire de ses Ecrits. Il ne fut pas moins agréablement affecté de ce qui lui arriva avec un Bas-Officier au service de Prusse. Cet homme vint le voir à Leipsick, & lui dit: „Excusez la li-„berté que je prends de venir chez vous. Je

 „suis

„ suis un Sergent Prussien, j'ai servi, contre „ mon inclination, pendant trente-trois ans; „ ayant enfin obtenu mon congé, je m'en re- „ tourne en Livonie où je suis né, & j'ai fait „ un détour de cinq milles pour venir vous „ remercier de tout mon cœur du bien que vous „ m'avez fait. Car vos Ouvrages,& sur-tout „ les derniers, m'ont souvent détourné du mal, „ & animé à la vertu —— Dieu veuille vous „ en récompenser, vous bénir, vous donner la san- „ té, une vie longue, & la félicité éternelle. Ah! „ si vous saviez combien je vous aime, & combien „ je suis ravi de vous voir!" Voilà des louanges & des bénédictions qu'aucun *Crebillon*, soit François soit Allemand n'a jamais reçues; elles ne peuvent être données que par un cœur honnête, & méritées que par un Ecrivain qui n'a fait usage de son génie& de ses talens, que pour rendre les hommes meilleurs, & pour leur faire sentir les charmes de la Religion & de la vertu.

Mais ce n'étoient pas seulement les louanges que GELLERT envisageoit comme une agréable récompense de ses travaux: l'estime & l'approbation de ses semblables lui étoient si précieuses, que les critiques mêmes, lors qu'elles étoient dictées par l'amitié & par le desir de perfectionner ses Ouvrages, lui faisoient autant de plaisir que les éloges. Au reste, personne ne fût jamais plus disposé à rendre justice au mérite & aux talens d'autrui, & à les préférer aux siens propres. Les qualités qu'il n'avoit pas, étoient toujours celles qu'il estimoit le plus.

On

On a ſu, après ſa mort, que lors que M. *Erneſti* fût appellé à Göttingue, GELLERT, rempli d'admiration & d'une ſorte d'enthouſiaſme pour le ſavoir & le mérite extraordinaires de ce grand Homme, écrivit à un Miniſtre d'Etat pour lui repréſenter combien il importoit de le retenir en lui offrant des avantages conſidérables. *Qu'on m'envoie s'il le faut dans la Nouvelle Ecoſſe*, diſoit-il; *mais qu'on retienne Erneſti, à quelque prix que ce ſoit.*

GELLERT ne ſe bornoit pas à former des jeunes gens, & à leur inſpirer le goût des Sciences, par ſes inſtructions, ſes conſeils & ſon exemple, il s'employoit auſſi avec chaleur à les pouſſer dans le monde & à les établir avantageuſement. On connoît un grand nombre d'Hommes diſtingués dans tous les états, qui lui ont du leur avancement & leur fortune. Lorſque M. *Fiedler*, qui eſt à préſent Profeſſeur en Théologie à Butzow, paſſa de l'Egliſe Romaine dans la nôtre, il conſulta GELLERT ſur les moyens de s'occuper d'une manière qui pût être utile & pour lui même & pour le Public. Non ſeulement GELLERT le ſecourut, autant que ſes circonſtances actuelles le permettoient, mais il ſe donna même la peine de le perfectionner dans la Langue Allemande & de former ſon ſtyle, dans l'eſpérance que cela pourroit contribuer à ſon avancement.

Incapable d'envie, on le voyoit également exempt de cette jalouſie, qui n'eſt que trop commune parmi ceux qui courent dans la même

me carrière, & il ne s'affligeoit point de voir ses rivaux estimés au delà de ce qu'ils méritoient de l'être. Quand l'entretien rouloit sur ses Ouvrages, il ne parloit pas des beautés qui s'y trouvent, avec cette froideur qu'affecte une fausse modestie dans l'intention que d'autres personnes les exaltent d'autant plus; mais il parloit plus souvent de leurs défauts que de leurs beautés, & la candeur avec laquelle il s'exprimoit là dessus prouvoit qu'il ne vouloit engager personne à juger ses Ecrits plus favorablement qu'on ne doit le faire, d'après les règles d'une critique impartiale & judicieuse. Cependant, & sur-tout dans ses dernières années, il étoit attentif jusqu'au scrupule à revoir & à corriger ses compositions. Ce seul passage de ses Leçons de Morale: „ Actuellement dans le moindre Village, on est „ plus instruit sur le dogme de l'unité d'un „ Dieu & sur les devoirs de l'homme, qu'on „ ne l'étoit jadis dans Athènes & dans Ro„ me"; ce passage, dis-je, l'occupa pendant plusieurs jours parce qu'il appréhendoit d'en dire trop ou trop peu. Il s'adressa tour à tour à plusieurs de ses amis, les priant de réfléchir sur ce passage & de lui indiquer comment ils en exprimeroient la pensée. Quelquefois même des doutes sur l'ortographe pouvoient l'inquiéter, tant il avoit de respect pour le public & de défiance à l'égard de lui-même.

Le suffrage que le beau Sexe accordoit à ses Ecrits, le flattoit beaucoup, parce qu'il croyoit

que chez les femmes dont l'efprit avoit été cultivé par une bonne éducation, le fentiment du beau eft plus fûr que chez les hommes, qu'il tient plus à la nature & dépend moins des règles fouvent arbitraires de l'Art. Il avoit auffi la meilleure opinion de leur cœur. « Doddridge, *dit-il dans une de fes Lettres*, Doddridge a écrit quelque part à l'honneur des femmes, qu'elles font peut-être la meilleure, la plus pieufe moitié du genre humain, & en vérité, mon cher Comte, parmi les perfonnes d'une bonté rare je connois moins d'hommes que de femmes. » Il honoroit en elles l'innocence & la bonté du cœur, bien plus que l'avantage d'un esprit extraordinaire & brillant, avantage fouvent dangereux pour celles qui le poffèdent. Il fouhaitoit que leurs talens fûsfent toujours furpaffés par leur modeftie & leur douceur; & que pour ne pas bleffer l'ufage qui les condamne à une forte d'ignorance, elles fe gardâffent bien de vouloir paffer pour des femmes favantes. Auffi cherchoit-il dans fes Ouvrages à leur faire fentir le charme des vertus douces & fociales; & il en fut récompenfé, car les femmes le regardoient comme le guide & l'ami le plus fûr.

Dans fon commerce régnoit cette noble fimplicité, qu'on a coutume d'avoir quand on vit plus avec les Gens de Lettres, qu'avec les Grands, fans cependant être entièrement privé de la fociété de ceux-ci. Il n'avoit dans fon extérieur rien de cette auftérité que contracte d'or-

d'ordinaire celui qui ne s'occupe que d'érudition & de Sciences. Sa physionomie si douce & si noble prévenoit en sa faveur, & contribuoit à rendre son commerce agréable. Rarement il parloit de lui-même, & toujours avec cette vraie modestie qui appréhende d'en dire trop, bien qu'il sût s'apprécier & qu'il eût de son mérite l'opinion qu'il est permis à un homme modeste d'en avoir. Dans les dernieres années de sa vie il gardoit volontiers le silence; mais quand il parloit, c'étoit toujours d'une maniére instructive, avec aisance & dignité; & au surplus il avoit le rare mérite de n'offenser personne dans ses discours. Il aimoit sur-tout les conversations édifiantes; & n'étoit jamais plus éloquent que lors qu'il parloit de Religion, de vertu, ou du mérite de ses semblables.

Tels furent les principes & la vie de GELLERT, sans qu'il fondât néanmoins l'espérance de son salut sur sa droiture & sur sa pieté. On lit ces paroles dans une confession de foi écrite de sa main: „ Je fonde sur Dieu & sur mon Sauveur l'espoir de mourir comme un pécheur repentant & justifié, qui a fait diverses chûtes, mais s'en est relevé par la grace de Dieu. Je ne prétends point passer ici en revue mes fautes & mes péchés, ce détail feroit peu édifiant. Dieu m'a visité par beaucoup d'afflictions, ce sont des souffrances que je ne puis décrire. Un chagrin secret m'a poursuivi, il m'a rendu pénible l'exercice de la priére & de

mes

mes autres devoirs. Cependant Dieu ne m'a pas laissé sans consolation, & je sais qu'il m'aidera à surmonter les angoisses de la mort. Puissent tous les hommes être exempts des peines que j'ai souffertes, & Dieu veuille qu'ils ne cherchent leur sagesse, leur consolation, leur force & leur salut que dans la croix du Sauveur & la foi au saint Esprit. En particulier je conjure ceux des miens qui n'assisteront pas à mes derniers momens, de persévérer toute leur vie dans la crainte du Seigneur & d'envisager la Religion comme l'unique moyen de couler des jours paisibles & d'arriver à une mort douce & salutaire."

Un homme aussi bon, aussi pieux étoit digne autant qu'un mortel peut l'être, de sortir de ce monde avec une ferme espérance de posséder les biens célestes auxquels il avoit tant aspiré, lui qui avoit constamment employé ses jours remplis d'amertume à contribuer aux plaisirs & au bonheur des autres; lui qu'on peut regarder comme un don rare & précieux que le Ciel fit à sa Nation, dont il perfectionna le goût, les mœurs & les vertus.

Quelques uns de ses Auditeurs & de ses Amis, ont fait ériger un monument dans l'Eglise où il avoit choisi son tombeau (1). On voit la Religion présenter à la Vertu le médaillon de GELLERT, couronné de lauriers. Les deux statues sont d'albâtre. Sur le piedestal, qui

(1) *L'Eglise de St. Jean.*

qui est de marbre noir, on a gravé son nom: CHR'ETIEN FURCHTEGOTT GELLERT, & plus bas cette Incription faite par Mr. *Heyne*:

IL ENSEIGNA LA VERTU - ET LA RELIGION PAR SES LEÇONS ET PAR SON EXEMPLE. QUELQUES UNS DE SES AMIS ET DE SES CONTEMPORAINS, T'EMOINS DE SON M'ERITE LUI ONT 'ERIG'E CE MONUMENT. *Né le* 4 *Juillet* 1715, *mort le* 13 *Décembre* 1769.

Mr. le Professeur *Oeser* lui a fait dresser aussi un très beau monument en marbre blanc de Saxe, qui décore aujourd'hui le Jardin de *Wendler*.

La tombe où il a été enterré, ainsi que celui de ses Frères dont la mort a suivi de près la sienne, est couverte d'une pierre portant cette simple inscription:

Ici reposent CHR'ETIEN FURCHTEGOTT GELLERT, *Professeur en Philosophie*, *Né le* 4 *Juil.* 1715. *Mort le* 13 *Dec.* 1769; *& son Frère* FR'EDERIC LEBRECHT GELLERT, *Intendant des Postes*, *Né le* 11 *Nov.* 1711. *Mort le* 8 *Janv.* 1770.

C'est ainsi que les Amis & les Disciples de GELLERT ont cherché à honorer sa mémoire. Rien de plus incertain que le sort des Ouvrages de génie chez la postérité: l'admiration qu'ils inspirent & l'immortalité qu'on ose leur promettre, sont soumises aux révolutions du goût; mais la vraie gloire de GELLERT, celle qui résulte de son caractère moral est aussi invariable que la Religion & la vertu, qui n'auront d'autre terme que l'Eternité.

FIN DE LA VIE DE GELLERT.



ERRATA.

Page 62.	Ligne 27.	ces Lettres	*lisez*	elles.
— *ibid.*	Ligne 30.	Gens de Lettres	*lisez*	Auteurs.
— 72.	Ligne 19.	Tropeaux	*lisez*	Troupeaux.
— 106.	Lignes 5.	à ses	*lisez*	aux.
— 172.	Ligne 14.	aux	*lisez*	au.

